6
12-f
3

6
6 E
3

L. C. H. 133

XXXII. 3. 5.
A.A.7.

Digitized by Google

6-12 f 3

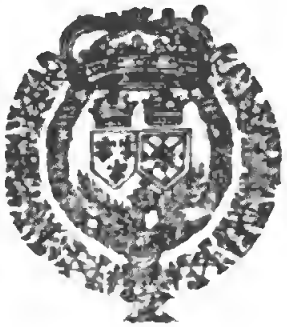
Digitized by Google

BIBLIOTECA NAZ.
ROMA
VITTORIO EMANUELE

BIBLIOTECA RAZ
ROMA
VITTORIO EMANUELE

Digitized by Google

HARANGVES HEROIQVES DES HOMMES ILLVSTRES, MODERNES.



BIBLIOTECA NAZ. ROMA VITTORIO EMANUELE

A PARIS,

Chez { ANTOINE DE SOMMAVILLE, en la Gallerie des Merciers à l'Escu de France. ET AVGVSTIN COVRBE', en la mesme Galerie, à la Palme. } Au Palais.

M. DC. XLIII.

AVEC PRIVILEGE DV ROY.

Digitized by Google

BIBLIOTECA NAZ. ROMA VITTORIO EMANUELE

A

MONSEIGNEVR
DE MESMES,
COMTE D'AVAVX,
CONSEILLER DV ROY
EN SES CONSEILS, SECRETAIRE des Ordres de ſa Majeſté, Sur-Intendant des Finances, & Ambaſſadeur extraordinaire, & Plenipotentiaire pour la Paix Generale de la Chreſtienté.

MONSEIGNEVR,

Outre la grande inclination que i'ay auec toute la France à vous honorer & à

Digitized by Google

celebrer vos vertus, la proportion & le rapport que ie voy de vous à ce liure, m'ont conuié à le preſenter à voſtre Grandeur. Car en le luy offrant, comme ie fais, auec tout le reſpect & toute la ſoumiſsion qu'il m'eſt poſsible, que penſez vous que ie faſſe? I'offre des Harangues vray-ſemblables & faites à plaiſir dans le Cabinet, à vn Grand Ambaſſadeur, qui en a fait de veritables & d'excellentes dans les Conſeils des plus grands Princes & des plus grands Eſtats de l'Europe. I'offre des diſcours heroïques à vn Heros, auſsi illuſtre par ſes actions politiques, que la pluſpart de ceux qui les ont prononcez, le ſont par leurs actions militaires. Qui ne ſçait que voſtre Eſprit & voſtre Eloquence ont fait aux Pays eſtrangers ſous le Regne de LOVIS LE IVSTE, ce que poſsible ſes Armes n'y euſſent pû faire? Ainſi tout deſarmé, comme vous eſtiez, combien de ſang, d'argent, de peines, de ſueurs & de fatigues luy auez vous épargnées? Combien de Victoires paiſibles & innocentes luy auez vous gaignées en des Climats, d'où les plus formidables armées ſe ſont de tout temps debordées comme des Deluges ſur le reſte de l'Vniuers? Combien par conſequent de Couronnes

Digitized by Google

Ciuiles auez vous meritées & de luy & de ſon Royaume, pour tant de braues Citoyens, de grands Capitaines & de vaillans Soldats que vous leur auez ſauuez? L'Italie, l'Alemagne, la Pologne, la Suede, et les autres Contrées où les affaires de la France & la belle ambition des grandes Ames comme la voſtre, vous ont appellé, rendent de cela, & rendront à iamais vn illuſtre témoignage. Apres que par voſtre entremiſe la Paix fut concluë entre les Polonois et les Suedois, le Roy de Pologne ne dit-il pas de vous en plein Conſeil, QV'IL N'APPARTENOIT QV'A MONSIEVR D'AVAVX DE RECONCILIER LES ROIS? Ce n'eſt pas des memoires de quelqu'vn de vos Domeſtiques que ie tiens cette verité. C'eſt MONSEIGNEVR, tant de la voix de la Renommée, que de la bouche meſme d'vn Prince de Pologne, qui me dit l'auoir ouy de ſes propres oreilles; & qui eſtant icy ne ſe pouuoit laſſer de publier la grande reputation que vous auiez acquiſe en ſon pays. Pour moy, qui ſuis le moindre de tous ceux qui peuuent contribuer, ou adiouſter à

Digitized by Google

voſtre gloire, ie pourrois dire vne infinité de choſes à voſtre auantage. Mais apres cette louange, eu égard à la dignité de Celuy qui vous en honora, il me ſemble qu'on ne ſçauroit vous en donner aucune qui vous fuſt plus glorieuſe. Elle vaut plus, à mon gré, que toutes celles que vous pourriez receuoir des meilleures plumes, & des plus eloquentes bouches de ce temps. En ſuite de ce bel Eloge, qui vous doit tenir lieu d'vn excellent Panegyrique, ou d'vne Statuë de marbre erigée à voſtre memoire, le Conneſtable du meſme Royaume n'auoüa-t'il pas publiquement apres la concluſion de cette Paix, QVE VOSTRE ELOQVENCE L'AVOIT DESARMÉ ? *Et quand il vous enuoya cette belle Eſpée en reconnoiſſance de ce grand & ſignalé ſeruice, que vous auiez rendu à ces deux Couronnes, ne vous manda-t'il pas* QV'IL VOVS ENVOYOIT SON ESPEE, QVE VOSTRE ELOQVENCE LVY AVOIT FAIT TOMBER DES MAINS ? *Il me ſouuient d'auoir leu ces meſmes paroles dans la belle Lettre Latine qu'il vous eſcriuit*

criuit, lors qu'il vous enuoya ce precieux gage de ſon amitié, & cette glorieuſe marque de ſon eſtime. Cet excellent homme auoit raiſon de vous tenir ce diſcours, & connoiſſoit veritablement ce que vous valez. Car qu'y a-t'il de plus fort & de plus rare qu'vne vraye Eloquence comme la voſtre? Qu'y a-t'il qui maiſtriſe mieux les paſsions, qui commande et regne plus ſouuerainement dans les Aſſemblées? Tous ceux qui vous y ont ouy parler l'ont aſſez éprouué auec le premier des Ceſars, c'eſt à dire auec le plus eloquent, le plus magnanime & le plus grand homme qui fut iamais. Vous ſçauez, MONSEIGNEVR, que ce grand courage apres auoir donté les Gaulois & les Romains, c'eſt à dire toute la Terre, fut doucement contraint de ſe rendre & de faire ioug à l'Eloquence d'vn Orateur. Si la Raiſon eſtoit touſiours & par tout obeye, cette puiſſante Reine demeureroit touſiours victorieuſe par tout où elle parleroit, & par conſequent les guerres qui ſont les procez ſanglants des Rois & des Princes ceſſeroient pour iamais. Car elle les vuideroit touſiours ſans coup donner, & gaigneroit touſiours dans

le Conſeil & dans le Cabinet ce que leurs armées ne peuuent gaigner en pleine campagne qu'aux deſpens de la vie des hommes, qui ſont la miſerable monoye dont ils achetent les villes & les Prouinces. Mais dautant que cela ne ſe peut, & que la condition des choſes humaines ne le ſouffre point, il faut que l'Eloquence vienne au ſecours de la Raiſon pour donter la rebellion des mauuaiſes paſſions qui s'eſleuent contre elle dans la partie inferieure, comme la Medecine vient à celuy de la Nature pour la maintenir & pour l'ayder à vaincre les maladies qui l'oppriment. Dieu vueille, MONSEIGNEVR, que la voſtre puiſſe bien toſt obtenir en Alemagne la fin pour laquelle la meilleure & la plus grande Reine du Monde vous y enuoye, & apres laquelle non ſeulement la France, mais auſſi toute l'Europe ſoupire il y a long-temps ſous l'oppreſſion d'vne miſere vniuerſelle. Eſtant toute puiſſante, comme elle eſt, & toute armée de raiſon, de ſcience, de prudence, de iugement, d'experience, d'adreſſe, & ce qui eſt le principal, de la creance d'vne probité incorruptible, il ne faut point douter qu'elle

n'y opere ce grand bien, & par conſequent le Chef-d'œuure de vos vtiles et glorieuſes Ambaſſades. Il ne faut point douter qu'elle ne nous amene à ſa ſuite la Liberté, les Vertus, les Sciences, les Arts, les Richeſſes, l'Abondance, la Ioye, les Delices & toutes les autres agreables Compagnes d'vne Paix victorieuſe & triomphante. Les heureux ſuccez de vos actions paſſées nous font eſperer que celles que vous deuez faire à l'auenir ne reüſſiront pas moins heureuſement. En effet il ſemble que Dieu voulut inſpirer au Roy de Pologne ces paroles de Paix & de recommandation, non ſeulement pour vous loüer, mais auſsi pour nous faire bien augurer d'vne commiſsion où toute la Republique Chreſtienne eſt intereſſée. Si elle a l'euenement que les plus grands ennemis meſme du repos luy ſouhaitent, de combien, MONSEIGNEVR, de Couronnes de Palmes & d'Oliuier, ne reuiendrez vous point chargé d'vne Prouince qui eſt le Champ de voſtre gloire & de vos triomphes pacifiques. Tous les bons François vous applaudiront et vous embraſſeront comme Vainqueurs, & gou-

tans auecque vous la douceur de cette victoire, qui mettra fin à toutes nos guerres, & par conſequent à tous nos malheurs. Ils vous appelleront tous d'vne commune voix leur Pere, & leur Liberateur; & reconnoiſtront que comme Hercule, et les autres anciens Heros, vous eſtes né non tant pour vous meſme, que pour le bien general du Monde. En effet à conſiderer toutes les choſes que vous auez dites ou faites depuis que vous eſtes capable de faire la plus haute et la plus vtile profeſſion du monde, qui eſt l'Art de gouuerner et de perſuader les hommes, ne les trouue-t'on pas toutes ſages, vertueuſes, et vniuerſellement ſalutaires? N'y void-on pas touſiours reſpirer la Nobleſſe & la generoſité du beau ſang de MESMES, reluire la belle nourriture du ſage Monſieur DE ROISSY, cueillir les fruits d'vne excellente naiſſance, et briller les lumieres d'vne Raiſon que la ſcience tant de l'Ecole, que du Monde, a parfaitement acheuée? Ce qui fait qu'en Vous la Politique n'eſt pas comme en la pluſpart des Conſeillers & des Miniſtres d'Eſtat, vn Art de fineſſe & de fourberie; mais vne ſcien-

ce qui n'a pour but que la felicité des Peuples, vne droite raiſon, & vne puiſſance reglée par les Loix du veritable Chriſtianiſme. C'eſt en ſon Ecole que vous l'auez appriſe, & non pas en celle de Tybere, ou de Machiauel. Si cette Reine des ſciences n'eſtoit telle en vous, elle n'auoit garde de faire ſi bien, comme elle a fait, les affaires & l'honneur de la France en vn pays, qui eſt le pays de la bonne foy, de la candeur & de la franchiſe, & où la ſeule parole tient lieu de contract et de ſerment ſolemnel. Ie voudrois bien, MONSEIGNEVR, eſtre capable de mettre icy en leur iour toutes les louanges que vous meritez, & que les nobles emplois de vos vertus tant Morales, qu'Intellectuelles vous ont acquiſes. Ce me ſeroit vne occupation extremement agreable, ſi ie m'en pouuois dignement acquiter, Mais pour ce que i'entreprendrois vne beſongne qui eſt au deſſus de mes forces, & que l'eſpace d'vne Lettre eſt trop petit pour pouuoir receuoir vn diſcours qui demanderoit celuy d'vn Panegyrique, ou d'vne Hiſtoire, ie ſuis contraint d'en demeurer là. Ce m'eſt aſſez pour cette heure, d'auoir ſeule-

ment effleuré & marqué vne matiere que ie ne ſçaurois étaler ſelon ſon merite, & a qui il me ſeroit impoſsible de donner vne forme digne & d'elle & de celuy qui l'a faite. Ie ne vous prie point, MONSEIGNEVR, de receuoir fauorablement ces belles Harangues, tant en conſideration du merite de leurs grands Autheurs, qu'en faueur de leur Interprete. L'inclination à aymer les Gens de Lettres, & à tenir chers les preſens de leur Eſprit, eſt ſi naturelle et ſi hereditaire à tous ceux de voſtre Illuſtre Maiſon, et particulierement à vous, que de vous prier de cela, ce ſeroit vous faire vne priere ſuperfluë, et comme pouſſer le feu vers ſon Element. Ie me contenteray donc de ſupplier tres-humblement voſtre Grandeur de m'honorer de ſa bien-veillance, & d'agreer la profeſsion publique, que ie fais d'eſtre,

MONSEIGNEVR,

Voſtre tres-humble, tres-fidelle & tres obeïſſant ſeruiteur,

DVBRETON.

AV LECTEVR.

CHER LECTEVR, ie te donnay l'année passée vn Volume des Harangues de quatre anciens Historiens Latins, à sçauoir de Quinte-Curce, de Salluste, de Tite-Liue, & de Tacite. Maintenant ie t'en donne vn autre, composé de celles de quatre Historiens Modernes; qui sont Paul Emile, Machiauel, Paul Ioue, & le Cardinal Bembe. I'appelle Modernes tous ceux qui ont escrit depuis le demembrement de l'Empire Romain. Quand ie ne t'aurois pas promis celles-cy, comme ie fis, la bonne reception, & le fauorable iugement que ta courtoisie a fait des premieres, ne m'auroient que trop obligé à te les donner. Si i'auois dessein de passer les bornes d'vn auertissement, ie te pourrois dire beaucoup de choses tant sur ces harangues, que sur leurs Autheurs, qui peut-

eſtre ne te ſeroient pas deſagreables. Ie te dirois que comme de toutes les pieces de l'Hiſtoire, il n'y en a point de plus difficile que la harangue, pource qu'elle eſt de la pure inuention de l'Hiſtorien, il n'y en a point auſſi de plus vtile, de plus ingenieuſe, & de plus diuertiſſante. Car elle eſt comme vn extrait, & vn elixir de tout ce qu'il a d'eſprit, de iugement, d'eloquence, de conſeil, d'experience dans les affaires, & de ſcience en la Politique. C'eſt le champ où il a ſes coudées franches, où il ſe promene auec toute liberté entre les bornes de la verité & de la vray-ſemblance, & où eſtant abandonné de la matiere de ſes narrations, que ſes Acteurs luy fourniſſent, il marche tout ſeul ſans baſton, & n'eſt ſoutenu que de ſes propres forces. C'eſt pour cela que le nombre de ceux qui ont bien reüſſi en ce genre d'eſcrire, a eſté de tout temps ſi petit, tant parmy les Anciens, qu'entre les Modernes. Ie ferois icy le iuſte Iuge, & le veritable Cenſeur des Miens, autant que la connoiſſance des choſes qui eſt en moy fort mediocre, & que la lumiere du bon ſens & du raiſonnement me le peuuent permettre.

Mais

Mais ie me contente d'auoir eſté leur Truchement. Si ie l'ay eſté bon, ou mauuais ie m'en rapporte, CHER LECTEVR, à ton iugement, comme ie laiſſe celuy de leurs Harangues à Famianus Strada, à Petauius, à Grotius, à Salmaſius, à Heinſius, & aux autres Bibliotheques viuantes, & animées de ce temps. Car ſi ie voulois opiner là deſſus, & prononcer mes arreſts, i'entreprendrois ſur la iuriſdiction de ces Iuges Souuerains, & de ces Heros de la Republique des Lettres. Ce iugement n'appartient iuſtement qu'à eux, qui eſtans Conſeillers du Parlement des Muſes, ſont également obligez de leur eſprit, & de leur ſcience à la Nature & aux Liures. Mais ceux de ma ſorte en qui la bonne Nature a preſque tout fait, & que le trop grand eſtude n'a iamais rendu malades, doiuent en matiere de ſcience captiuer leur entendement, & ployer le col ſous le ioug de ces grands perſonnages, auſſi bien que ſous celuy de Moyſe, & de S. Paul en fait de Religion. Scache cependant que ie ne pretens ny honneur ny louange de ce trauail. Ie ne ſuis pas ſi auide & ſi affamé de cela, quoy que ce ſoit le morceau

le plus ſouhaitable & le plus delicat des beaux Eſprits. Ie deſire ſeulement que tu me ſcaches quelque gré de la peine que i'ay euë, tant à faire parler noſtre langue aux Princes, aux Capitaines & aux Conſeillers d'Eſtat de ces Hiſtoriens, qu'à éclaircir leurs penſées obſcures & mal exprimées, à donner à leurs diſcours de meilleures liaiſons, à raccourcir leurs periodes trop longues, & d'vne en faire ſouuent trois ou quatre, bref à corriger tous les deffauts d'vn ſtyle qui n'eſt pas bien formé. Car ie te puis aſſeurer, ſans vouloir faire le ſuffiſant, qu'il y a fort peu d'Autheurs en quelque langue que ce ſoit, qui ſçachent bien l'Art d'eſcrire, ie ne dis pas auec grace, mais auec tant de clarté & de iuſteſſe, qu'il n'y ait rien en eux ou à adiouſter, ou à retrancher, ou à deuiner au Lecteur. Ou ils ſont trop concis, & par conſequent ſi obſcurs, & ſi peu intelligibles, que pour les entendre il faudroit aller au Deuin, ou à l'Oracle. On auroit plutoſt trouué la clef de l'Apocalypſe, que celle de leurs Eſcrits. En quoy ils pechent contre la premiere intention que doit auoir tout homme qui parle, ou qui eſcrit. Ou ils ſont trop Aſiatiques,

& par conſequent longs, mols, froids, laches, & languiſſans. C'eſt pour cela que Brutus, parfait Patron de l'Eloquence virile & militaire, auſſi bien que de la Vertu purement morale, donnoit ces epithetes au ſtyle de Ciceron. Auſſi de toutes les compoſitions de ce Prince de l'Eloquence, celles de ſes Philippiques luy plaiſoient le plus, à cauſe de la chaleur vnie & de la force ramaſſée auec laquelle elles ſont eſcrites. Pour moy qui les puis bien connoiſtre, pour les auoir traduites, & par conſequent bien eſtudiées & bien entenduës, ie ne feindray point de dire que la ſeconde vaut plus que toutes les autres. C'eſt là principalement que le grand Eſprit de cét Orateur ſexagenaire regne & domine comme dans le Trône meſme de l'Eloquence. C'eſt là ſur tout qu'il ſe fait ſentir & connoiſtre à quiconque en a le vray gouſt & la vraye idée. De ſorte que c'eſt auec grand ſujet que le Prince des Poëtes Satyriques l'appelle Diuine, comme moy le Chef-d'œuure qui doit faire donner à ſon Autheur ſes Lettres de Maiſtriſe. Tant y a que la pluſpart d'entre les Autheurs tant Grecs que Latins; tant Italiens qu'Eſpagnols, donnent

curioſité de ceux qui n'entendent pas les langues, bien qu'ils ſoient plus capables de bien inuenter que de bien traduire. Qu'ils faſſent ſeulement eſſay de leurs forces, & ils trouueront veritable ce que ie dis. Cependant ie te prie, CHER LECTEVR, de faire difference de mes fautes d'auec celles de la Preſſe, d'excuſer charitablement les vnes & les autres, & de iuger fauorablement tant de la matiere, que de la forme de ces Harangues. C'eſt toute la grace que ie te demande en reconnoiſſance du plaiſir que tu receuras de leur lecture, & du ſoin que i'ay pris de te la rendre agreable. Et comme autresfois par vne ſeule ligne tirée d'vn coup de pinceau ſur vne table d'attente, vn excellent Peintre iugea de l'excellence de la main qui l'auoit faite; iuge auſſi par ces lignes de mon inuention, ſi ie ſuis, ou non capable de bien inuenter.

TABLE DES HARANGVES.

Harangues de Paul Emile.

CHaramond à l'Aſſemblée des François, *page.* 3
Quadrek à la meſme Aſſemblée. *page* 20
Charamond à la meſme Aſſemblée. *pag.* 36
Charles Martel à ſes ſoldats. *page* 44
Abderame à ſes ſoldats. *page.* 51
Bouchard Eueſque de Bourges au Pape Zacharie. *pag.* 57
L'Eueſque du Puy en Velay aux Chreſtiens de la Croiſade. *page* 70
S. Bernard à Louis le Ieune Roy de France. *page* 81
Leopold Duc D'Auſtriche à l'Empereur Henry VI. *page* 89
Reſponſe de Richard Roy d'Angleterre. *pag.* 91
Vn Seigneur du Conſeil de Ieanne Comteſſe de Flandres à vn certain Impoſteur qui ſe diſoit Baudouin Empereur de Conſtantinople. *pag.* 102

Harangues de Machiauel.

VN Gentil-homme de Florence Duc au d'Athenes ſon Gouuerneur. *pag* 109
Vn Seigneur de Florence à la Seigneurie. *pag.* 119
Louis Guicciardin à l'Aſſemblée du peuple. *pag.* 113
Vn Florentin d'entre le menu peuple, luy conſeillant de prendre les armes contre la Nobleſſe, pour ſe deliurer de ſa Tyrannie. *pag.* 141
Renaud d'Albizi aux Seigneurs du Conſeil de Florence. *pag.* 153

Digitized by Google

TABLE.

Reſponſe de Nicolas d'Vſan à Renaud d'Albizi. pag. 158
Les Sarauizois aux Magiſtrats de Florence: pag. 18
Renaud d'Albizi banny de Florẽce au Duc de Milan. p. 17.
Vn Ambaſſadeur de Milan au Comte Sforce. pag. 18
Laurens de Medicis aux Citoyens de Florence. pag. 195
Neri de Gino au Senat de Venize. pag. 206

Harangues de Paul Ioue.

CHarles de Balbian à Charles VIII. Roy de Frãce. p. 215
Triuulce à l'armée Françoiſe auant la bataille de Fornoue. pag. 239
Le Marquis de Mantouë à ſes ſoldats. pag. 255
Silueſtre de Pogge Ambaſſadeur des Piſans aux Prouidadours de Venize. pag. 261
Proſper Colomne aux Arragonois. pag. 278
Barberouſſe à Solyman. pag. 280
Barberouſſe A ſes Capitaines. pag. 289
Baptiſte Archinte à l'Empereur Charles quint pag. 296
Le Marquis du Guaſt à la Seigneurie de Venize. pag. 303
Mahomet Baſcha à Solyman. pag. 309
Peren Gentil-homme Hongrois au Marquis de Marignan General de l'armée Imperiale. pag. 321
Le Cardinal Griman à l'Empereur Charles-quint. pag. 322

Harangues du Cardinal Bembe.

L'Ambaſſadeur de Ferdinand au Roy de Caſtille & au Senat de Venize. pag. 341
Marc Bolan au Senat de Venize. pag. 348
Chriſtofle Colomb au Roy de Caſtille. pag. 358
Dominique Moreſin au Senat de Venize. pag 366
Paul Barbe Procureur de S. Marc au Senat de Venize. page 372
Louis Molin au Senat de Venize. pag. 378
Le Duc de Venize à ſes Citoyens. pag. 391.
Le Pape Vrbain aux Princes Chreſtiens. pag. 403
L'Eueſque de Venize au Senat & au peuple de cette Republique. pag. 414

FIN.

Digitized by Google

HARANGVES DE PAVL EMILE.

BIBL. PECAIS ROMA VITTORIO EMANUELE

ARGVMENT.

L'EMPEREVR *Valentinian ayant pris les armes contre les François, pour ce qu'ils refuſoient de luy payer le Tribut, les deffit en bataille, et les chaſſa de leur ancienne habitation, qu'on appelloit alors les Paluds Meotides, & qu'on nom-*

me aujourd'huy le Golfe de Tanais. Apres leur deffaite ils furent contraints de s'assembler sous la conduite d'vn de leurs plus grands Capitaines, nommé Marcomir, de chercher ailleurs vne nouuelle demeure, & de se retirer en vne Prouince d'Allemagne, qu'ils habiterent apres l'auoir occupée, & l'appellerent Franconie de leur nom. Comme donc ils voulurent choisir, & donner à leur Estat vne forme de Gouuernement, ils eurent là dessus plusieurs conteſtations. Car les vns vouloient qu'il fut reduit en Monarchie, qui est le Gouuernement d'vn seul, & les autres en Aristocratie; qui est l'administration d'vn nombre certain des plus sages & des plus habiles. Surquoy en l'Assemblée Publique qui fut faite à cette occasion, vn d'entr'eux, nommé Charamond, parla de cette sorte en faueur de la Monarchie.

CHARAMOND

A

L'ASSEMBLEE

DES FRANÇOIS.

HARANGVE I.

MESSIEVRS,

Puiſque nous ſommes icy aſſemblez pour deliberer, & nous reſoudre de la façon du gouuernement de noſtre Eſtat, à ſçauoir, ſi nous le deuons ſoumettre à l'Empire & à la puiſſance d'vn ſeul, qui eſt vn Roy; ou à celle de quelques hommes eſleus des plus Sages & des plus habiles d'entre nous, qui eſt vne

Republique, ie vous en diray franchement mon opinion. Mais auant que de la dire, ie veux premierement me plaindre de nos fortunes, puis vous preſenter les remedes qu'on y peut apporter, & mon auis ſur ledit Gouuernement, auec toute l'affection que ie dois à ma Patrie, & que les Dieux, & la Verité me pourront ſuggerer. Ie vous diray donc, MESSIEVRS, que ſi nous voulons rechercher la ſource de toutes nos pertes & de tous nos dommages, nous trouuerons qu'ils ſont venus de deux cauſes. L'vne a eſté l'enuie que nos Voiſins & les Romains portoient à la Grandeur de noſtre Nom, & qui les a pouſſez à nous chaſſer de noſtre ancienne demeure. L'autre eſt la forme de noſtre Gouuernement, diuiſé en vn nombre infiny de Partis, & d'hommes, dont les vns y ſont déja entrez, & les autres y veulent entrer ſans aucune conſideration; mais auec vn extréme deſir d'y commander, & d'y faire leurs affaires, qui eſt comme le Demon, dont ceux qui veulent s'emparer d'vn Eſtat, ſont ordinairement poſſedez. Les vns ſont pouſſez d'vn bon zele, & d'vne loüable affection

enuers la Patrie, mais ils n'ont aucune prudence, ſans laquelle ces deux belles qualitez ſont aueugles & inutiles. Les autres brulent d'vn violent deſir de commander, & ſe iettent à trauers les affaires comme vne foudre qui paſſe par tout. Les autres attirez d'vne eſperance de gain, font leur profit particulier aux deſpens du public, comme s'ils eſtoient entrez en vne moiſſon d'or. Cette pluralité, & cette diuerſité de Gouuernemens & de Gouuerneurs, donne vn grand trouble à nos affaires, & vne grande eſperance à nos Voiſins de nous ruïner, ſi nous n'y apportons vn promt remede. Car il ſemble qu'elles ſeruent de guide à nos Ennemis pour les conduire à noſtre ruïne. Ce mal preſent, & la crainte de l'auenir, me font deſirer à noſtre Eſtat vn bon & ſolide Gouuernement, qui nous maintienne en paix & en ſeureté, qui ne donne plus à nos Ennemis ny occaſion ny deſir de nous faire du mal, & qui me fera maintenant vous prier & vous conſeiller de vouloir preferer la Monarchie à l'Ariſtocratie, c'eſt à dire l'Empire d'vn ſeul à celuy de quelques Sages. Ie vous ſupplie donc, MES-

SIEVRS, de choiſir vn d'entre nous pour noſtre Chef, & pour noſtre Prince, non par brigues, par menées & par pratiques; mais par vne vraye affection deuë à noſtre Patrie. Ie veux dire vn homme qui ſurpaſſe les autres en dignité & en vertu, qui les égale en bonté, qui craigne ſur tout les Dieux, qui ſoit auſſi doux & auſſi ployable aux Loix de la Nature, qu'il deſire que ſes Subjets luy ſoient obeiſſans, qui ſoit pitoyable aux Pauures & aux Affligez, Prudent aux entrepriſes, Hardy aux exploits, Modeſte en proſperité, Conſtant en aduerſité, Ferme en ſa parole, Sage en ſes conſeils, Secourable aux amis, Terrible aux ennemis, Courtois aux gens de bien, Effroyable aux meſchans, & Iuſte enuers tous. En outre qui face également iuſtice à tous ſans acception de perſonnes, qui ſoit vaillant pour nous deffendre contre nos Ennemis, qui ſouſtienne & garde le droit des plus foibles contre la violence & l'oppreſſion des plus forts, qui ſoit Conſeruateur des Riches, ſourd aux paroles des malins, & facile à eſcouter, reſpondre & reſoudre la cauſe d'vn chacun. Dauantage, qu'il ſoit plus enclin à la miſericorde, &

à l'équité, qu'à la rigueur des peines & des Loix; qu'il ſerue non ſeulement aux courages, mais auſſi aux yeux de ſon peuple; qu'il meſpriſe toute ſorte de voluptez, ſe ſerue des gens de bien, rejette les meſchans, ne reçoiue les flateries, ny les menſonges, & qu'il ait plus de ſoin de faire les deuoirs de ſa charge, & de pouruoir à l'vtilité publique, qu'à ſeruir à ſes particulieres affections. Voila, MESSIEVRS, les parties que ie deſire en celuy que nous deuons élire pour noſtre Prince, auec toutes ces rares qualitez que la Nature peut donner, & que la longue experience peut acquerir. Que s'il ne les peut auoir toutes, qu'il en ait au moins vne bonne partie, qui en quelque ſorte le rende digne du lieu où il ſera éleué, & de la Puiſſance Souueraine qu'il exercera ſur ceux qui l'auront choiſi. Cela eſtant, ne doutez point que ce Gouuernement Monarchique ne ſoit l'vnique inſtrument de noſtre repos, comme celuy qui eſt du tout ſemblable à celuy des Dieux & aux effets de la Nature, qui a fait en toutes ſes œuures vn Roy & vne choſe qui commande & preſide à toutes les autres de ſon eſpece. Si nous la voulons

ſuiure, nous verrons en elle l'exemple de l'Empire de la Monarchie. Les Mouches à miel ont vn Roy ; les Gruës choiſiſſent vne d'entr'elles qui va la premiere, & qui fait la pointe de leur eſcadron triangulaire. Les troupeaux de beſtial ont vn Chef, comme entre les Chevres le Bouc, & entre les Moutons le Belier va deuant : & les vns & les autres troupeaux ont vn Paſteur. Si nous voulons aller au Ciel, il y a vn Dieu Souuerain qui commande aux autres Dieux, & qui gouuerne cét Vniuers. Entre les Creatures l'homme preſide ; entre les beſtes le Lion ; entre les oyſeaux l'Aigle ; entre les grains le froment ; entre les breuuages le vin, entre les ſenteurs le Baume ; entre les membres exterieurs le Chef ; entre les interieurs le cœur, entre les Elemens le feu, entre les pierres le Diamant, entre les metaux l'or, & entre les Aſtres le Soleil. L'ame eſt ſeule de ſon eſpece en l'homme. Vne Famille & vne Nauire qui ſont les vrayes Images d'vne Republique, ſont gouuernées & commandées par vn Chef. Bref toutes ces choſes ont eſté faites & inſtituées tant par le Createur de l'Vniuers, que par la Nature

Nature, qui eſt ſa ſeruante, en forme de Monarchie, en laquelle vne choſe commande à toutes les autres. Si nous voulons viure ſous vne Republique qui eſt compoſée de pluſieurs Chefs, nous peruertirons l'ordre de la Nature. Car ce ſeroit mettre pluſieurs teſtes, & pluſieurs ames en vn meſme corps; pluſieurs maiſtres en vne famille, pluſieurs Pilotes en vn vaiſſeau, pluſieurs Rois ſur des Abeilles, pluſieurs Gardiens ſur vn troupeau, & pluſieurs Dieux en l'Empire Souuerain & Vniuerſel du Ciel & de la Terre.

Si la Nature faiſoit cela, il ſeroit bien raiſonnable de preferer vne Republique à vne Monarchie. Mais puis que la Nature y contredit, que par ſes exemples elle le nous diſſuade; que la Raiſon s'y oppoſe, & que l'experience des autres Eſtats y reſiſte, il vaut mieux ce ſemble, MESSIEVRS, choiſir la Monarchie, que le gouuernement de pluſieurs; d'autant que vous ne trouuerez pas ſi toſt pluſieurs gens de bien, qu'vn ſeul homme de bien. Et comme quand on void pluſieurs Soleils au Ciel, c'eſt vn prodige qui nous menace de grands maux: Ainſi en aduient-il du

gouuernement de pluſieurs, entre leſquels s'émeuuent ordinairement les diſſentions, les factions, les trahiſons, les haines couuertes, & les ſecretes inimitiez pour la diuerſité des opinions. Car chacun veut que la ſienne ſoit ſuiuie, & portant enuie à celuy qui l'emporte, fait naiſtre des troubles, d'où naiſſent les meurtres qui renuerſent l'Eſtat, ou en font vne horrible & cruelle Anarchie.

Aux Republiques il n'y a nulle recompenſe ordonnée aux bien-faits, & aux bons ſeruices, ny nulle peine bien ordonnée aux crimes, qui ſont les deux liens d'vn Eſtat, & les deux colõnes qui le maintiennent. Car quant aux merites, dés qu'vn homme a fait quelque belle action pour le ſeruice de ſa Patrie, ſoit qu'il ait conquis vn Pays, ou gaigné vne ville, ou vne bataille, ou fait quelque autre choſe ſignalée, tant s'en faut qu'il en ſoit recompenſé, ny qu'on l'honore de quelque grande dignité, qu'au contraire ſa vertu le fait haïr & craindre. Elle fait mal aux yeux de tous les Citoyens, & attire vne enuie & vne hayne vniuerſelle ſur ſa perſonne. Sa puiſſance, ſa valeur, & ſon authorité leur ſont

ſuſpectes & redoutables. Ils diffament ſa reputation, interpretent en mauuaiſe part ſes meilleures actions, luy rongnent les aiſles le plus qu'ils peuuent, & enfin pour toute reconnoiſſance, ils luy dreſſent vne partie, ou d'vn mortel poiſon, ou d'vne priſon, ou d'vn baniſſement. Au contraire, vn Roy eſt vn homme duquel vous pouuez obtenir ce qui eſt raiſonnable. Il ſçait aimer, haïr, & ſe courroucer, il ſçait pardonner, il ſçait donner & connoiſtre la valeur, la vertu, & les bons ſeruices d'vn chacun. Vne Republique ſe gouuerne par loix eſcrites, & où il ſuruient quelque affaire extraordinaire dõt les Loix ne font aucune mention, elle met les choſes en telle difficulté, & en telle longueur, qu'on n'en void iamais la fin. Les Rois ſont doux & clemens, & les Loix ſont ſourdes & inexorables; plus fauorables aux Pauures qu'aux Riches; aux Roturiers qu'aux Gentils-hommes; & ne veulent ny pardonner, ny adoucir & relâcher tant ſoit peu de leur ſeuerité. Les trauerſes, les deſplaiſirs, les incommoditez, les baniſſemens, les ingratitudes & les perſecutions qu'ont ſouffertes les plus grands Perſonnages

qui ont veſcu ſous des Republiques, font aſſez voir combien miſerable eſt la condition de ceux qui viuent ſous elles. Il y a long temps qu'il a eſté dit, qu'il n'eſt iamais bon que tant de gens gouuernent, & qu'il ne faut qu'vn ſeul qui gouuerne. Il n'y a ſeruitude plus douce que celle qui eſt ſous vn Prince, auquel ſeul il eſt bien plus aiſé de ſatisfaire qu'à tant de volontez deſordonnées de tant d'hommes dont vne Republique eſt compoſée. Quand ie parle d'vn Prince, MESSIEVRS, i'entends d'vn Bon, d'vn Iuſte, d'vn Vaillant, d'vn Veritable, & d'vn tel homme que ie vous l'ay dépeint au commencement; non d'vn irreligieux, non d'vn cruel, non d'vn méchant, non d'vn déloyal, non d'vn bourreau. Car celuy qui a toutes ces qualitez n'eſt ny vn Prince, ny vn Roy, ny vn Maiſtre, ny vn Seigneur: mais vn Tyran, & vn Monſtre de Nature. Ie ſçay bien quelle difference il y a entre l'vn & l'autre, & comme le Tyran eſt autant execrable, & indigne de commander, que le bon Prince eſt digne d'eſtre aimé, honoré & reſpecté de tout le mõde. Cetuicy ſe conforme aux Loix de la Nature, & le Tyran les

foule aux pieds : L'vn entretient la Pieté, la Iuſtice & la Foy : l'autre n'a ny Dieu, ny Foy, ny Loy : L'vn fait tout ce qu'il penſe ſeruir au bien public, & à la defenſe des Subjets: L'autre ne fait rien que pour ſon profit particulier, & pour ſatisfaire à ſa hayne, à ſa vangeance, ou à ſon plaiſir : L'vn s'efforce d'enrichir ſes Subjets par tous les moyens dont il ſe peut aduiſer : L'autre ne baſtit ſa maiſon que de leur ruine. L'vn vange les iniures du public, & pardonne les ſiennes : L'autre vange cruellement ſes iniures, & pardonne celles d'autruy : L'vn épargne l'honneur des femmes pudiques ; L'autre triomphe de leur honte : L'vn prend plaiſir d'eſtre auerty en toute liberté, & ſagement repris quand il a failly : L'autre n'a rien plus à contre-cœur que l'homme graue, libre & vertueux : L'vn s'efforce de maintenir les Subjets en paix & en vnion : L'autre y met toute diuiſion pour les ruïner les vns par les autres, & s'engraiſſer de confiſcations : L'vn prend plaiſir d'eſtre veu quelquefois & oüy de ſes Subjets : l'autre ſe cache touſiours d'eux comme de ſes ennemis : L'vn fait eſtat de l'amour de

ſon Peuple : l'autre de la peur : L'vn ne craint jamais que pour ſes Subjets : l'autre ne redoute rien plus que ceux là : L'vn ne charge les ſiens que le moins qu'il peut, & pour la neceſſité publique : l'autre hume le ſang, ronge les os, & ſucce la moüele des Subjets, & ſeulement pour les affoiblir : L'vn cherche les plus gens de bien, pour les employer aux charges publiques : l'autre n'y employe que les larrons & les plus méchans pour s'en ſeruir comme d'éponges : L'vn donne les Eſtats & les Offices pour obuier aux concuſſions, & à l'oppreſſion du Peuple : l'autre les vend le plus cher qu'il peut pour leur donner moyen d'affoiblir le peuple par larcins, & puis pour couper la gorge aux larrons afin d'eſtre eſtimé bon Iuſticier : L'vn meſure ſes mœurs au pied des Loix : l'autre fait ſeruir les Loix à ſes mœurs : L'vn eſt aimé & adoré de tous ſes Subjets : l'autre les haït tous, & eſt hay de tous : L'vn n'a recours en guerre qu'à ſes Subjets, l'autre ne fait la guerre qu'à ceux-là : L'vn n'a gardes ny garniſons que des ſiens, l'autre que des Eſtrangers : L'vn ſe reioüit d'vn repos aſſeuré & d'vne grande tranquili-

té, l'autre languit en vne perpetuelle crainte & inquietude: L'vn attend la vie très-heureuſe: l'autre ne peut éuiter les ſupplices eternels: L'vn eſt honoré en ſa vie, & deſiré apres ſa mort; l'autre eſt diffamé en ſa vie, & déchiré apres ſa mort.

Voila, MESSIEVRS, la difference qu'il y a entre l'vn & l'autre Prince, l'vn deſquels ie choiſis, & rejete l'autre. Car ie deſire & vous figure vn Prince qui garde ſon Peuple comme vn Paſteur fait ſon Troupeau, qui aime ſes Subjets comme vn Pere fait ſes Enfans, qui en ait autant de ſoin qu'vn Pilote en a de ceux qu'il tient en ſon vaiſſeau, qui n'ait ſes actions tenduës qu'au bien, au repos, & au ſalut des ſiens, & qui ſur tous autres objets en ait trois principaux, à ſçauoir la Religion, la Iuſtice & les Armes. Car puiſque ce Prince doit eſtre le Patron, le Miroir, l'Exemple, & le Guide de la vie & des actions des autres hommes qui ſeront ſous luy: puis que les yeux & les oreilles de ſes Subjets viſent droit à luy, comme à leur but vnique, ie ſouhaitte qu'il ſoit non ſeulement homme de bien, mais auſſi que ſon exemple rende tels tous ceux qui

releueront de ſa puiſſance. L'Eſtat d'vn Prince ſe compoſe à ſon exemple, & ſes Subjets au modelle de ſes actions. Sa vie a plus de force au reglement de celle des ſiens, que tous les Edits & toutes les Ordonnances qu'il pourroit faire ſur la reformation des mœurs. Les fautes que les Princes commettent, bien qu'elles ſoient condamnables, ſeroient toutesfois tolerables, ſi elles ne ſeruoient à pluſieurs de patron, & n'auoient beaucoup d'Imitateurs. C'eſt d'autant que la regle des mœurs d'vn Prince dreſſe celle des mœurs d'vn peuple, & que les Princes reçoiuent non ſeulement les vices, mais auſſi les impriment aux eſprits des leurs. Ils ne faillent pas ſeulement en ce qu'ils s'oublient d'eux-meſmes, & ſe laiſſent corrompre, mais auſſi en ce qu'ils corrompent les autres, & que leur mauuais exemple eſt plus dommageable & plus pernicieux que leurs mauuaiſes actions. Vne verruë au viſage eſt plus apparente qu'vne grande tache ou vne cicatrice en tout le reſte du corps: De meſme, la moindre faute paroit plus grande en vn Prince dont la vie eſt expoſée à la veuë de tout le monde, qu'aux hommes

hommes particuliers. Et comme vne eſquierre, ou vne regle n'eſt pas ſeulement droite, mais auſſi ſert au Maſſon à dreſſer ſa pierre, & à faire ſa taille droite ; ainſi faut-il que non ſeulement le Prince ſoit homme de bien, mais auſſi qu'il rende tels les ſiens, & les redreſſe au chemin de la Vertu. Or, MESSIEVRS, outre que nous deuons élire vn Roy qui ait toutes les parties neceſſaires aux fonctions de la Royauté, nous luy donnerons de bons Conſeillers, qui ſeront comme ſes contrôleurs, & qui par de bonnes Loix luy preſcriront ſon authorité & ſa puiſſance de telle ſorte, qu'il fera ſeulement, non ce qu'il voudra, mais ce qu'il deura faire, ſans pouuoir franchir les bornes du deuoir qui luy ſeront preſcrites. Que s'il les vouloit paſſer, il ſera en noſtre puiſſance de le priuer de la Royauté. Car puis que nous la luy donnerons, nous aurons bien par conſequent le moyen de la luy oſter, s'il ne s'y comporte & ne la gouuerne comme il doit. Les Peuples ſont deuant les Rois, & les ont faits, & autresfois ils pouuoient les deffaire. Mais il ne faut pas craindre que celuy que nous élirons tombe

en Tyrannie, ny qu'il nous contraigne de le chaſſer. Car outre que nous n'en choiſirons aucun que nous ne connoiſſions fort homme de bien, fort iuſte & fort vaillant, nous le briderons ſi bien par les Loix, qu'il ne pourra faire mal, ny ſe licentier quand il le voudroit. Pharamond eſt vn Seigneur qui a toutes ces parties, & duquel, ſi, ſuiuant mon aduis, nous le prenons pour noſtre Roy, nous tirerons ſans doute toute la iuſtice, toute l'amitié, tout le ſoin, & toute l'aſſiſtance que les Subjets peuuent deſirer de leur Prince. Sa Religion enuers nos Dieux, ſa vaillance en la guerre, ſa bonne volonté enuers ſa Patrie, ſes bons offices enuers nous, ſa Iuſtice en ſes actions, & ſes vertus en ſes mœurs & en ſa vie nous ſont aſſez connuës. Il eſt fils de Marcomir, ce grand Capitaine, qui nous a ſi ſagement & ſi heureuſement conduits icy, qui nous y a ſi ſeurement eſtablis, & qui nous ſauua ſi vaillamment des menaces & de la fureur des Romains, quand par l'inegalité de nos forces aux leurs, nous fuſmes contraints de quitter lee Paluds Meotides. Nous ſommes donc obligez à Pharamond en conſide-

ration de ce grand bien-fait quue nous venons de receuoir de ſon Pere, & nous le deuons aimer pour ſa vertu, qui n'eſt pas commune. Ces deux raiſons, MESSIEVRS, nous doiuent obliger à le receuoir pour noſtre Roy, & le preferer à tous autres en cette dignité, comme nous deuons preferer la Monarchie à l'Ariſtocratie, à laquelle ie connois que quelques-vns des noſtres veulent incliner, ſans preuoir le mal qui nous en arriueroit ſi nous la receuions. Il faut conſiderer en cela noſtre ancienne & preſente façon de viure, qui eſt d'obeir à vn ſeul, non à pluſieurs. Car il me ſemble que la premiere choſe qu'on doit regarder à l'eſtabliſſement d'vn Eſtat, c'eſt l'humeur & le naturel de ſes habitans. En vn mot il faut conſiderer de quel gouuernement & de quel commandement ils ſont capables, à ſçauoir du Monarchique, ou de l'Ariſtocratique: & leur donner celuy qu'on iugera leur eſtre le plus propre & le plus conuenable.

ARGVMENT.

CHARAMOND parla de la ſorte, & puis Quadrek l'vn des principaux Seigneurs d'entre les François, ſe leuant ſur pieds, prit la parole pour ſes adherans en faueur de l'Ariſtocratie.

HARANGVE II.

MESSIEVRS,

Puis que le differend qui eſt entre nous, conſiſte plus en fait qu'en exemples, ie ne m'arreſtera y point à répondre à ceux de la Nature, que Charamond a mis en auant. Ie

veux ſeulement ſouſtenir par raiſon que nous deuons plutoſt choiſir le Gouuernement Ariſtocratique, que le Monarchique. Pour gouuerner, decider & reſoudre les choſes grandes, les opinions de pluſieurs ſages bien vnis, ſont beaucoup meilleures & plus certaines que l'opinion d'vn ſeul. Car il eſt bien difficile qu'vn ſeul, quelque ſageſſe, & quelque prudence qu'il ait, le puiſſe faire. En vne Republique qui eſt compoſée de pluſieurs teſtes, il eſt mal-aiſé que parmy la diuerſité de leurs opinions, quand la moitié iugeroit mal d'vne affaire, l'autre moitié n'en opinaſt ſainement, & que la verité ne ſe trouue plutoſt en la diſpute de pluſieurs Conſeillers, qu'en la ceruelle d'vn ſeul, qui ne ſuit ſouuent que ſon caprice & ſa fantaiſie. C'eſt choſe tres-dangereuſe, CHARAMOND, de viure ſous vne Monarchie, dautant qu'il eſt tres-difficile en ce monde de trouuer vn Roy ou vn Prince qui ait toutes les parties que vous deſirez en luy, & comme il les doit auoir pour eſtre digne d'vn tel nom: Mais en vn nombre d'hommes choiſis, ce que l'vn n'a pas, l'autre le peut auoir. Ainſi ce qui ne ſe peut

BIBLIOTECA NAZ. ROMA VITTORIO EMANUELE

trouuer en vn ſeul homme, ſe rencontre en ce nombre. Et quand on en pourroit trouuer vn qui euſt cette perfection requiſe: toutesfois la fragilité humaine, & la grande licence que les Rois ont de faire ce que bon leur ſemble, feroient apprehender qu'enfin ce Prince ne ſe gaſtaſt & ne deuint Tyran. Car on a veu ſouuent que ceux qui deuant que d'eſtre Rois eſtoient vertueux & loüez de tout le monde, dés qu'ils ſont venus à la Royauté, & qu'ils ont gouſté le plaiſir & la licence qu'elle donne, ſont deuenus vicieux, inſolens & cruels, comme ſi la Royauté eſtoit de ſoy vne choſe mauuaiſe, qui corrompt les bonnes mœurs, & que ce fuſt le ſiege de la corruption & de l'iniquité.

C'eſt vne grande tentation, CHARAMOND, aux plus gens de bien d'auoir la puiſſance de tout faire. Car quand ils l'ont, elle leur engendre de nouueaux deſirs qui ne naiſſent qu'auec l'objet preſent de la commodité. Et pour vous dire, MESSIEVRS, les vrayes qualitez de la pluſpart des Princes dont nous auons ouy parler, leur propre naturel eſt de hayr preſque tous leurs Subjets, & de

ſe plaire dauantage en la compagnie des Flateurs, des Menteurs, & des Miniſtres des voluptez, qu'en celle des perſonnes ſages & vertueuſes. Qui pis eſt, ils ont touſiours les oreilles ouuertes aux faux rapports, aux vices, aux médiſances, aux calomnies, aux flateries & aux menſonges. Au contraire, ils les ont le plus ſouuent bouchées à la Verité, aux diſcours de la Vertu, & ſur tout à la Iuſtice, qu'ils hayſſent ſi fort ſur toutes choſes, qu'ils ne veulent ny la faire, ny tirer d'elle quelque loüange, pour acquerir la reputation de Iuſtes. Il eſt vray qu'ils ont pris plaiſir de ſe faire nommer, les vns Forceurs de villes, les autres Foudroyeurs, Victorieux, Conquerans: Les autres Grands, les autres Redoutables, les autres Inuincibles; & les autres d'autres diuers noms terribles & orgueilleux. Car ils aimoient mieux, comme il appert par tels ſurnoms, la loüange & la reputation qui vient de la force & de la puiſſance, que celle qui procede de la bonté & de la vertu, qu'ils mépriſoient comme vne choſe vile & contemptible. En quoy ils ſe trompoient, & s'abuſoient grandement, pour ce

que la Iuſtice rend la vie de ceux qui ſont éleuez en ce haut degré de fortune, de puiſſance, & d'authorité, plus qu'humaine, & l'iniuſtice la rend ſauuage & barbare. Si nous eſtions aſſeurez de trouuer vn bon Prince, ie ſerois bien d'auis de le prendre, & de preferer le gouuernement Monarchique à l'autre. Mais cela eſt bien mal-aiſé; & il n'eſt rien de pire que les mauuais Princes qui ont certaines maximes, & certaines loix, que ny le Droit, ny la Nature n'ont pas faites: mais qu'ils font eux-meſmes à leur auantage. Ils ſe font Majeurs & Mineurs: Majeurs pour executer ce qu'il leur plaiſt, & Mineurs pour rompre la foy promiſe, quand ils penſent tirer quelque profit, ou quelque auantage de cette rupture. Ils violent ordinairement les priuileges de leur Patrie, font tuer ceux qui leur ſont ſuſpects, les font coûpables quand bon leur ſemble, rauiſſent les belles femmes & les belles filles de leurs Subjets, prennent les biens de cettui-cy & de celuy-là, font des mariages forcez contre la volonté des parens, bref penſent que tout leur eſt permis, & qu'ils ont eſté faits Rois, non pour garder, aimer,

&

& deffendre leurs Subjets, mais pour tout diſſiper, perdre, tuer, violer, & prendre.

Voila la vraye deſcription d'vn mauuais Prince, auquel vn bon eſt tout contraire: mais le poinct giſt à le trouuer entre nous qui ſommes corrompus par la licence & par la mauuaiſe nourriture que nous auons. Vous auez beau me forger, & me former vn bon Prince, non vn Tyran. Car ie crains que cette Royauté n'attire à ſoy vne licence de mal faire, & que pour pouuoir beaucoup elle ne vueille ce qu'elle ne deuroit pas. Vous ne ſçauriez empécher vn Prince s'il regne longuement, & s'il n'eſt extremement homme de bien, qu'il ne face quelque acte de Tyrannie. Si vous faites ſon Royaume hereditaire, il ſera mal-aiſé que ſon fils ou ſon arriere-fils ne tombe en ces vices ſuſdits; & ſi vous le faites electif, que l'vn de ſes Predeceſſeurs ne s'y precipite. Les Seigneurs qui gouuernent vne Republique ne peuuent commettre aucune méchanceté en leur adminiſtration, quand ils ſeroient naturellement méchans. Il faut que leur naturel ſoit corrigé par les Loix qui leur preſcriuent les choſes ordinaires. Quant

aux extraordinaires qui ſuruiennent, elles ſont balotées & peſées à la balance de pluſieurs ſages iugemens, tous tendans à vne meſme fin, qui eſt le bien de la Patrie. L'vn n'oſe faire mal de crainte de l'autre: L'vn eſt contrôleur des actions de l'autre, & tous contrôleurs generaux les vns des autres. De ſorte que de gré ou de force, ils ſont contraints de faire à qui mieux mieux, ſoit pour le bien de la Republique, s'ils ſont gens de bien d'eux meſmes, ou pour la reputation, s'ils ne tendent qu'à elles, ou pour la crainte du reproche, & du deshonneur. Quand meſmes vne Republique prend quelque corruption, c'eſt quand elle tombe en la Monarchie, qui eſt lors que quelqu'vn de ſon corps, plus fin & plus fort que tous les autres, s'empare de l'Eſtat, & le change en vn Royaume. Vous ſçauez que nous ſommes d'vn naturel franc & libre, & que nous pourrions mal-aiſement endurer le gouuernement Tyrannique d'vn ſeul, ny de pluſieurs. Mais d'autant qu'il me ſemble que pour les raiſons ſuſdites la Tyrannie peut plutoſt entrer en la teſte & aux actions d'vn ſeul, que de pluſieurs, ie ſouhaitte plutoſt le gou-

uernement de pluſieurs que d'vn ſeul. Ie ne veux pas nier qu'il n'y ait encore de bonnes Monarchies; mais c'eſt choſe aſſés rare en noſtre temps corrompu; & leur bonté eſt comme vn éclair qui ne dure gueres. Car ſi en vn Eſtat il y a vn bon Prince qui regne iuſtement dix ans, il aura deux ou trois ſucceſſeurs qui regneront cent tyranniquement. Au contraire vne Republique ne ſe corrõpt qu'apres vn long temps, d'autant que pluſieurs la ſouſtiennent, que tous les Cytoiens ſont comme ſes membres collateraux, ayans comme vne portion proprietaire en l'Eſtat, & qu'elle eſt gouuernée par les Loix qui ne peuuent faillir, & où il ſe preſente, comme i'ay déja dit, quelque affaire extraordinaire, le ſens, l'affection, & l'experience de pluſieurs qui gouuernent y trouuent plutoſt du remede qu'vn ſeul, qui ſera ou ieune, ou paſſionné, ou licentieux, ou opiniaſtre, ou mal conſeillé. Vous me direz, CHARAMOND, que le Prince a des Conſeillers, qui ſont comme des Contrôleurs de ſes actions. Mais où eſt ce que les Princes nos voiſins ſe gouuernent en tout & par tout par leurs aduis? Ces Conſeillers ſont choiſis

par le Prince à ſa poſte, perſonnes complaiſantes à ſon humeur, qui ne font que ce qu'il veut, qui tournẽt leurs yeux, leurs opinions & leurs conſeils où le vent de ſa paſſion les pouſſe. Outre cela, ils ne gouuernent & ne manient que les choſes dont le gouuernement & le maniement ne donneroient au Prince que peine & que trauail, mais en celles qui ont du plaiſir & de la volupté, ou auſquelles il veut gratifier quelqu'vn, il s'en fait accroire, & en eſt le maiſtre abſolu. Auez vous iamais veu des Conſeillers de Republique eſtre meurtriers, cruels, violateurs de femmes, ny prodigues du domaine, & des finances de l'Eſtat, comme nous auons veu & voyons des Rois & des Princes nos voiſins, auſquels il ſemble que tout eſt en leur diſpoſition ? Ils donnent les charges & les dignités à qui ils veulent, à ſçauoir à de ieunes hommes leurs fauoris, mépriſent les ſages & les vieillards, meſcontentent les vertueux, & ſe chargent d'vne haine generale, & d'vne menace de perdre leur vie, ou leur Eſtat. Ils font des hommes comme celuy qui dreſſe vn compte fait des jettons : car ils font tantoſt valoir

vn homme beaucoup, puis le raualent, & le mettent ſi bas qu'il ne vaut preſque rien. De ſorte que ceux qui ſont pres d'vn Prince ſont perpetuellement aſſis ſur vne boule, qui ne les peut longuement tenir en meſme eſtat, mais ſont ſujets à la legereté de l'affection du Prince qui les hauſſe, puis les rabaiſſe comme il luy plaiſt. Vne Republique donne les charges par le decret des opinions & des ballotes, & ne fait valoir les hommes que leur iuſte prix. Ces Princes ſe ſeruent de leurs Subjets comme bon leur ſemble, vſans enuers eux ſi mal de la puiſſance qui leur a eſté donnée, qu'ils les chargent extraordinairement & ſans fin de tailles, de ſubſides, d'impoſitions, de maletoſtes, de gabelles & d'emprunts les vns ſur les autres. La dépence de ces Princes eſt ſans fin & ſans meſure. Ils eſcorchent le pauure peuple, tirent & ſuccent toute la ſubſtance pour l'employer en vaines & ſuperfluës dépenſes, comme en baſtimens de forteresſes tyranniques, en citadelles, pour ſe garder, & pour tenir leurs Subjets en ſubjetion. Puis en ſuperbes ameublemens, en riches habits, en pierreries, en balets, en

dances & en preſents aux perſonnes inutiles, & aux Miniſtres de leurs voluptez.

Voila le naturel des Princes nos Voiſins, & leur façon de regner. Vous dites, CHARAMOND, que ces Princes ſçauent donner; mais vous ne dites pas à qui : Car la pluſpart donnent à des perſonnes indignes, comme à des flateurs, à des putains, à des maquereaux, & autres gens infames. Il vaudroit mieux qu'vn Prince ne donnaſt rien que de tant donner: Car pour enrichir cinq ou ſix Fauoris, il appauurira vn nombre infiny d'hommes. Les bons Princes donnent bien peu, & n'oſtent rien: & les mauuais, comme ſont ceux dont ie parle, font tout le contraire. Vne Republique donne les Statues, les Triomphes, & les autres marques d'honneur, qui ne periſſent iamais, qui n'oſtent rien à perſonne, & qui donnent beaucoup. Elle ne donne ny or, ny argent, & ne tire point du peuple pour enrichir vn homme indigne. Les deniers qui prouiennent de ſon Domaine ſont employez en choſes, ou honorables ou profitables, comme aux baſtimens des forteresſes neceſſaires, ou qui ſeruent à l'ornement des villes, à l'entre-

tenement des Arcenaux, & à l'Eſpargne des finances, pour ſubuenir aux neceſſitez & aux affaires publiques. Le vice, ny le vicieux n'y trouuant aucune faueur; mais la Vertu, & les Vertueux y ſont ſeulement bien venus. Que s'il y a quelques Princes d'entre nos voyſins plus ſages & plus doux, qui ne leuent pas de groſſes impoſitions ſur leurs peuples, ils ne le font pas pour le bien public, mais pour leur profit particulier. Car ils laiſſent pour quelque temps repoſer leur peuple, afin que quand il ſera bien gras, ils puiſſent par apres trouuer en luy plus de graiſſe, plus de ſubſtance, & d'argent pour fournir à leurs diſſolutions, & à leurs debauches. Pour auoir quelque-fois de beaux Edits, & de belles Ordonnances, ils prennent deuant le peuple le maſque de la Iuſtice, pendant qu'en ſon abſence ils prennent celuy de l'auarice & de l'iniquité.

Quant au gouuernement de pluſieurs, il n'eſt pas vray ſemblable qu'ils ſoient tous méchans; & quand l'vn d'eux le ſeroit, les autres qui ſeront gens de bien, le corrigeront. Vn ſeul peut plus facilement ſe corrompre & ſe débaucher, que pluſieurs: & en la pluralité il

ne peut arriuer qu'vn inconuenient, qui eſt quand elle eſt diuiſée, & que les Cõſeillers ſont en mauuaiſe intelligence. Car alors l'Eſtat ne ſe peut bien porter, non plus qu'vn inſtrument dont les cordes ſont diſcordantes, ne ſçauroient rendre vne bonne harmonie. Quant à ce, CHARAMOND, que vous accuſez l'ingratitude ordinaire des Republiques, en ce qu'elles banniſſent leurs Citoyens, ie vous répondray que qui voudra accorder auec le tems les occaſions qu'elles ont euës d'vſer enuers eux de ces punitions, bien qu'ils les euſſent meritées, il trouuera poſſible que ce n'eſt pas ſans cauſe qu'elles ont eſté ordonnées. Aux Republiques on punit ſeulement les hommes par le banniſſement; mais aux Monarchies voiſines ſe commettent les maſſacres, les meurtres, les violemens des femmes, & toutes ſortes d'iniuſtice, qui ne ſe font point en vne Republique. Ioint que les Monarchies ſe corrompent par vne infinité de choſes, & d'accidens, & les Republiques par ces deux ſeules que nous auons dites, qui eſt quand elles tombent en Monarchies, ou endiuiſion.

Ie me tourneray vers vous, MESSIEVRS, & vous

& vous diray que de viure ſous vne Royauté ſemblable à celle ſous laquelle quelques-vns de nos Voiſins viuent, c'eſt viure en vne perpetuelle & cruelle ſeruitude : & que de viure ſous vne Republique, c'eſt viure en toute liberté. Ceux qui peuuent viure en liberté, & ſe ſoumettent à la ſeruitude, vous m'auoüerez qu'ils ſont non ſeulement fols, mais auſſi forcenez. Si vous, MESSIEVRS, qui eſtes de la Nation du monde qui aime plus la liberté, qui eſt la plus ennemie des chaiſnes, & qui a le moins ſenti le joug de la ſeruitude: Si vous dis-je, vous ſoumettez à la Royauté, il n'y a perſonne qui ne vous eſtime fols & enragez. Ie laiſſe à part qu'aux Eſtats Monarchiques de nos Voiſins, il n'y a aucun qui puiſſe dire qu'il ait rien à ſoy, ny que ſes biens ſoient en ſa puiſſance. Car la perte des biens eſt peu de choſe au prix de celle de la vie. Mais celuy qui ſoumet à la diſcretion & à la violence d'autruy la puiſſance de ſa vie & de ſa mort, n'eſt pas moins furieux, & ne commet pas vn moindre crime que celuy qui tourneroit ſon eſpée contre ſes propres entrailles. Car nous ne pouuons pas permet-

tre à vn autre, ce qui ne nous eſt pas permis de faire contre nous. Ie vous ay ſouuent ouy dire que nos Voiſins qui viuent ſous les Rois, ne viuoient pas : mais qu'ils languiſſoient, & menoient vne vie pire que la mort. Vous appelliez le Sceptre de ces Rois vne marque de la perte de la liberté de ces peuples. Neantmoins il ſemble que vous vouliez receuoir la meſme façon de viure, que vous blamiez nagueres en autruy, & que vous vous precipitiez volontairement aux miſeres que vous voyez, & que vous auez déplorées aux autres.

Vous vous eſtes aſſemblez icy, MESSIEVRS, en intention d'auiſer à l'eſtabliſſement de l'Eſtat des François, à leur ſalut, & à leur repos. Mais ie vois bien que voulans ſuiure l'exemple de nos Voiſins, vous allez coniurer contre voſtre Eſtat & vos vies, & que vous allez ſoumettre voſtre liberté & vos teſtes à la ſubjection & à la puiſſance de Pharamond. Or puis que ie vois que le Heraut ſe prepare à le proclamer Roy, & qu'il nous va commander de l'aller ſaluer & honorer comme tel, & par conſequent d'aſſiſter

aux funerailles du nom des Francs, & de noſtre liberté. Afin de détourner mes yeux d'vn ſi déplorable & ſi pernicieux ſpectacle, ie me bannis moy-meſme d'icy auec toute ma famille. Car i'ayme mieux paſſer le reſte de mes jours en cét exil volontaire, que de voir icy la liberté naturelle de mon pays perduë, l'égalité des Loix abbatuë, & en ſon lieu la Tyrannie regner, & nous reduire à vne perpetuelle ſeruitude.

ARGVMENT.

CHARAMOND qui auoit eſté d'auis qu'on éleuſt vn Roy, craignant que cette remonſtrance de Quadrek ne deſtournaſt les eſprits volages du peuple à vouloir entendre à la Monarchie, fit ſur le champ le diſcours qui s'enſuit, pour luy perſuader ſon opinion, & de porter à choiſir Pharamon pour leur Roy.

HARANGVE III.

MESSIEVRS,

Quadrek a bien la hardieſſe de nous ap-

peller tous fols & enragez, & nous préſage quelque malheur de cette Aſſemblée, que nous auons faite pour l'établiſſement de noſtre Eſtat. Mais ie vous feray voir qu'il a non ſeulement mal, mais auſſi méchamment ſouſtenu ſon opinion. Ce n'eſt pas fureur ny rage, QVADREK, de vouloir eſteindre vne rage & vne fureur en leur naiſſance, & c'eſt à tort que tu appelles ſeruitude, cette forme de gouuernement, ſans laquelle nous ne pouuons pas long temps nous conſeruer. Noſtre Eſtat commence à ſe troubler par des factions & des ſeditions ciuiles que nous voyons naiſtre, & par l'ambition de pluſieurs qui veulent commander. Et partant nous deuons craindre que la folie de noſtre peuple n'aille iuſqu'à la rage & au deſeſpoir. Puis donc que nous auons ſujet d'apprehender vne fatale deſolation de noſtre Eſtat, vne entiere ruïne de nos biens, & vn euident danger de nos vies, nous auons reſolu ſous le bon plaiſir des Dieux, qui ne refuſent pas d'obeïr au Royal Empire de Iupiter, d'élire vn Roy, qui puiſſe brider la fureur & l'inſolence de pluſieurs. Ceux qui pour leur bien obei-

ront à ce Roy, ſeront auſſi peu eſclaues, que le ſont ceux qui eſtans dans vn vaiſſeau, font ce que le Pilote leur ordonne, ou leur commande durant la tempeſte. C'eſt donc, QVADREK, mal à propos & inconſiderement, que tu nous veux détourner de la Monarchie, & porter le peuple à vn nouueau changement d'Eſtat, où il eſt beaucoup meilleur de hazarder quelque choſe & rongner quelque peu de ſon ancienne liberté, que de ſouffrir vn naufrage, & vne horrible confuſion de toutes choſes. Celuy qui fait couper quelques parties gaſtées de ſon corps, dont il craint vne cangrene, n'eſt ny méchant, ny furieux, comme il te ſemble, mais prudent, auiſé, & ſoigneux de ſa perſonne & de ſa ſanté. De meſme, ſi les Francs veulent ſe ſoûmettre à l'Authorité Royale, ce n'eſt que pour conſeruer & leurs perſonnes & leurs biens, & par conſequent pour maintenir la liberté naturelle, & l'égalité des Loix que tu penſes eſtre abbatuë. Au contraire, elles ſont tellement empeſchées par le gouuernement de pluſieurs, & par la licence du peuple qui rompt tous les liens de la Nature & du Droit,

qu'elles ne peuuent éſtre maintenuës, ny authoriſées ſans le gouuernement Monarchique. Nous eſtimons que la vraye & naturelle liberté eſt de ce qui eſt licite, non de ce qui plaiſt. Nous deſirons donc la tenir perpetuellement, & afin qu'en elle nous retenions la fureur du peuple, nous auons creé vn Roy ſur nous, & choiſi vne iuſte & legitime Seigneurie de Royauté. Nous n'auons iamais accuſé la Monarchie, mais ſeulement la Tyrannie. Quand nous auons veu nos voiſins tourmentez par les Rois, nous auons accusé la Royauté, & diſions que ces peuples là euſſent eſté plus heureux de viure ſous vne Republique bien inſtituée, que ſous vne Monarchie Tyrannique & cruelle. Auſſi iugeons nous qu'il eſt meilleur de viure ſous la Royauté de Pharamond, Prince aſſez connu pour ſa vaillance, & pour ſa iuſtice, que d'eſtre comme nous ſommes dans vn Eſtat troublé de ſeditions, & expoſé à toutes ſortes de licences. Que ſi tu refuſes, QVADREK, de luy obeïr, va t'en en exil non ſeulement de ton propre mouuement, comme tu nous menaces, mais auſſi du conſen-

tement de tout le peuple, qui commande & à toy & à tous tes adherans, de s'en aller bien loin de noſtre pays, puis qu'ils luy ſont ſi ennemis, qu'ils aiment mieux qu'il ſoit entierement ruiné, que s'il eſtoit conſerué & maintenu ſous la puiſſance des Rois. Leur nom vous eſt odieux, pour ce que vous voyez que cette authorité eſt le ſeul inſtrument qui peut dompter la felonnie de vos eſprits ſeditieux. Ce que ie prie les Dieux de donner moyen de faire à Pharamond, noſtre nouueau Roy, & nous conſeruer comme vn bon Prince doit conſeruer ſes Subjets.

EFFET DE CETTE HARANGVE.

APRES ces deux contraires opinions longuement debatuës, & conteſtées de part & d'autre, les raiſons de Charamond preualants celles de Quadrek, les François d'vn commun

commun conſentement éleurent Pharamond pour leur Roy. C'eſt d'autant qu'ils eſtoient hommes libres, francs, hardis, courageux de leur naturel, et par conſequent plus propres et plus capables de viure ſous vne Monarchie, que ſous vne Republique. Puis ſelon leur couſtume, ils le mirent ſur vn Pauois, porté ſur les eſpaules de quelques hommes, & le promenerent trois fois à l'entour du lieu où eſtoit l'Aſſemblée, & le proclamerent leur Roy. Ce fut l'an de la creation du monde 4383. & de Ieſus-Chriſt 420. ou ſelon d'autres 426. ou 427. Les Hiſtoires les plus veritables demeurent d'accord que Pharamond fut bien le premier Roy des Francs, ou Francons en la Franconie : mais qu'il ne fut pas le premier qui paſſa en la Gaule. Elles aſſeurent que ce fut Merouée ſon petit fils qui y entra le premier, & qui des deux Nations des François & des Gaulois en fit vne, & les reduiſit en vn corps ſous l'Empire Monarchique.

ARGVMENT.

EVDON *Duc d'Aquitaine ſe voulant vanger de quelque iniure qu'il auoit receuë de Charles Martel, Maire du Palais, et depuis Prince des François, prit les armes contre luy. Mais ſe deffiant de ſes forces, il appella à ſon ſecours les Sarraſins qui poſſedoient l'Eſpagne, & ſollicita Abderame leur Roy, ennemy de noſtre Religion, de venir en France, luy propoſant les faciles moyens qu'il auoit d'y venir, & l'eſperance certaine de la conqueſte de toutes les Gaules. A quoy Abderame Roy Arabe ayant d'abord preſté l'oreille & conſenty, il entra dans la Gaule auec quatre cens mille combatans, gaſtant tout, & ruinant les Egliſes des villes par où il paſſoit. De ſorte qu'ayant rauagé le Bordelois, la Xaintonge, l'Angoumois, & le Poictou, il vint en*

la Touraine. Martel voyant ce ſuperbe & redoutable appareil, aduertit Eudon de reparer la faute qu'il auoit faite ; & de ſe joindre aux Chreſtiens. Ce qu'il fit, & ainſi Martel marcha auec plus d'aſſeurance contre les Mahometans, & l'approchant auprés de Tours, comme les deux armées furent en preſence l'vne de l'autre, & preſtes à venir aux mains, il exhorta ſes gens au combat de cette ſorte.

CHARLES MARTEL A SES SOLDATS, LES EXHORTANT A COMBATTRE LES SARRAZINS.

HARANGVE IV.

IE ſuis rauy d'aiſe, MES COMPAGNONS, que le temps ſoit venu, que ſans aucun peril, nous ayons moyen de gaigner vne gloire immortelle, & en deffendant vaillamment noſtre Pays d'acquerir l'honneur d'eſtre appellez Deffenſeurs du Monde, & Vengeurs des iniures que les hommes impies & barbares ont faites aux choſes diuines. Ceux contre qui nous auons à combattre ſortent en campagne, ſur la confiance

qu'ils ont en leur ſeule multitude, comme s'ils nous deuoient eſtonner & abaſtre de leur ſeule preſence. Mais ſi nous les meſurons non au nombre qui ſert ſouuent d'obſtacle en la guerre, mais par le courage & la valeur, ou ie ſuis faux Prophete, ou nous emporterons aſſeurement la victoire. Ils ſe iettent aueuglement dans le combat & s'enferrent d'eux-meſmes, comme s'ils penſoient que le grand nombre ſuffit pour accabler les ennemis. Que ſi par la deffaite des premiers qui ſe preſenteront, vous arreſtez l'aueugle impetuoſité des autres, aſſeurez vous que vous en aurez bon marché, & que vous les maſſacrerez tous comme des beſtes à la boucherie. Si bien que vous ſerez plutoſt las de tuer que de combattre. Il ne faut pas que leurs conqueſtes vous eſtonnent, ils n'ont ſoumis à leur obeyſſance que les Prouinces que les troubles domeſtiques ou les guerres eſtrangeres auoient preſque deſolées. Que s'ils ont naguere ſurmonté les Viſigots, nous voyons qu'apres auoir eſté repouſſez par les Aſtures & par les Cantabres ils ſe iettent ſur nous, comme ſi nous eſtions moins forts & moins

vaillans que ces Barbares, & comme s'ils penſoient eſtre plus aſſeurez auec leurs femmes & leurs enfans parmy nous, qu'en Eſpagne & aux Monts Pyrenées. Ce n'eſt pas le deſir de la gloire, mais du vol & du butin qui les fait marcher contre leurs ennemis. Ils ne viuent que de rapines, & non pas du bien qui s'acquiert en vne iuſte guerre. Et quoy qu'ils ayent des Chefs & des Enſeignes pour les conduire, ils n'en ſont pas pour cela moins voleurs ny moins aſſaſſins. Mais ie vous prie, quelle occaſion ont ils de faire la guerre, que pour piller les Egliſes & pour maſſacrer les hommes ? Ils ont de couſtume de combattre contre des Effeminez, ou contre des Eſclaues, & les Eunuques des Rois du Leuant : mais ils trouueront des hommes en France qui leur feront teſte. Ils n'euſſent iamais oſé prendre les armes contre nous, ſi Dieu pour deffendre noſtre cauſe, & pour les chatier par leur deffaite de tant de crimes abominables qu'ils ont commis, ne leur euſt oſté le ſens & la conduite, qui eſt la plus grande de toutes les punitions. Il y a encore vn moyen ſecret pour les dompter & les ruïner, dont il vaut mieux

ne rien dire pour cette heure, que de le publier. Neantmoins vous reconnoiſtrez au milieu du combat, que ie n'ay rien oublié de tout ce qui peut ſeruir à la victoire. Seulement vous prie ie de venir aux mains ſur vne ferme eſperance que Dieu & les hommes combatront pour vous, & de vous ſouuenir de voſtre Pays, lequel auant meſmes qu'il euſt embraſſé la Religion Chreſtienne, ne prit iamais les armes contre elle, ny ne perſecuta ceux qui en font profeſſion. Ce que ie ne ſçay s'il eſt arriué à quelque autre Nation. Car la noſtre a ce bon-heur particulier, que depuis qu'elle a receu cette ſainte & veritable Religion, elle n'a enfanté aucun monſtre d'hereſie, & a eſté la premiere qui non ſeulement par les armes ſpirituelles, mais auſſi par les temporelles, a combatu au peril de ſa vie les ennemis de IESVS-CHRIST. De quoy la mort du tres-Puiſſant & tres-Formidable Roy des Arriens rendra à iamais vn illuſtre & authentique témoignage. Ainſi elle fut la premiere qui par la ruine de ce grand Heretique donna à tous les Chreſtiens l'exemple de prendre par leur vertu & par leur courage la def-

fenſe de leur Religion. Ainſi les Nations Eſtrangeres doiuent auoüer de luy eſtre obligées de tout ce qu'elles ont de pieté, de conſtance en la vraye foy, de zele enuers Dieu, & de ſainte emulation. Puis donc que les autres Prouinces ont receu de nos Anceſtres des enſeignemens, & comme des aiguillons pour les porter à faire des ſaintes guerres, il faut que cette meſme vertu qui eſt née auecque vous, & qu'on ne peut arracher, ſoit par vous maintenant rapellée & déployée contre ces ennemis, qui viennent du bout du monde ſe ietter & ſe deborder dans la France le plus fort bouleuard de la Religion. Ces Barbares penſent que tous leurs efforts ſeront vains, & qu'ils combattront inutilement, tant que le nom des François ſubſiſtera, & fleurira dans le monde. Ils ſont ſi fols qu'auant que d'eſtre bien aſſeurez de la poſſeſſion de l'Eſpagne, ils entrent dans la France, & y traiſnans apres eux leurs femmes, leurs enfans & autres ſemblables empeſchemens de guerre, ils ſemblent y vouloir baſtir des villes, & dreſſer des Colonies. Au reſte MES COMPAGNONS, bien que nous

nous ſoyons aſſeurez de vaincre & de donner la chaſſe à cette grande troupe, & à cét égouſt prodigieux de Voleurs & de Sacrileges, il ne faut pas neantmoins que le mépris que vous en pouuez faire vous faſſe tant ſoit peu relacher de voſtre courage ordinaire. Il faut le roidir vigoureuſement contre ces vilains & infames ennemis, & vous repreſenter de quels parens nous ſommes ſortis, quelle eſperance ont conceuë de nous les autres peuples de l'Europe, quelle eſt la terre qui nous a portez, receuz, nourris, éleuez, & apris le metier des armes. Il n'y a point d'huys de derriere pour nous ſauuer. Il faut de deux choſes l'vne, ou rendre à la Terre de noſtre naiſſance la vie qu'elle nous a donnée, ou eſtans ſortis, comme nous ſommes, des Peres qui ont triomphé de l'Impieté, vaincre comme nous ferons, cette Canaille, & demeurer victorieux. Il ne faut ny donner cartier, ny faire ny paix ny tréve auecque ces beſtes. Il faut épuiſer tout leur ſang, & couurir ces champs du maſſacre de leurs corps.

ARGVMENT.

CET excellent François tint ce discours à ses gens. Quant aux Barbares, ils souspiroient auec impatience apres le combat, & crioient à leur Capitaine que s'il le differoit, ils le donneroient contre son ordre, & son commandement. De sorte qu'Abderame ne le pouuant plus fuir, pour ce que ces viures luy manquoient, & voyant les siens si resolus de bien faire, & si animez au combat les y encouragea encore dauantage par ces paroles, & donna incontinent apres la bataille. Par où il fit voir qu'vn sage Capitaine ne doit jamais laisser allentir le courage de ses soldats, & qu'il doit imiter Alexandre, qui disoit qu'il s'estoit rendu Maistre de tout l'Vniuers, pour n'auoir pas remis au lendemain les occasions de vaincre qui se presentoient.

ABDERAME A SES SOLDATS.

PREST A COMBATTRE LES GAVLOIS.

HARANGVE V.

LE grand courage, VAILLANS SOLDATS, & l'impatient deſir que vous témoignez de combattre, fait aſſez voir que vous n'auez pas beſoin d'aiguillon pour eſtre dauantage incitez à bien faire voſtre deuoir. Toutesfois le peu de ſens des ennemis, fait qu'il faut que ie vous die encore ce peu de paroles. Nous auons ſoûmis à noſtre obeyſſance la moitié de la Gaule. Que ſi tout ce Royaume entier n'a peu reſiſter à nos forces, maintenant qu'il eſt ainſi mutilé, caſſé, & à demy mort, pour-

roit-il bien faire ce qu'il croioit dans toute l'eſtenduë de ſon corps & de ſa puiſſance, luy eſtre impoſſible ? Ce ſeroit vne grande folie, que les Gaulois qui ont ſi long temps malgré eux ſuby le joug de l'Empire Romain, voyans que nous auons eſteint ſa gloire, & abbatu ſes efforts, tachent maintenant de nous faire teſte, & d'échaper à noſtre puiſſance. C'eſt auſſi folie à eux de ſe penſer fortifier de la riuiere de Loire, puis que nous auons dompté tant de Mers, pris l'Iſle de Rhodes, rauagé & pillé le pays de Sicile; & paſſé en dépit de tout le Monde les effroyables Deſtroits de Gibaltar, & de Sainct George. Mais vous direz, ceux-cy ſe fient qu'vn peu de fuite les ſauuera, & que la ville de Tours les auoiſinant leur ſeruira de retraite. Neantmoins ſe voyans à grand peine eſtre vn contre dix des noſtres, ils n'auront eſperance qu'en la fuite. Mais puis que la grande ville de Carthage s'eſt humiliée à nous, & que tant de Villes, de Chaſteaux, & de Forteresſes qui ſembloient imprenables & inuincibles, nous ont receu pour Seigneurs, comment pourront-ils s'aſſeurer de nos forces, & s'en mettre à couuert dans

les Murailles de Tours? Portez donc, MES COMPAGNONS, dans le combat cette meſme hardieſſe & cette meſme reſolution de cœur, que ie vois maintenant reluire en vos viſages. Faites bouclier de voſtre valeur, de voſtre bon-heur ordinaire, de la fortune croiſſante du Nom Sarrazin, & de la gloire de vos Anceſtres contre l'effort de nos ennemis. Les bons ſuccez des iournées paſſées, vous doiuent bien faire eſperer de celle-cy. Finalement ſouuenez-vous que vous combatez non pour la ſeule reputation & pour l'eſtenduë de noſtre Empire, mais qu'eſtans éloignez par vn ſi long trajet de Mer & de Terre de noſtre pays, de nos femmes, de nos enfans, & de nos amis, la neceſſité nous commande d'adjouſter à noſtre valeur vne victoire forcée, ou bien de mourir à la pourſuite.

EFFET DE CETTE HARANGVE.

COMME cette bataille deuoit eſtre grandement furieuſe, veu les deſirs & les humeurs differentes de ceux qui la donnoient, auſſi falloit-il que les Chefs fuſſent fort prudens & fort experimentez au métier de la guerre. Car Abderame arma & retrancha le lieu où eſtoit ſon bagage: & Charles tout au contraire, fit brûler tout le bagage, tant pour oſter aux ſiens toute eſperance de s'y retirer, que pour ſeruir de ſignal à Eudon de ſe ietter ſur les Barbares ſur le poinct de la bataille. Enfin le choc fut ſi furieux, & le maſſacre ſi grand, que tandis que les François s'acharnoient ſur les Sarrazins qui eſtoient venus au Camp, Eudon fit auec ſes Gaſcons vn horrible carnage de ceux qui gardoient les Tentes & le bagage des Africains. Ce qui mit vn tel deſordre, & ietta vn tel effroy en toute leur

armée, que ne ſçachans plus à qui ſe voüer ou en quel lieu ſe retirer, ils ſe laiſſoient aſſommer comme des beſtes ſans aucune deffence: Le nombre des Morts fut ſi grand, que n'eſtant demeuré des François que 1500. ſur le champ, les Hiſtoriens font foy qu'il en demeura des Sarrazins de morts, juſqu'à trois cens ſeptante cinq mille pour engraiſſer les Terres de Touraine. Le corps du Roy Abderame fut trouué parmy ceux de ſes gens. Au reſte aucune Hiſtoire, tant Grecque que Romaine, tant ſacrée que profane ne fait mention d'aucune victoire qui ſoit ſi grande, ſi memorable, & ſi ſanglante que celle-cy. Les Chreſtiens auoient eſté menacez de cette deſcente, au rapport du Venerable Bede, qui viuoit alors, & qui fait amplement le recit de cette fameuſe iournée.

ARGVMENT.

LES François ne pouuans ſouffrir la feneantiſe, la laſcheté, & les vices de Childeric le dernier des Rois du Sãg de Merouée, ſe reſolurent de le priuer de la Couronne, & de mettre en ſa place Pepin, pere du grãd Martel. Car ils faiſoient autant de mépris de l'vn quoy qu'il fut leur Roy legitime, qu'ils auoiẽt l'autre en admiration pour ſes vertus dignes de la puiſſance Souueraine. Mais eſtans extremement Religieux comme ils eſtoient, & ſe ſouuenans du ſerment de fidelité qu'ils auoient preſté à Childeric, ils firent conſcience d'vſer de main miſe, & ne voulurent pas de leur propre authorité depoſſeder du Thrône celuy que la Nature & la ſucceßion auoit fait leur Prince. C'eſt pourquoy ils s'adreſſerent au Pape pour eſtre diſpenſez et abſous de ce ſerment, & enuoyerent vers ſa Saincteté à Rome Bouchard Eueſque de Bourges, pour luy demander cette diſpence. Cét Eueſque eſtant arriué à Rome, & ayant eu audience du Pape, parla de cette ſorte au Souuerain Vicaire de Ieſus-Chriſt.

BOVCHARD

BOVCHARD EVESQVE DE BOVRGES,

AV PAPE ZACHARIE.

HARANGVE VI.

SAINT PERE,

Il n'y a pas long-temps que les François prioient Dieu au plus fort de leurs plus grandes affaires, que la iuſte & ſainte guerre qu'ils auoient entrepriſe contre les Sarrazins, euſt vn ſi heureux ſuccez, qu'elle peut eſtre vtile, tant à leur Eſtat, qu'à tous les autres de la Chreſtienté. Mais maintenant que par la faueur du Ciel ils ont obtenu la victoire, & reparé les Egliſes que les Infidelles auoient autrefois ruinées, ils ne

desirent autre bien que la grace de Dieu, & luy demandent continuellement qu'ils puissent se souuenir de telle sorte des choses passées, qu'ils n'apprehendent aucunement celles de l'auenir. Or cette ioye qu'ils ont, soit pour la conseruation de leur pays, ou pour le restablissement de la paix en toutes leurs Terres, n'est pas moins commune à vostre Saincteté, qui aprochez le plus prés de Dieu par le droit de vostre dignité de Souuerain Prestre, qu'elle l'est aux François, que le Ciel a particulierement secourus en vne si grande & si dangereuse entrepriſe. Vous estes le Pere de tous les Chrestiens : il n'est point de fidelle Nation en tout l'Vniuers, qui n'ait vostre Grandeur en aussi grande recommandation que son bien propre, & qui n'ait soin de la conseruation, & de la deffense de vostre saint Siege. Les Sarrazins ont passé trois fois les Monts Pyrenées, & sont entrez en la Gaule, auec la mesme resolution qu'ils auoient, lors qu'auec vne si puissante armée ils assiegerent Constantinople, afin qu'apres s'estre faits maistres des Grecs & des François, ils pûssent destruire d'vn costé la nouuelle, & de l'autre

cette ancienne & legitime Rome. Puis donc, SAINT PERE, qu'ils ſont ennemis de tous les Royaumes Chreſtiens, & beaucoup plus forts que nous, tant pour les riches & grandes Contrées dont ils ſont Seigneurs, qu'à cauſe de leur grande vnion: C'eſt à tous les Fidelles, & ſur tout à vous que Dieu a poſé en cette Forteresſe cõme vne ſentinelle, pour veiller iour & nuit, & pour faire en ſorte que ce peu de Terre Chreſtienne, qui s'eſt iuſqu'icy ſauuée de leurs mains, ſoit ſi bien & ſi ſoigneuſement gardée, qu'il n'y ait aucun endroit de la frontiere dégarny & mal fortifié. C'eſt afin que cette peſte du monde & ces ennemis communs du Genre humain qui ne ſongent qu'à nous ruïner, & qui comme vn glaiue ſont touſiours pendus ſur nos teſtes, n'y puiſſent mettre le pied à la faueur de noſtre pareſſe. Car ſi vne ſeule partie eſt vne fois ébranlée, il n'y a point de doute (ce que Dieu ne permette) que l'entiere perte du reſte ne s'en enſuiue. Que ſi Martel, fils de Pepin n'euſt eſté Gouuerneur des François, lorsque ce deluge de Barbares ſe repandoit & ſe debordoit par toute la Terre, iamais aucune

ville n'a ſouffert tant de cruautez & de felonnies, qu'en euſſent enduré apres noſtre defaite les miſerables reſtes de la Chreſtienté. Quant à Pepin, noſtre Siecle le regardant, cõme il fait, auec admiration, ie le paſſeray ſous ſilence, & n'en diray rien que ce que les ennemis meſmes en témoignent. Tant que Martel a eu le maniment des affaires de France, il n'y a eu ny deffaites, ny maſſacres, ny ſang repandu qui ait pû empeſcher les Sarrazins d'entreprendre touſiours de nouuelles guerres, & de vanger la mort des leurs par celle des noſtres. Mais Pepin a mis fin à cette guerre, qui auoit tenu en ceruelle le Grand Martel tout le temps de ſa vie. Si eſt-ce qu'elle ſe peut recommencer. Les Sarrazins ont touſiours le moien de paſſer les Pyrenées, ils en ſçauent le chemin: & comme ſi les ſommets de ces montagnes eſtoient abbaiſſez, ces Barbares n'ont point de plus belle entrée aux terres des Fidelles que celle-là, & il n'y en a pas vne où l'on pût mettre vn plus vaillant, plus ſage, & plus celebre Capitaine pour la garder & l'oppoſer à ces Infidelles. Nous auons Childeric pour Roy, & puis qu'il ne nous re-

ſte que les vœux & les prieres, pleuſt à Dieu qu'il égalaſt en vertu les Charles & les Pepins, ou que ſans faire tort au monde, ie le pûſſe paſſer ſous ſilence. Et puis qu'il faut neceſſairement que ie parle des Theodorics & des Childerics, ie vous ſupplie tres-humblement, TRES-SAINT PERE, de m'écouter, afin que vous puiſſiez connoiſtre que les François ont mieux aimé endurer ſous leur regne des maux extremes, que de refuſer le Sceptre à ſes vrays & legitimes heritiers. Qui plus eſt, ils ont mieux aimé eſtre accuſez de trop grande patience, que d'infidelité & de felonnie: Mais à preſent nous ne plaignons pas noſtre mal-heur, mais celuy de toute la Religion. Certes ie ne puis ſans horreur penſer aux grandes miſeres que les Theodorics & les Childerics nous ont cauſées, ou par leur ignorance, ou pour ce que Dieu les a ſi fort abandonnez, qu'ils n'ont iamais aimé la vertu, ny tâché de ſuiure les traces de leurs glorieux Anceſtres. Car ils aymoient mieux imiter leurs parens les plus proches & le moins éloignez de leur memoire, que de s'éleuer à ce haut degré de vertu & de gloire, où leurs

anciens predeceſſeurs ſe ſont éleuez. C'eſt à mon grand regret, TRES-SAINT PERE, & auec beaucoup de douleur que ie tiens ce langage. Ie crains plus les choſes qui peuuent arriuer aux François, que ie n'ay ſujet de me plaindre de celles qu'ils ont déja ſouffertes. Les Ennemis de noſtre Foy ſont Seigneurs de l'Orient. Ils ont toute l'Aſfrique: Ils ſont maiſtres des deux Boſphores: Ils tiennent les Eſpagnes: Ils trauerſent les Pyrenées quand bon leur ſemble, & quant à la France l'entrée leur en eſt auſſi libre & auſſi aiſée que celle de leurs maiſons. C'eſt pourquoy ils commencent d'y tendre leurs mains auides & rauiſſantes. Si la laſcheté & la feneantiſe ſont aſſiſes au Trône Royal, comment pourrons nous nous deffendre de ces Barbares? Aſſeurement nous ſerons ſurmontez, s'il eſt vray ce qu'on dit communement, que les Lions meſmes peuuent eſtre vaincus, s'ils ont vn Cerf pour Capitaine. Apres noſtre deffaite, les neiges des Alpes pourront-elles bien ſeruir d'obſtacles & de barricades aux Sarrazins, puis que ny aucune mer, ny aucun ſommet de montagne, ny les champs ionchez de

corps morts n'ont peu les épouuenter, ny leur boucher le paſſage. Mais quoy? ie parle ſeulement des Sarrazins, comme ſi en Italie meſmes il ne s'en ſeroient pas trouuez, qui auroient bien oſé aſſieger cette Reine des villes, la Forteresſe de la Religion, & le Chef de la Chreſtienté. Que ſi la funeſte image de ces choſes que ie vous repreſente tire, TRES-SAINT PERE, des larmes de vos yeux: que i'ay l'honneur de voir des miens propres, entreprenez ie vous ſupplie, vous meſme la deffence de la Vertu, retenez le different de noſtre foy & de noſtre hommage, dont la connoiſſance n'appartient qu'à voſtre Sainteté. Les François ont fait ſerment de fidelité à Childeric. S'il eſt ſi vaillant & ſi experimenté aux affaires qu'il puiſſe faire teſte aux Infidelles, & deffendre les Fidelles, il eſt raiſonnable qu'ils le luy tiennent, & qu'ils deffendent la Religion ſous ſa conduite. Mais ſi ſous vn tel Chef on ne peut ny combatre, ny chaſſer les Infidelles, allechez par la douceur & par la fertilité du pays, c'eſt à vous de les diſpenſer de ce ſerment, & d'atteſter qu'ils ne ſont pas obligez de garder vne choſe où tou-

te la Republique Chreſtienne eſt intereſſée. Et pour retourner au commencement de mon diſcours, nous rendons graces à Dieu, & nous rejouiſſons auecque vous, de ce que la France a eſté gardée par la conduite de Martel, & depuis remiſe en ſa grandeur par la vertu, & par la vaillance de Pepin. Nous deſirons que la joye que nous en receuons ſoit plutoſt en public qu'en particulier éternelle. Ce qu'y peuuent les hommes vous eſt reſerué. La Prouidence diuine ne nous euſt pas donné ce pouuoir, ſi elle ne l'euſt preueu neceſſaire aux affaires que nous auons, & au temps où nous ſommes. C'eſt à vous à mettre en teſte aux Infidelles celuy qu'ils redoutent le plus, & ſur lequel la Republique Chreſtienne ſe puiſſe appuier comme ſur ſon plus fort & plus aſſeuré Rempart. Si nous ne fuſſions venus vers vous, que pour vous conter nos miſeres, que pour les plaindre auecque vous, & pour vous en émouuoir à compaſſion, encore aurions nous vne aſſez iuſte occaſion d'y venir, pour receuoir quelque conſolation de celuy qui eſt le Paſteur & le Pere de tous les hommes. Que ſi vous nous y

pouuiez

pouuiez aider, ſi vous pouuez donner ordre aux affaires qui concernent le bien & le ſalut d'vn chacun, ſi vous pouuez garder la vie à toute vne Nation, & que le pouuant faire vous ne le faites pas, vous en ſerez le vray homicide. La douleur & la neceſſité arrachent de ma bouche cette facheuſe parole, & me contraignent apres vous auoir prié de m'excuſer, de vous dire encore vne fois que vous en ſerez homicide. Puis donc, TRES-SAINT PERE, que vous eſtes obligé de veiller ſur la France auſſi bien que ſur tout le reſte du Monde, dont elle n'eſt pas vne des moindres parties, & que pour cét effet Dieu vous a mis en ce haut degré de puiſſance, croyez qu'en diſpenſant les François du ſerment de fidelité, vous en remporterez plus de gloire, deuant Dieu, & deuant les hommes, que Martel n'en remporta en vainquant les Sarrazins. Car cette victoire de ce grand Capitaine fit naiſtre vne autre guerre, & voſtre prudence eſteindra celles qui pourront s'allumer deſormais.

EFFET DE CETTE HARANGVE

LA Harangue de ce Prelat ébranla fort le Pape Zacharie, & fit vne grande impreſſion dans ſon eſprit: mais il n'oſa pas entreprendre, ny decider ſur le champ vne choſe de ſi grande conſequence. Toutesfois ayant eſté depuis auerti que tous les Principaux des François hayſſoient Childeric, qu'ils fauoriſoient Pepin, & le ſouhaitoient pour leur Roy: ſçachant auſſi l'incapacité de Childeric, qu'il n'auoit point d'enfans, & qu'il eſtoit ſeul de la race de Clouis, diſpenſa les François du ſerment qu'ils luy auoient fait. Mais ce qui l'obligea le plus à leur accorder cette diſpenſe, ce fut l'eſperance de la reuanche, & du ſecours qu'il tireroit de Pepin contre les Lombards, Ennemis iurez du S. Siege. En effet, il l'aſſiſta ſi puiſſamment contre Luy prend leur Roy, & la victoire

qu'il remporta ſur cét ennemy fut ſi vtile, et ſi glorieuſe à l'Egliſe, qu'il merita que ſon Chef fit grauer à ſa loüange ce bel Eloge qui ſe lit encore ſur le marbre à Rauennes, comme vn monument éternel de la gloire de ce grand Prince, PEPIN ROY DES GAVLES EST LE PREMIER QVI A OVVERT LE CHEMIN A L'ACCROISSEMENT DE L'EGLISE.

ARGVMENT.

DV temps que les Chreſtiens d'Occident paſſerent l'Helleſpont pour aller en Aſie contre les Mahometans pour la conqueſte de la Terre Sainte, la ville de Nicée fut priſe ſur les Infideles. C'eſt là où ce grand Concile General fut tenu contre les Arriens, ſous le Regne de Conſtantin le Grand. Apres la priſe de cette grande ville Soliman Chef des Turcs, ſortis des confins de la Scythie vers le Mont Caucaſe, vint auec vne puiſſante armée contre les Chreſtiens. De ſorte que la bataille ayant eſté donnée entr'eux, & les Infideles, les noſtres remporterent la victoire. Il demeura en ce combat deux cens mille Chreſtiens, & quatre cens mille Mahometans. Apres que les Noſtres eurent enterré leurs morts, l'Eueſque du Puy en Velay fit cette ha-

rangue en l'Assemblée des Croizez, dont il estoit vn des Principaux, des plus zelez, & des plus affectionnez au seruice de nostre Religion. Ce fut tant pour les consoler de la perte des leurs, que pour les exhorter à poursuiure vne si iuste & si saincte guerre.

L'EVESQVE DV PVY EN VELAY,

AVX CHRESTIENS, APRES LA bataille contre Solyman, General de l'armée des Turcs.

HARANGVE VII.

INVINCIBLES CAPITAINES, ET VOVS TRES-VAILLANS SOLDATS DE IESVS-CHRIST, il n'y euſt iamais bataille plus courageuſement donnée ny pourſuiuie que celle que vous venez de donner, & où auec vne valeur plus qu'humaine vous auez defait les plus cruels ennemis de Dieu & de la Religion Chreſtienne. Vous voyez que ce-

luy qui a dépouillé les plus belles, & les plus riches Prouinces de l'Orient, qui vous a aſſaillis en vne Terre qui vous eſt eſtrangere, que vous auez dompté en ſa propre maiſon, a porté la penitence de ſa fureur. Vous auez vaincu, mis en deroute, & taillé en pieces l'armée qui a ſoumis tant de Nations & tant de Peuples à ſon obeyſſance. Son General tout grand, & tout redoutable qu'il eſtoit, a eſté honteuſement mis en fuite, & deſeſperant de pouuoir conſeruer ſa Terre par les armes, bruſle ce qui nagueres eſtoit ſien, comme eſtant fait noſtre, pille tout, emmene hommes & beſtes comme vne proye, & vn butin de ſa rage; quoy qu'il euſt conceu, comme vn autre Alexandre, le deſſein de ſe rendre Maiſtre de tout l'Vniuers. Ayant ouuert, comme vous auez fait, par vos armes, & par voſtre valeur le paſſage aux Chreſtiens du Leuant, vous auez acquis vne gloire immortelle. Mais i'eſpere que Dieu vous donnera vne longue vie en recompenſe d'vn ſi grand ſeruice, & comme vous auez combatu pour luy, & que ſa bonté vous a octroyé la victoire, il vous fera auſſi la grace

d'en ioüir long-temps heureuſement, afin que vous pourſuiuiez plus courageuſement, les reſtes de cette guerre, ſi dauanture il en demeure. Il y aura touſiours lieu de celebrer & de loüer hautement voſtre incroyable vaillance : Il n'y aura point de ſolitude ſi muete, ny de Region ſi deſerte, ny de poſterité ſi vieille & ſi éloignée de vous, qui ſe taiſe de vos exploits, qui ne les admire, & qui ne vous confeſſe l'appuy de la Chreſtienté. Nous auons maintenant à parler de ceux qui ayant eſté rauis de deuant nos yeux, ont acquis l'immortalité, afin que nous adouciſſions par leur loüange le regret que nous auons de les auoir perdus. Vous deuez ſupporter leur perte auec d'autant plus de patience, que comme compagnons de leur courage & de leurs proüeſſes, vous participerez à l'honneur & à la gloire qu'ils ont acquiſe. Car eſtans pouſſez auecque vous d'vn meſme zele de Religion, ils ſont les premiers qui ont conceu l'idée de la vraye Vertu, & quoy qu'ils fuſſent hommes, ils ont neantmoins & entrepris & mis à fin des choſes plus qu'humaines. Ce ſont eux qui eſtans differens & diuiſez

ſez entr'eux de pays, de langage, de mœurs, de loix, & de maniere de vie, ont toutesfois ſi vnanimement, & ſi franchement conſpiré à vn meſme deſſein, qu'ils ſembloient eſtre les Citoyens vnis d'vne ſeule ville, où comme les freres viuans dans vne meſme maiſon. De ſorte qu'à voir cette merueilleuſe vnion de cœurs & de volontez, on euſt pû croire que l'Ebre, le Rhône, le Rhin, le Tybre, la Tamiſe, le Danube; & l'Albe paſſent par vne meſme ville, & qu'ils ne font tous enſemble que le lict & le cours d'vne ſeule riuiere. Ainſi ceux que les Poles du Ciel & la Nature auoient ſeparez, ont eſté joints par vn meſme lien de cauſe, de volonté, de guerre, & de bataille ſous vne meſme Enſeigne de tres-illuſtres & tres-excellens Capitaines. Ainſi ſans qu'il y en ait vn ſeul qui vueille prendre empire ſur l'autre, ils ſont par vne ſpeciale grace de Dieu ſi vnis enſemble, que viuans encore en Terre, on les diroit eſtre Citoyens du Ciel. A la priere donc, & à la ſollicitation de ces Capitaines, vos Compagnons, qui ont glorieuſement laiſſé leur vie dans ce lict d'honneur, & que nous celebrons aujour-

d'huy comme dignes de la loüange de tous les Siecles, ſe ſont ſi gayement enrolez en cette ſainte & victorieuſe armée, & ont ſi vaillamment combatu pour la cauſe de Ieſus-Chriſt, que iamais homme ne fit mieux pour ſon pays, pour ſes parens, pour ſa femme, pour ſes enfans, voire pour ſoy meſme. Ils obeïſſoient aux commandemens & aux ordres de leurs Chefs, comme à la voix d'vn Oracle; & comme ils ont eſté tres-vaillans tant qu'ils ont veſcu, ils ſont auſſi à preſent tres-ſaints, & tres-heureux par l'acquiſition d'vne vie eternelle. Ils viuront d'vne gloire & d'vne memoire immortelle: Ils viuront en nos ſens, & en la meilleure partie d'eux-meſmes. Car la vie du corps eſtant, comme elle eſt, touſiours ſujete à mille accidens, n'eſt pas la vie dont viuent les perſonnes vaillantes & vertueuſes. Elles viuent d'vn eſprit, d'vne ame, & d'vne intelligence inſpirée & remplie des rayons de la gloire diuine. Les corps ayans eſté rendus à la Terre, d'où ils eſtoient ſortis, leurs ames deliurées de ce fardeau, s'en ſont volées au Ciel, pour y prendre les places que leur vertu leur ont meritées,

& pour y joüir d'vne lumiere plus grande que celle du Soleil. Vous joüiſſez maintenant, *belles ames*, de la felicité, & de la compagnie des Saints. Eſtans caſſées des gages de cette vie, vous recueillez les fruits, les honneurs & les recompenſes des vieux ſoldats, qui furent en leur temps inuincibles. Les Ennemis des ſaints Temples, des Autels, & de la Diuinité, ont eſté vaincus, rompus, & chaſſez par le volontaire & glorieux ſacrifice que vous auez fait de voſtre ſang. Vous nous auez mis en lieu de ſeureté, & à couuert de tout accident. Rendant tres-facile ce qui eſtoit tres-difficile, & qu'autres que vous, où vos ſemblables ne pouuoient faire, vous auez ſurmonté tout l'Orient, vous auez dompté toutes ſes forces: Bref vous nous auez ouuert & applani le chemin à la conqueſte de tout ce qui nous reſte à conquerir. Noſtre Ennemy ſans ſang, & ſans forces ne peut rien plus que ſe dépiter, gronder, & peſter contre nous: Il faut que nous le domptions entierement, que nous portions nos armes & arborions plus auant les trophées de la Croix. C'eſt la ville de Ieruſalem qu'il faut

prendre, & nous mettant deuant les yeux les beaux exemples de vos vertus vrayement Chreſtiennes, il faut auſſi que nous ſuiuions vos belles traces. Vous auez vaincu, c'eſt à nous à pourſuiure & vſer de voſtre victoire. Quel plus grand honneur pouuez-vous laiſſer à voſtre pays, quel meilleur patrimoine à vos enfans, quelle gloire plus durable à vos parens, & quelle plus grande conſolation à vos femmes, que la memoire d'vne vertu immortelle, comme eſt celle que vous, *ô ames Celeſtes & autresfois vaillans ſoldats*, auez laiſſée à la Poſterité. Eſtans vos compagnons, comme nous ſommes, nous la pourrons peut-eſtre égaler, mais ſans doute elle ſera vn ſujet plutoſt d'admiration, que d'imitation à nos Succeſſeurs. Il ſuffit d'auoir dit ce peu de paroles en faueur de ces tres-ſaints Guerriers, qui de ce dernier combat, montans au Ciel, firent preuue d'vne valeur vrayement diuine, puis qu'il n'eſt pas poſſible de les loüer aſſez dignement. Pour vous, VAILLANS SOLDATS, prenez des exemples de pieté, & de vaillance de ceux-cy, comme ceux qui viendront

apres vous en prendront de la voſtre. Qu'à toutes heures & en tous lieux la ſouuenance de ceux-cy ſe preſente deuant vous, & principalement dans le combat, où elle doit faire vne plus viue impreſſion dans vos courages. Vous deuez eſperer par ce moien d'auoir Dieu pour fauorable en toutes vos guerres, ſi obeiſſans à vos Capitaines, lors qu'ils vous exhorteront à cette ſainte guerre, à laquelle Dieu vous a tous appellez, vous imitez la vertu & la conſtance de ces vaillans hommes, dont nous celebrons aujourd'huy la memoire. Ayez continuellement deuant les yeux la belle image de leurs beaux faits, & de leurs proüeſſes, afin qu'au milieu des combats elle vous tienne lieu d'vn puiſſant aiguillon d'honneur, & d'vne muete exhortation à la deffence de la vraye Foy.

EFFET DE CETTE HARANGVE.

CETTE *ſainte remonſtrance ne fut pas vne petite conſolation dans l'ame des ſoldats Chreſtiens, ny vn foible aiguillon dans leur courage pour leur faire ſupporter auec patience les incommoditez que les degaſts & les rauages de Soliman leur auoient apportées. De ſorte que quelque faim & quelque ſoif qu'ils euſſent ſoufferte, ſi eſt-ce qu'ils paſſerent gayement cette ſolitude, iuſqu'à ce qu'ils furent venus en la plaine graſſe & fertile d'Antioche de Piſidie, où il ſe rafrechirent, comme auſſi à Cony, ville capitale de la Lycaonie.*

ARGVMENT.

LE Pape Innocent ayant pourueu de l'Archeueſché de Bourges vn homme contre la volonté de Louis le Ieune, Roy de France, il s'alluma entr'eux vne grande querelle. Sur quoy le Comte de Champagne s'eſtant ietté du coſté du Pape, & prenant ſa cauſe, fut auſſi aſſailly par le Roy, auec lequel il fit depuis la paix à ſon deſauantage. Mais le Pape ayant à la ſollicitation de ce Comte excommunié le Comte de Vermandois, à cauſe qu'il auoit repudié ſa femme, pour eſpouſer la ſœur de la Reyne de France, le Roy s'irrita derechef contre le Champenois autheur de cét interdit. De ſorte que l'ayant attaqué à main armée dans les plaines de Blois, il prit la ville de Vitry, & ayant ſur ſa colere fait mettre le feu dans vne Egliſe où vn grand nombre de peuple s'eſtoit reti-

ré, prés de quinze cens personnes y furent bruslées. Dequoy le Roy estant puis apres touché d'vn vif repentir, Saint Bernard qui estoit alors grandement honoré pour sa grande vertu, & pour la sainteté de sa vie, se presenta à luy, & ayãt sceu la cause de cette tristesse tacha de le consoler par ces paroles qui font voir, combien est hardie la vraye eloquence, quand elle est animée de l'esprit de Dieu & de la pieté Chrestienne, comme est celle de ce saint personnage.

SAINT

S. BERNARD
ABBE' DE CISTEAVX
A LOVIS LE IEVNE ROY DE FRANCE.

HARANGVE VIII.

SIRE,

Si les larmes que ie vois couler des yeux de voſtre Majeſté, ne ſont bien toſt taries, elles peuuent eſteindre la memoire du feu qui a bruſlé la ville & le peuple de Vitry. Adioutez y ſeulement vn effort & vne conſtance d'homme, & faites qu'elles ſentent, non vn cœur de femme, mais vn courage digne d'vn Prince. Auant que la colere de Dieu, ſe ſouuenant de voſtre faute, s'arme & s'allume contre vous, tournez ces flam-

beaux que vous auez mis iniuſtement aux Autels, contre les ennemis de la Religion, & contre les Barbares qui bruſlent les Egliſes. Ne vous defiez pas, SIRE, de la miſericorde de Dieu, & ne croiez pas que ſa fureur ne puiſſe eſtre appaiſée, auant qu'elle ſe décharge ſur voſtre teſte. Car vous pouuez l'adoucir, ſinon par vos moiens, au moins auec ceux qu'il luy a pleu vous donner à ſon honneur, à voſtre ſoulagement, & à la recommandation de vos Subjets. C'eſt luy qui vous a fait naiſtre d'vn pere tres-illuſtre, tres-vaillant, & tres-inuincible, non pour l'auoir merité: Car qu'eſt-ce que vous auez, où que pouuez vous faire, que vous n'ayez receu de luy, ſoit en naiſſant, ou apres auoir eſté mis au monde? Il vous a donné cette puiſſance ſouueraine, non afin que vous en vſaſſiez à voſtre fantaiſie, mais pour l'employer en ſon ſeruice, comme ſon Lieutenant & ſon fidele Miniſtre. C'eſt auſſi à condition que quand il vous la redemandera, vous la luy rendiez ſans delay, & auec vne grande vſure, s'il eſt en voſtre pouuoir. Il vous a donné des armes, des hommes, des cheuaux, de l'or, de l'ar-

gent, le Nom, la Majeſté Royale, qui plus eſt le plus beau, le plus riche, & le plus ſaint Royaume du Monde. Eſtant donc ſi obligé à Dieu, comme vous eſtes, pouuez vous auoir vne plus iuſte guerre, que celle qui ſe fait pour le ſoûtien de la Religion? Y a-t'il occaſion plus raiſonable, que celle où la Sainteté ſe manifeſte dauantage, & paroit auec plus d'éclat. Il n'y a pas eu encore vn ſeul Roy (choſe honteuſe à dire) qui ſe ſoit croizé pour paſſer en Aſie, & pour faire la guerre aux ennemis de la Foy Chreſtienne. Et comme il y a eu vn grand nombre de Comtes, de Ducs, & de ſimples Gentils-hommes, qui ſont paſſez en cette Terre ſainte, depuis tant d'années, auſſi eſt-il arriué que le nom de Duc & de Comte eſt deuenu plus illuſtre & plus auguſte aux yeux des hommes, que la Majeſté Royale. Si bien que la grandeur & l'eminence de ces beaux titres eſt montée à tel poinct, qu'elle ſemble égaler celle des Cieux. Ne ſerez vous pas, SIRE, le premier des Rois, qui mettrez l'Enſeigne au vent, afin que ſi vous commenciez à ſonner l'aſſaut contre les Infideles, les autres n'ayent point

de honte de vous ſuiure? Et quoy? vne guerre ſi iuſte & ſi neceſſaire, n'aura-t'elle pas vn Roy tres noble & tres puiſſant pour Conducteur, puis que c'eſt pour IESVS CHRIST, Roy des Rois qu'elle eſt entrepriſe? La guerre que les François ont commencée ne ſera-t'elle pas nommée tres ſacrée & tres-équitable? Ayez ſouuenance, SIRE, que les Empereurs, les Rois, & les Capitaines ont expié & purgé des crimes illuſtres par quelque fait illuſtre & ſalutaire à toute la Terre. Godefroy Comte de Bologne, a failly comme eſtant homme: mais il ne s'eſt point endurci en ſon peché, ny obſtiné en ſa malice. Il a laué ſa faute dans le ſang des Turcs & nettoyé ſon offence par la mort & par la ruine des Sarrazins. Mais il fit ſi heureuſement cette expiation, que le ſouuenir du peché eſtant enſeuely, la loüange de ſa vertu ne ſera iamais effacée de la memoire des hommes. Car combatant ſous l'Empereur Henry, ennemy du Pape, il fut le premier qui l'enſeigne au poing, & encourageant les autres, prit d'aſſaut la ville de Rome. Mais ayant horreur de combatre pour vne iniuſte querelle contre la ſacrée

puiſſance de l'Eueſque vniuerſel, & craignant la colere du Ciel, s'il ne poſoit les armes & n'expioit ſon crime, il ne voulut pas attendre l'iſſuë de Henry, mais engageant trois beaux Domaines, le ſien, celuy de ſes frere & mere, & en vendant vne partie, il ſe rendit digne d'eſtre abſous pour auoir donné dequoy entretenir les forces & les Troupes des Fideles. Ainſi celuy qui deuant Dieu eſtoit preſque perdu & abandonné, deuint plus grand, & meritant le Royaume des Cieux, il paruint auſſi en Terre à la dignité Royale. Nagueres encore Foulgues Comte d'Anjou pour auoir raui les biens des Egliſes, & particulierement le patrimoine de Saint Martin, s'eſt puni de ſoy-meſme, & a obtenu de Dieu non ſeulement le pardon de ſes offences paſſées, mais il a eſté fait auſſi Roy de Ieruſalem. Car c'eſt vne plus grande gloire d'acquerir vn Royaume par ſa vertu, que par droit de ſucceſſiõ hereditaire. Cela eſtant, SIRE, il ne faut pas que vous ayez honte d'imiter ces bons Princes, & ces ſages Seigneurs, qui vous ayãs precedé par leur exẽple, vous ſerez auſſi le patron des Empereurs & des Rois, qui vous ſuiuront en cette entrepriſe.

EFFET DE CETTE HARANGVE

CE Saint Perſonnage voyant ce bon Prince touché du repentir de ſes fautes, ne tendoit qu'à le porter à faire le voyage d'outre-mer. Mais le Comte de Champagne tachant de faire reuolter les Princes de France, faillit à renuerſer & les deſſeins de ce bon Abbé, & la glorieuſe entrepriſe du Roy. A la fin Thibault fut auſſi gagné par cet excellent Chef du troupeau de Ciſteaux, & par conſequent le voyage ayant eſté voüé contre les Infideles, Louis le Ieune ſe croiza, & paſſa courageuſement la Terre Sainte.

ARGVMENT.

RICHARD Roy d'Angleterre ayant fait trefve en Leuant auec Saladin, ſe mit en chemin pour s'en retourner en Europe, ſur l'apprehenſion qu'il auoit que le Roy de France ne luy joüaſt quelque mauuais tour du coſté d'Aquitaine, ou de Normandie. Mais ſon armée ayant eſté miſe en deſordre, & iettée çà & là par la tempeſte, il vint ſurgir auec le peu de ſes gens qui s'eſtoient ſauuez, ſur la coſte de la Dalmatie, du coſté qu'elle eſt ſuiete à la Maiſon d'Auſtriche. Se voyant donc là échoué, & ne voulant pas paſſer par l'Italie, & trauerſer la Gaule, à cauſe de l'inimitié qu'il auoit auec Philippes, il prit le chemin d'Alemagne, où penſant, comme l'on dit communement, euiter

les écueils de Carybde, il vint heurter contre ceux de Scylle. Car Leopold, Duc d'Austriche, irrité contre luy à cause du mauuais traitement que les siens disoient auoir receu de luy en Leuant, sçachant qu'il estoit en sa Terre, le fit saisir, le mena deuant l'Empereur Henry sixiéme, qui ne l'aimoit guere non plus que luy, & luy tint ce discours comme il luy presentoit ce mal-heureux prisonnier.

LEOPOLD

LEOPOLD
DVC D'AVSTRICHE,
A L'EMPEREVR HENRY VI, COMME IL LVY PRESENtoit Richard Roy d'Angleterre prisonnier.

HARANGVE IX.

VOicy, GRAND EMPEREVR, à vos pieds & à voſtre mercy ce Richard, qui a troublé l'eſtat des affaires de Sicile, où & luy, & ſes ſoldats auoient eſté receus auec tant d'honneur, de ciuilité & de courtoiſie. Il ſe vantoit d'aller faire la guerre aux Turcs: mais c'eſt aux Chreſtiens qu'il l'a faite: C'eſt contre eux qu'il a dreſſé ſes forces & tourné ſes armes. Il n'y a aucun lieu de la Chreſtienté, où il n'ait laiſſé des marques d'hoſtilité, & où il ne ſe ſoit

fait ſentir comme vn mortel aduerſaire. Il a rauagé toute la Chipre qui eſt vn Royaume Chreſtien, & l'a miſe toute en proye à ſes ſoldats, comme ſi c'euſt eſté la Terre des Infideles. Il a querellé en Aſie Philippes Roy de France, vn des meilleurs Princes du monde, & des plus affectionnez à voſtre Empire. Ayant quantité de Mahometans priſonniers, auec l'échange deſquels il euſt pû racheter vn pareil nombre de Chreſtiens, neantmoins il a fait mourir cruellement les Turcs, horſmis ceux dont il pouuoit tirer vne grande rançon. Ayant entrepris le voyage de Ieruſalem, il s'en eſt retourné de demy chemin, ſans y auoir eſté contraint par aucun nouuel incident. Il ne s'eſt paſſé iour qu'il n'ait receu des preſens & des lettres de la part de Saladin, comme s'il euſt eſté ſur le poinct de faire alliance auec cét Infidele. Il a ſi mal traité les Alemans nos Citoyens, qui faiſoient leurs affaires en Aſie, qu'ils ont trouué plus de cruauté en Richard qu'en Saladin. Les Lettres, les Meſſages, & la Renommée, vous ont aſſez informé de toutes ces choſes, qui crient vengeance deuant voſtre Tribunal. Que ſi contre tant de témoins

irreprochables, il les veut nier, ie ſuis tout preſt à les luy prouuer par les armes, à faire ma valeur iuge de ce differend, & à le vuider par le trenchant de mon eſpée.

RESPONSE DE RICHARD AVX ACCVSATIONS DE LEOPOLD.

CE Prince captif, quoy qu'il fut grandement eſtonné, & comme interdit, tant à raiſon de celuy qui l'accuſoit, que du Iuge deuant lequel il eſtoit accuſé, comme auſſi à cauſe de l'inimitié ſecrette que le pays luy portoit : ſi eſt-ce que ſe monſtrant Roy & faiſant de neceſſité vertu, il reſpondit de cette ſorte à Leopold, pour ſe purger de ſes accuſations.

IE n'ay iamais, GRAND EMPEREVR, ny troublé les affaires de Sicile, ny ne me ſuis réjouy de les auoir troublées. Ie n'ay pas deu ſouffrir auec patience & ſans dire mot qu'on fruſtraſt ma ſœur de ſon apanage, & qu'elle fut mépriſée de ceux qui la deuoient honorer. Que ſi ſans faire aucun trouble, & par les voyes les plus douces qu'il m'a eſté poſſible, i'ay vuidé ce different, il me ſemble que ie ne merite pas d'en eſtre blamé, ny de receuoir aucun mauuais traitement. Quant à l'Iſle de Chipre, apres que mon armée euſt eſté long temps tourmentée ſur mer, & que le vent m'euſt ietté & arreté aux bords de cette Iſle pour y racouſtrer & calfeuſtrer mes vaiſſeaux, l'entrée m'en fut deffenduë. De ſorte que n'ayant autre moien de prendre terre, que la force, ie fus contraint d'y auoir recours, & de venir aux mains pour dompter & chaſtier ces Inſulaires, mortels ennemis des Latins, & des Princes de l'Europe. De dire que i'en aye rapporté vne grande proye, comment ſeroit-il

poſſible, veu que les Empereurs de Grece & les Turcs, ont preſque mis les Chipriots en chemiſe. Pour le maſſacre qu'on m'accuſe d'y auoir fait, certes mes armes ſont tout à fait pures & nettes de leur ſang. Ie leur ay donné vn Roy Latin, mais à cette condition que ſi dauanture il n'eſtoit pas agreable à voſtre Majeſté, elle en pourroit mettre vn autre en ſa place, qui le fuſt. Ie ſuis accuſé, à ce que ie voy, d'auoir eu inimitié auec le Roy Philippe : mais c'eſt mal conſideré, veu que i'ay plus de raiſon de me plaindre, qu'on n'en a de m'accuſer. Car tandis que ie combats les Barbares, & les Infideles, pour la deffenſe de la Foy, on m'a fait entendre que ce Prince ſe iette contre ſon ſerment & ſa promeſſe ſur la Duché de Normandie, quoy qu'elle ſoit de mon Patrimoine & de ma Iuriſdiction. Que ſi i'ay tué quelques Mahometans priſonniers, les iniures, & la perfidie de Saladin m'y ont contraint. Car il ne vouloit ny nous rendre la ſainte Croix, ny tenir les Traitez de ſes Satrapes & de ſes Miniſtres. Comme ennemy i'ay pris vengeance de mes ennemis ; & pleut à Dieu que i'en euſſe peu faire autant à Saladin,

IE n'ay iamais, GRAND EMPEREVR, ny troublé les affaires de Sicile, ny ne me ſuis réjouy de les auoir troublées. Ie n'ay pas deu ſouffrir auec patience & ſans dire mot qu'on fruſtraſt ma ſœur de ſon apanage, & qu'elle fut mépriſée de ceux qui la deuoient honorer. Que ſi ſans faire aucun trouble, & par les voyes les plus douces qu'il m'a eſté poſſible, i'ay vuidé ce different, il me ſemble que ie ne merite pas d'en eſtre blamé, ny de receuoir aucun mauuais traitement. Quant à l'Iſle de Chipre; apres que mon armée euſt eſté long temps tourmentée ſur mer, & que le vent m'euſt ietté & arreté aux bords de cette Iſle pour y racouſtrer & calfeuſtrer mes vaiſſeaux, l'entrée m'en fut deffenduë. De ſorte que n'ayant autre moien de prendre terre, que la force, ie fus contraint d'y auoir recours, & de venir aux mains pour dompter & chaſtier ces Inſulaires, mortels ennemis des Latins, & des Princes de l'Europe. De dire que i'en aye rapporté vne grande proye, comment ſeroit-il

poſſible, veu que les Empereurs de Grece & les Turcs, ont preſque mis les Chipriots en chemiſe. Pour le maſſacre qu'on m'accuſe d'y auoir fait, certes mes armes ſont tout à fait pures & nettes de leur ſang. Ie leur ay donné vn Roy Latin, mais à cette condition que ſi dauanture il n'eſtoit pas agreable à voſtre Majeſté, elle en pourroit mettre vn autre en ſa place, qui le fuſt. Ie ſuis accuſé, à ce que ie voy, d'auoir eu inimitié auec le Roy Philippe : mais c'eſt mal conſideré, veu que i'ay plus de raiſon de me plaindre, qu'on n'en a de m'accuſer. Car tandis que ie combats les Barbares, & les Infideles, pour la deffenſe de la Foy, on m'a fait entendre que ce Prince ſe iette contre ſon ſerment & ſa promeſſe ſur la Duché de Normandie, quoy qu'elle ſoit de mon Patrimoine & de ma Iuriſdiction. Que ſi i'ay tué quelques Mahometans priſonniers, les iniures, & la perfidie de Saladin m'y ont contraint. Car il ne vouloit ny nous rendre la ſainte Croix, ny tenir les Traitez de ſes Satrapes & de ſes Miniſtres. Comme ennemy i'ay pris vengeance de mes ennemis ; & pleut à Dieu que i'en euſſe peu faire autant à Saladin,

qui me força d'exercer cette ſeuerité. Quant à l'argent que i'ay receu des Captifs que i'ay renuoyez, ie l'ay partagé entre mes ſoldats. Regardez, GRAND EMPEREVR, quelles richeſſes ſont celles que i'emporte, tout pauure & tout nud que ie ſuis, ie n'ay pour tout bien que mon anneau. Me voila bien riche, & biẽ chargé des dépoüilles de mes Ennemis. Ie ne ſçay comme l'on m'oſe blâmer d'auoir abandonné la Terre ſainte, puis que ie ſuis le dernier de tous les Princes, qui m'en ſuis retiré, & qui ſuis venu long-temps apres ceux qui me dreſſent cette partie. Comment aurois-ie receu de preſens, de lettres, & d'alliances de Saladin, puis qu'il n'a pas voulu garder la Foy, ny les conuentions que ſes Capitaines & ſes Miniſtres m'auoient iurées & promiſes? Sans mentir i'accepterois d'vn meſme cœur les Lettres, les Meſſages & les gratifications de Saladin, que ie receurois la faim, la peſte, les iniures, les tourmens, & les enfers meſmes: tant ce Tyran m'eſt execrable. Pourquoy euſſe-ie mal traité les Alemans en Aſie? Les Anglois & le reſte de mes Subjets me donnoient aſſez d'affaire & d'exercice. Ie

vous ſupplie, GRAND EMPEREVR, de ne point croire au bruit qui vient d'Aſie, ny aux nouuelles qu'on a icy ſemées du Leuant. Elles ſont fauſſes & artificieuſes : Saladin & les Turcs les ont forgées & fait voler iuſques icy, afin de mettre de la diſcorde & de la diuiſion entre nous. Ie ſçay bien qu'on auoit fait courir le bruit que i'auois ſuborné quelque coupe-jarets pour faire tuer le Roy de France. Le Roy Philippes croyoit cela au commencement, & s'eſtoit fortifié de gardes, ſans qu'il ſouffrit qu'aucun vint deuant luy qui ne fuſt foüillé. Mais la calomnie eſtant decouuerte, il caſſa cette garde, & ainſi deliurant ſon eſprit de ſoupçon, & les ſiens de crainte, il proteſta qu'il n'adiouſteroit plus foy aux Aſiatiques. Cela eſtant, vous deuez croire qu'en Aſie on ne ſeme aucun bruit de nous, qui ne ſoit deſauantageux, plein de calomnie, & à noſtre grand preiudice. Les Turcs les inuentent, les ſimples d'entre-nous les reçoiuent, les fomentent, & y adiouſtent foy comme à des Oracles. Tant nous ſommes plus enclins à croire noſtre mal-heur, que ce qui nous eſt ſalutaire. S'il y a quelque

ſoldat Aleman qui ſe plaigne que ie l'aye ran-
çonné ou mal-traité, il ne le faut pas trouuer
eſtrange. Car tout tant que nous ſommes qui
retournons d'Aſie ſans y auoir terminé ce que
nous auions deſſein d'y executer, nous en re-
uenons pleins de colere, & contre la Fortu-
ne, & contre les hommes, & contre toutes
les Terres, voire & contre nous meſmes. Nous
accuſons toutes choſes, nous penſons que
tout le monde nous a mal-traitez : Et il n'eſt
pas iuſqu'à moy meſme qui n'accuſaſt peut
eſtre, ſi ie n'eſtois accuſé. Quant au iuge-
ment de Mars, & au combat ſingulier où ie
ſuis appellé, ie ne peux y entendre. Car eſtant
parti de mon pays auec la Croix, & ayant
fait le voyage pour la Religion; S'il y a quel-
qu'vn qui la vueille choquer, me voicy preſt
à combatre. Mais quant à la deffenſe de
mon honneur, ou de ma vie, ie ne ſuis pas
d'auis de mettre la main à l'eſpée, que ie ne
ſois à ma maiſon. I'ay aſſez combatu con-
tre Saladin. I'ay deffait en bataille vn ſi
grand nombre d'ennemis, que depuis la vi-
ctoire du Grand Godefroy, il ne s'en trouue
point qui en ait tant tué. I'ay contraint l'en-
nemy

nemy de faire treve pour cinq ans auecque les noſtres, & cependant ie ſuis accuſé d'auoir eſté en Leuant Traiſtre, & Deſerteur de la Religion, tandis que Iean mon frere puiſné tâche de me rauir le Royaume d'Angleterre, & que le Roy Philippes fait tous ſes efforts pour me depoſſeder de la Normandie. Rendez moy, GRAND EMPEREVR, à mon Païs, & mon Pays à moy, afin que voſtre clemence me ramene au lieu d'où le deſir de deffendre la Religion m'auoit fait ſortir. En reconnoiſſance dequoy, comme pour l'intereſt & pour l'honneur du Chriſtianiſme, i'ay pris les armes, & ayant paſſé la mer, ie ſuis allé preſque juſqu'au bout de l'Orient combatre Saladin: de meſme ie ſeray touſiours preſt en toutes les occaſions où il vous plaira me commander de combatre pour vous, pour voſtre Empire, & pour la gloire de voſtre Nom, voire de mettre pour cela ma vie & celle des miens s'il en eſt beſoin.

EFFET DE CETTE HARANGVE.

CET Empereur tout Chrestien qu'il estoit, demeura inflexible & aux soumissions & à toutes les raisons de ce Roy captif. Elles ne peurent faire aucun effet dans son esprit, quoy qu'elles eussent esté peut-estre capables d'amolir le cœur mesme de Saladin, son plus grand Ennemy. Cet Henry donc tint ce pauure Richard dix-huit mois en prison, & ne luy voulut pas donner la liberté, ny le renuoyer en son Royaume, qu'il ne luy eust fourni sa rançon de deux cens mille marcs d'or, qu'il paya auant que de retourner en Angleterre. Ce grand exemple nous apprend qu'il faut tousiours se deffier de ceux en qui la seule volonté tient lieu de

raiſon, qui font les hommes coupables quand bon leur ſemble, & qui ne ſe ſeruent de la Religion, qu'entant qu'elle ſert à l'intereſt de leur Eſtat, & à l'accroiſſement de leur Grandeur.

ARGVMENT.

BAVDOVIN Comte de Flandres ayant eſté tué en la bataille qu'il eut contre les Bulgares eſtant Empereur de Conſtantinople, Ieanne ſa fille luy ſucceda comme ſon heritiere à cette Comté. Mais comme elle ne ſongeoit qu'à faire iouïr ſes Subiets de ce que celles de ſa naiſſance & de ſa condition aiment le plus, qui ſont les plaiſirs, les delices, & les biens de la Paix, il ſortit des tenebres vn certain Impoſteur ſi hardy, & ſi impudent que de ſe vouloir faire paſſer pour le feu Comte Baudouin. Et d'autant qu'il auoit beaucoup de la mine, de l'air & des traits du viſage de ce grand Capitaine, & que les petites gens n'ont d'ordinaire de iugement que dans les yeux, il ne luy fut pas beaucoup difficile de ſe faire prendre & reconnoiſtre pour tel en vn pays où il y a plus

de Duppes qu'en France, ou en Italie, & d'où viennent les erreurs populaires, auſſi bien que les autres fleaux du Genre humain. Cet inſigne Fourbe ſe voyant donc receu, ſuiuy & honoré par les Flamans, comme leur vray Prince, et ſe flatant en la fauſſe pompe de cette Principauté imaginaire, fut d'auis d'aller trouuer la Comteſſe qu'il nommoit ſa fille. De quoy cette ſage & vertueuſe Dame ayant eſté auertie, ne voulut pas permettre qu'on luy amenaſt ce faux Pere & ce Comte ſuppoſé, de peur poßible qu'vn ſpectacle ſi ridicule ne luy fit mal aux yeux, & ne renouuellaſt en elle la douleur de la perte du veritable. C'eſt pourquoy s'eſtant contentée d'enuoyer vers cét impoſteur quelques Seigneurs de ſon Conſeil, pour le ſonder & luy taſter le poux, vn des principaux et des plus habiles d'entr'eux l'examina et luy parla de cette ſorte.

VN SEIGNEVR DV CONSEIL DE IEANNE COMTESSE DE FLANDRES, à vn certain Impoſteur qui ſe diſoit Baudouin Empereur de Conſtantinople.

HARANGVE X.

SI vous eſtes le vray Baudouin, comme vous dites, & ſi vous auez raiſon de vous vanter d'eſtre cét Empereur de Conſtantinople, qui a eſté autrefois noſtre Prince, ie vous demande pourquoy auez vous abandonné les affaires de la Grece en vn temps où elle auoit le plus beſoin de voſtre conſeil & de voſtre valeur ? Pour quelle raiſon auez vous laiſſé ſans guide tant d'excellens Capitaines qui vous auoient ſi bien ſerui en ces guerres, & qui entre tous les Princes du Monde vous auoient choiſi pour leur Chef, & porté à la plus haute

dignité des Chreſtiens ? Pourquoy les auez vous ainſi, lachement abandonnez à la mercy des hommes du monde les plus farouches & les plus barbares ? Mais quand vous ſeriez le vray Baudoüin : toutesfois nous ſerions mieux de faire ſemblant d'ignorer voſtre condition, qu'eſtant le faux Baudoüin comme vous eſtes, de vous auoüer, & reconnoiſtre pour noſtre vray Prince. Pourquoy auez vous feint d'eſtre mort, & puis d'eſtre reſuſcité, apres auoir ruïné les affaires de l'Orient, qui ſe repoſoient ſur voſtre valeur, & qu'on auoit confiées à voſtre conduite ? Quelle recompenſe attendez vous d'vn ſi impudent menſonge ? Ou quelle eſt l'occaſion qui vous meut d'inuenter vne telle impoſture ? Si vous auez voulu qu'on vous crût mort, pourquoy voulez vous que nous croyons que vous viuez maintenant ? Si durãt l'eſpace de vingt ans on ne vous a veu en aucun lieu du Mõde, ſi vo⁹ n'eſtiez rien, pourquoy ne vous eſtes vous manifeſté du viuant du Roy Philippes, & aux autres de ſon regne qui pouuoient vous conuaincre de menſonge, & leuer le maſque à cette impoſture ? Pourquoy ne vous eſtes vous

reſſuſcité de vous meſme ? En quelles tenebres auez vous ſi long-temps caché cette grande lumiere, ce viſage ſi connu, & ce nom ſi illuſtre par toute la Terre ? Par quelles illuſions auez vous peu tromper ſi long-temps les yeux des hommes ſous l'apparence de ce nouueau viſage ? Penſez vous que Baudouin eſtant mort il y a vingt ans, nous ſoyons ſi ſots, & ſi groſſiers que de croire au premier venu qui ſe dira, ou ſe vantera d'eſtre ce Comte de Flandres, qui eſtant Empereur de Grece ſe perdit en la bataille contre les Bulgares ? Y a-t'il iamais eu des hommes de neant, qui aient vſurpé les noms des perſonnes de grand merite & de grande naiſſance. Depuis le partement du vray Baudoüin, le païs de Hainaut, & la Comté de Flandres ont veu tant de troubles, tant de mouuemens, & de reuolutiõs de tẽps & de choſes, nous auons tous ſouffert tant de miſeres : Durant tout ce temps-là où eſtiez vous ? Quel ſecours nous auez vous donné en nos guerres ? Quel ſoulagement à nos afflictions ? Seroit-il iuſte que cette Terre vous reconnut pour ſon Seigneur legitime, puis que dans le beſoin qu'elle auoit

de

de vous, vous ne l'auez reconnuë ny pour voſtre Mere, ny pour voſtre Patrie, ny pour voſtre Nourrice ?

EFFET DE CETTE HARANGVE

CET *Impoſteur faiſant touſiours bonne mine, ne vouloit pas reſpondre aux demandes qu'on luy faiſoit, & menaçoit impudemment tous ceux qui l'interrogeoient. En vn mot il joüa ſi bien ſon perſonnage que non ſeulement les ſimples du pays, mais auſſi vn grand nombre d'entre les Seigneurs, commencerent à le ſuiure & à le reconnoiſtre pour leur Prince. Tellement que ſi à l'inſtance de la Comteſſe Ieanne, le Roy de France Louis huictieſme, pere de Saint Louis, n'euſt découuert cette tromperie,*

cét Impoſteur euſt peut-eſtre emporté la Seigneurie de Flandres, mais ayant eſté reconnû pour tel qu'il eſtoit, il fut auſſi payé ſelon ſon merite, & porta la peine de ſon impoſture. Car la Comteſſe l'ayant fait prendre au pays d'Hainault où il s'eſtoit retiré apres qu'il eüſt comparu deuant le Roy Louis huictieſme, il y fut pendu & eſtranglé. Ainſi cette vertueuſe Dame, Couſine du Roy Louis, s'aſſeura par cette punition exemplaire la poſſeßion de ſon Eſtat, & laua de cette noire tâche la belle & glorieuſe memoire de ſon Pere. L'Hiſtoire de Flandres dit que c'eſtoit vn Hermite de Champagne, nommé Bernard de Rays, homme extrememẽt ruſé & delié.

HARANGVES DE MACHIAVEL.

ARGVMENT.

GAVTIER Duc d'Athenes ayant eſté fait Gouuerneur de Florence, s'y rendit ſi puiſſant & ſçeuſt ſi bien gaigner auec le temps le cœur & l'affection de la Nobleſſe, que quand il alloit par les ruës, elle le ſaluoit à haute voix, & faiſoit grauer ſes armes ſur les portes de ſes maiſons. Qui plus eſt, elle le ſollicita viuement par ces publiques demonſtrations de l'inclination &

de la bonne volonté qu'elle auoit pour luy, à ſe rendre maiſtre & ſouuerain Seigneur de cette Republique, afin que par ſon moien elle ſe pût vanger de l'orgueil et de l'inſolence du peuple qui la vouloit maiſtriſer. A quoy ce Duc fut d'autant plus aiſement porté qu'il eſtoit fort ambitieux de ſon naturel, & que les choſes naturelles vont à leuer contre pour peu qu'on les pouſſe. De ſorte qu'eſtant monté à ce haut degré d'honneur, de faueur & d'authorité, ils'adreſſa à la Nobleſſe, & luy dit que puis que le Peuple eſtoit content qu'il fuſt leur Prince, elle voulut auſſi y condeſcendre. Là deſſus vn des Principaux de ſon Corps pour luy declarer combien cette entrepriſe ſeroit dangereuſe & ruineuſe & à luy & a la Republique, luy fit ce diſcours au milieu de l'Aſſemblée que le Duc auoit conuoquée pour ce ſujet dans l'Egliſe de Sainte Croix.

VN GENTIL-HOMME DE FLORENCE, AV DVC D'ATHENES, SON Gouuerneur, qui aſpiroit à ſe rendre Maiſtre abſolu de cette Republique

HARANGVE I.

MONSEIGNEVR,

Il y a deux choſes qui nous ont fait venir deuant vous, l'vne pour obeïr à ce que vous demandez, l'autre pour aſſiſter à cette Aſſemblée qui s'eſt icy faite par voſtre commandement. C'eſt pour ce qu'il nous ſemble que vous voulez emporter de haute lute & par voye extraordinaire ce que de noſtre cõmun conſentement, & ſelon les Loix de no-

ſtre ville, nous ne vous auons pas encore accordé. Or noſtre intention n'eſt pas de nous oppoſer à vos deſſeins par quelque force que ce ſoit : Nous voulons ſeulement vous remonſtrer combien eſt pezant le fardeau que vous mettez ſur vos épaules, & combien il y a de danger dans le party que vous voulez ſuiure. C'eſt afin que vous ayez touſiours ſouuenance de nos conſeils, & particulierement à cette heure que nous vous exhortons & vous faiſons cette remonſtrance pour vous faire rejeter ceux qui deſirent de vous voir Souuerain dans cette Republique, non pour l'intereſt de voſtre Grandeur, mais afin de prendre vengeance de ceux qu'ils haïſſent. Vous pretendez, MONSEIGNEVR, rendre eſclaue vne ville qui a touſiours veſcu ſous ſes loix & ſes couſtumes : d'autant que la Seigneurie que nous auons autrefois donnée aux Rois de Naples, eſtoit vne compagnie & non pas vne ſeruitude. Auez vous jamais conſideré combien eſt agreable & puiſſant en effet le nom de liberté, en vne ville ſemblable à la noſtre, & combien ce titre luy eſt important ? Car il n'y a aucune force qui la

puiſſe dompter, ny aucun temps qui en efface la memoire, ny aucun merite capable de la ſatisfaire pleinement. Penſez, MONSEIGNEVR, quelles forces il faut auoir pour tenir en bride vne ville comme celle-cy, & que tout ce que vous auez d'Eſtrangers n'y peut pas ſuffire. Il ne faut pas que vous mettiez voſtre confiance aux Citoyens: car ceux meſmes qui vous ſont maintenant amis, & qui vous conſeillent de ſuiure ce party, dés qu'ils auront opprimé leurs Ennemis ſous l'ombre de voſtre authorité, ils ne chercheront que les moiens de vous ruiner, & d'occuper pour eux meſmes la Seigneurie. Le peuple auquel vous vous fiez, eſt comme vn ſable mouuant en ſes opinions, & tous les iours quelque legere occaſion le fait varier en ſes volontez. De ſorte qu'à vn clin d'œil vous vous verrez auoir toute cette ville ennemie, & ſans que vous puiſſiez remedier à ce malheur; cela tournera à voſtre ruïne & à celle du Peuple. Car ces Seigneurs là peuuent rendre leur Seigneurie aſſeurée, qui ont peu d'ennemis, & s'ils en ont, ils les peuuent eſteindre ou en les faiſant mourir, ou en les banniſſant.

Mais où la hayne eſt vniuerſelle, il n'y a iamais aucune aſſeurance : car vous ne ſçauez pas d'où le mal vous peut naiſtre, & on ne ſçauroit ſe fier & s'aſſeurer de ceux qu'on redoute & qu'on tient pour ſuſpects. Que ſi encor on paſſe outre, & qu'on s'efforce de ſe rendre Seigneur, les perils ne font qu'y prendre vn plus grand accroiſſement, pour ce que la hayne que vous portent ceux qui reſtent, s'enflamme dauantage par la ruine des morts, pour en prendre vengeance. Or il eſt certain que le temps ne ſuffit pas pour eſteindre le deſir de la liberté en ceux qui l'ont perduë : dautant qu'elle eſt ſouuent remiſe en vne ville par ceux qui n'auoient jamais gouſté ſa douceur: mais qui l'aiment ſeulement pour la ſeule memoire que leurs Anceſtres en ont laiſſée. C'eſt pourquoy apres l'auoir recouurée, ils tachent de la conſeruer opiniaſtrement, & ſans crainte d'aucun peril, comme la choſe du monde la plus chere & la plus agreable. Et quand leurs Peres ne leur en euſſent jamais fait aucune mention, ſi eſt-ce que les Palais publics, les lieux & les rangs des Magiſtrats, les Enſeignes des cartiers libres leur en donnent

aſſez

aſſez de marques viſibles & approuuées de tous les Citoyens. Quelles actions pouuez vous faire, qui puiſſent eſtre égalées à la douceur qu'on gouſte en vne vie pleine de repos & de liberté, où qui ſoient capables de faire perdre aux hommes le deſir de receuoir encor la condition preſente ? Vous ne ſçauriez le faire, quand vous auriez joint toute la Seigneurie de la Toſcane à cét Empire de Florence, quand vous reüiendriez tous les iours chargé des dépoüilles de vos ennemis, & que vous entreriez en triomphe en cette ville. C'eſt dautant que cette gloire ne ſeroit plus ſienne, mais redonderoit toute à voſtre honneur & à voſtre loüange ; & les Citoyens n'auroient point acquis des Subjets, mais plutoſt des Conſeruateurs, par le moien deſquels ils verroient vn facheux rengregement de ſeruitude. Et quand vos mœurs ſeroient ſaintes, vos commandemens agreables, & vos iugemens équitables, encor ne ſçauriez vous eſtre aimé auec tout cela. Vous ſeriez bien trompé, ſi vous penſiez que tous ces deuoirs y pûſſent ſuffire: d'autant qu'il n'eſt point de chaine qui ne ſemble trop dure &

trop pesante à celuy qui a accoutumé de vivre en liberté, & sans seruir à personne. Il faut donc que vous presuppositez, ou que vous serez contraint de faire demeurer dans l'obeissance cette ville auec vne extreme violence, quelque secours que les villes, les aliez & les amis estrangers vous y puissent donner: ou que vous soiez content de l'authorité que nous vous auons octroyée. A quoy, MONSEIGNEVR, nous vous exhortons autant qu'il nous est possible, & vous prians de suiure nostre conseil, vous aduertissons qu'il n'est point de Principauté de longue durée, que celle qui est volontaire de la part du sujet. Prenez donc garde que la trop grande ambition vous ayant aueuglé, ne vous mene en vn lieu où ne pouuant monter plus haut, vous tombiez auec cette pauure ville, d'vne cheute dont vous ne pourrez jamais releuer.

EFFET DE CETTE HARANGVE.

CETTE ſage remontrance ne fit aucun effet dans l'eſprit obſtiné & ambitieux de ce Duc. Il leur répondit que ce n'eſtoit pas de luy que procedoit cette pratique, mais des Citoyens, qui ne ceſſoient de le prier d'accepter la Seigneurie. Puis il confirma ſon diſcours par pluſieurs grandes raiſons, qui ſeruoient à ſa deffenſe, & à la refutation de ce que ce bon Conſeiller venoit de luy dire contre ſon deſſein. En ſomme ce Duc vſurpa la Principauté de Florence, & comme il s'en eſtoit iniuſtement emparé et qu'il l'auoit cruellement gouuernée, il en fut auſſi honteuſement chaſſé. Car ſes deportemens & ceux de ſes Officiers eſtoient ſi violens & ſi iniuſtes, que la ville s'irrita

contre luy, & il deuint l'objet de la hayne publique. De ſorte que les Florentins ayant maſſacré tous ceux de ſa ſuite, ils le chaſſerent enfin luy meſme de la ville, & le forcerent de quitter tous les droits qu'il pouuoit auoir ſur l'Eſtat de Florence. Ainſi cét Vſurpateur fut en peu de temps payé de ſon orgueil, & apprit à ſes deſpens combien il eſt difficile de faire qu'vne Seigneurie iniuſte & violente, puiſſe eſtre de longue durée.

ARGVMENT.

ENTRE les Maiſons des Albizi, Ricci, Buondelmonti, et Strozzi, des plus grandes et des plus illuſtres familles de Florence, il naſquit vn ſi grand different qu'il mit toute cette ville en deſordre, & en diuiſion. Tellement que chacune de ces familles tachoit de ruiner & chaſſer ſon aduerſaire. Et bien que toute leur querelle procedaſt par vne voye de raiſon ciuile, ſi eſt-ce qu'on voyoit que de ce commencement il en pouuoit ſortir vn grand feu de guerre inteſtine, ſi l'on n'y pouruoioit de bonne heure, & ſi la Loy ne coupoit chemin à la violence des armes. Ainſi quelques bons Citoyens voyans ces eſtincelles de fureur s'augmenter de iour en iour aux maiſons, tant du peuple que de la Nobleſſe, firent aſſembler la Seigneurie au Conſeil. Là ils ſe plaignirent de ceux qui

cauſoient ces troubles domeſtiques ; & prioient les Seigneurs d'eſteindre cét embrazement auant qu'il paſſaſt plus outre, & qu'il gaſtaſt le reſte des Citoyens, l'vn deſquels des plus authoriſez s'auançant, parla de cette ſorte deuant les Seigneurs du Conſeil.

VN SEIGNEVR DE FLORENCE,

A LA SEIGNEVRIE, POVR appaiſer les troubles renouuellez, à cauſe des anciennes Ligues des Guelphes & des Gibelins.

HARANGVE II.

MESSEIGNEVRS,

Pluſieurs d'entre nous craignent de s'aſſembler en particulier, quoy que ce ſoit pour le bien public, de peur d'eſtre accuſez d'orgueil, ou du crime d'ambition, & du deſir d'aſpirer à la puiſſance ſouueraine. Mais les aſſemblées ordinaires de quelques Citoyens, qui ſe font tous les jours dans les boutiques & dans les maiſons, pour ſeruir à leurs paſ-

ſions particulieres, r'aſſeureront ceux du bon Party, & leur oſteront cette apprehenſion. Car puis que les aſſemblées particulieres ſe peuuent faire impunement au preiudice de la Republique, l'on ſe peut bien hardiment aſſembler pour le bien de ſes affaires. Et puis que les Méchans ne craignent point les iugemens des gens de bien, nous deuons auſſi mépriſer ce qu'ils pourront dire, ou iuger de nous. L'amitié, MONSEIGNEVR, que nous portons à noſtre pays, nous a fait icy aſſembler & comparoiſtre deuant vous, pour diſcourir de ce deſordre qui paroit, & s'augmente en cette Republique. C'eſt auſſi afin de vous offrir noſtre ſecours pour vous aider à l'eſteindre & l'eſtouffer en ſa naiſſance. Et quoy que l'entrepriſe ſemble difficile: Si eſt-ce qu'elle pourra reüſſir, ſi laiſſant à part tout reſpect particulier, vous ioignez voſtre authorité à la force publique qui vous a eſté miſe entre les mains. La corruption generale de toutes les villes d'Italie, eſt grandement contagieuſe à la noſtre. Car depuis que cette Prouince s'eſt ſoûtraite du ioug & de la protection de l'Empire, ſes villes n'ayans aucun

frein

frein qui les tint en deuoir, ont, non comme libres, & bien policées, mais comme diuiſées en ſectes & en factions, ordonné leurs Eſtats, & leurs Gouuernemens. De là ſont ſortis tous les maux, tous les deſordres, & toutes les alterations qu'on void maintenant en l'Eſtat d'Italie. Car premierement il n'y a ny amitié, ny vnion qu'entre ceux qui conſpirent quelque méchanceté contre leur pays, ou qui conſentent à quelque trahiſon tramée contre les Particuliers. Et dautant que la crainte de Dieu, & la Religion ſont eſteintes en ces gens là, la Foy leur eſt moins chere & moins conſiderable que leur profit & leur intereſt particulier; & n'en font cas qu'entant qu'elle leur ſert comme d'vn inſtrument de tromperie. Et pour ce qu'elle leur acquiert de la loüange & de l'eſtime, ils la priſent & en font gloire. Les Pipeurs donc & les Fourbes ſont eſtimez habiles, adroits & ingenieux: & les gens de bien paſſent pour ſots & impertinens. Certainement on ſuit & embraſſe en Italie tout ce qui peut eſtre corrompu, ou qui a force de corrompre. Les ieunes gens y ſont oyſifs & feneants, les vieillards laſcifs

& voluptueux : Bref en tout ſexe, & en tout âge, il y a vne corruption vniuerſelle des bonnes mœurs. A quoy les Loix quelques ſaintes & bonnes qu'elles ſoient ne peuuent remedier. C'eſt de là que naiſt l'auarice des Citoyens, & cét ardent deſir, non de la vraye gloire, mais des faux honneurs, les racines ordinaires des haines, des inimitiez, des iniurçs, & des partialitez dont les rejetons ſont les meurtres, les banniſſemens, les perſecutions des gens de bien, & l'auancement des Méchans. Car les perſonnes vertueuſes n'ayant pour tout appuy que leur innocence & leur vertu, ne cherchent pas leur honneur, ny leur deffenſe par des voyes illegitimes, comme font les vicieuſes. De cét exemple vient l'amour des partialitez, & de la puiſſance qu'elles vſurpent en la Republique : d'autant que les méchans les ſuiuent par ambition & par auarice ; & les gens de bien par neceſſité. Et ce qui eſt le plus pernicieux, c'eſt le nom que les Autheurs & les Chefs des partialitez donnent à leurs deſſeins. Car quoy qu'ils ſoient ennemis mortels de la liberté, ils l'oppriment neantmoins au nom des Sei-

gneurs, & des Citoyens, ſous pretexte de la proteger & de la deffendre. L'honneur de ſa deliurance n'eſt pas le prix qu'ils attendent de la victoire : mais le contentement d'auoir exterminé leurs ennemis, & vſurpé la Principauté du pays, où eſtans paruenus, il n'y a ſorte d'iniuſtice, de cruauté, & d'auarice, qu'ils n'exercent. C'eſt alors que les loix ſont ordonnées, non pour le bien public, mais pour le profit particulier de celuy qui les fait. Les guerres, la paix & les alliances ſe font, non pour la gloire commune : mais pour le contentement d'vn petit nombre d'ambitieux, & de mal-intentionnez. Entr'autres villes la noſtre eſt ſur toutes remplie & infectée de ces deſordres. Car les Loix, les Statuts, & les ordonnances y ſont faites, non ſelon qu'il eſt ſeant & conuenable à vne Republique ; mais à la diſcretion & à la fantaiſie du party qui aura gaigné le deſſus. D'où vient que ſi toſt qu'vne faction eſt eſteinte & détruite, vne autre vient à naiſtre & à pulluler en ſa place. Car la ville qui tache de ſe maintenir & de ſe conſeruer plutoſt par les diuiſions, que par les Loix: quand l'vn des partis eſt demeuré paiſible &

ſans contradiction, il faut neceſſairement qu'il ſe diuiſe & ſe détruiſe de luy meſme, pour ce que les moiens particuliers qu'il auoit premierement tenus & reſeruez pour ſa conſeruation, viennent à luy manquer. Les diuiſions tant anciennes que nouuelles qui ſont arriuées en noſtre ville, en rendent vn aſſez illuſtre & aſſez funeſte témoignage. La deffaite des Gibelins nous faiſoit eſperer que les Guelphes viuroient dans vne parfaite bonace de repos, d'honneur, & de proſperitez. Neantmoins peu de temps apres les Noirs & les Blancs les diuiſerent. Depuis, bien que les Blancs euſſent eſté vaincus: les diuiſions ne furent pas pourtant aſſoupies en la ville, mais y furent continuées auec plus de chaleur qu'auparauant. Car tantoſt les vns fauoriſoient les Bannis: tantoſt les autres conteſtoient & prenoient querelle pour les inimitiez du Peuple & des Grands. Tellement que pour donner aux autres ce que nous meſmes dans noſtre bonne intelligence n'auons ny voulu, ny ſceu prendre, nous abandonnâmes noſtre liberté au Roy Robert, puis à ſon frere, à ſon fils, & finalement au Duc d'Athenes. Nous ſommes

toutesfois en continuels troubles, & ne pouuons nous arreſter, ny repoſer en aucun eſtat, comme ceux qui ne ſçauons nous reſoudre de viure en liberté, combien que la ſeruitude nous ſoit inſupportable. Nos polices & nos ordonnances ſont ſi ſujetes aux diuiſions, que nous ne faiſons point de difficulté de preferer à l'obeïſſance d'vn Roy vn petit compagnõ natif d'Agobie. Noſtre honneur nous auertit d'auoir ſouuenance du Duc d'Athenes, dont la tyrannie nous deuoit faire ſages, & nous apprendre à regler noſtre vie. Nous auons les armes à la main, comme lors que cét Ambitieux fut chaſſé, voire nous combatons auec vne animoſité, & vne rage plus obſtinée, que quand noſtre ancienne Nobleſſe demeura vaincuë, & reduite à la mercy du Peuple. Les occaſions de ſcandale & de partialité ont ceſſé à Florence, quand nous auons reprimé l'orgueil & l'ambition inſupportable de ceux qui en eſtoient les Autheurs. Nous connoiſſons maintenant par experience l'abus de nos fantaiſies, & la tromperie de nos iugemens. Car la preſomption & l'auarice des Grands ne furent pas alors de-

ſtruites, mais pratiquées par nos Citoyens, qui touchez d'vne pareille ambition aſpirent aux premieres dignitez de la Republique qu'ils ne peuuent auoir que par querelles. Ils ont nouuellement troublé le calme & l'vnion de la ville, & reſſuſcité la memoire des Guelphes & des Gibelins, que nous croyons pour iamais eſteinte & enſeuelie en la Republique. De là nous connoiſſons la viciſſitude, l'inconſtance, & l'inſtabilité des choſes humaines, que rien n'eſt perdurable en ce monde, & qu'il ſemble que ce ſoit vne ordonnance du Ciel, qu'il y ait des familles qui naiſſent pour la ruine de leurs Republiques. La noſtre ſur toutes en a eſté perſecutée par les troubles, & par les afflictions qu'elle a receuës, non ſeulement d'vne, mais de pluſieurs familles. Les grandes playes que luy ont faites celles de Buondelmonti, de Vberti, de Donati, de Cerci, de Rucci, & d'Albizi, ſeignent encore, & ſeigneront à jamais. Si nous alleguons les couſtumes corrompuës, les mauuaiſes mœurs, & les diuiſions dont cette ville a eſté continuellement affligée: ce n'eſt pas, MESSEIGNEVRS, pour vous facher. C'eſt ſeule-

ment pour vous en rafraichir la memoire, & pour vous faire voir que la ſouuenance nous en eſt auſſi fraiche qu'à vous, & que les malheureux ſuccez des premiers troubles ne vous doiuent pas faire perdre eſperance de pouuoir aſſoupir ceux que nous voyons maintenant. Car autrefois ces illuſtres familles eſtans épaulées & ſoûtenuës de la faueur des Princes, tant Voiſins qu'Eſtrangers, eſtoient ſi puiſſantes, que les Magiſtrats ne pouuoient dompter ny meſme brider leur inſolence. Mais maintenant que l'Empire eſt ſans force, qu'on ne redoute gueres le Pape, & que l'Italie & cette ville ſont vnies de telle ſorte qu'elles ſe peuuent gouuerner d'elles-meſmes; il eſt facile d'y remedier. Qui plus eſt noſtre Republique, quelques anciens exemples qui nous en puiſſent retirer, peut ſur toutes autres ſe maintenir non ſeulement vnie, mais il eſt auſſi aiſé de la reprimer par de bonnes ordonnances, par de bons reglemens de police, & par les voyes ordinaires, pourueu que vos Seigneuries s'y diſpoſent, & s'y employent de tout leur pouuoir. A quoy nous vous exhortons, non comme de perſonnes paſſionnées

pour leur intereſt particulier, mais comme de bons Citoyens bien intentionnez & affectionnez au bien de leur Patrie. Si l'alteration de l'Eſtat eſt grande & difficile à corriger, tachez au moins de le purger de l'humeur qui le rend malade, de la rage qui le conſume, & du venin qui le tuë. N'imputez point les anciens deſordres au naturel des hommes, mais au tẽps qui eſtant changé par vne legitime police, doit acheminer noſtre ville à vne meilleure fortune. Car il eſt aiſé de corriger ſa malice par la prudence, ſi l'on reprime l'ambition de ceux-cy; & ſi en renuerſant l'ordre qui nourrit les ſectes & les factions, l'on choiſit ceux qui s'accommodent à la vraye façon de viure libre & politique. Prenez plutoſt vne ferme reſolution d'y pouruoir maintenant, & d'y remedier par la douceur des Loix, de peur que ſi vous differez dauantage, les hommes ne ſoient contraints de s'aider de la faueur des armes.

EFFET

EFFET DE CETTE HARANGVE

LE diſcours de ce braue Citoyen, jaloux du bien & de la tranquilité publique, ne demeura pas ſans effet, & ne fut pas prononcé inutilement. Car ayant donné aux Seigneurs du Conſeil vne plus grande connoiſſance des deſordres de leur ville, il les porta ſur le champ à y remedier ſans plus differer. C'eſt pourquoy ils donnerent pouuoir à cinquante ſix Citoyens de pouruoir au ſalut de la Republique. Mais comme ils trauailloient à couper les racines des partialitez preſentes, ils ne pourueurent pas à celles de l'auenir. En quoy ils firent vne lourde faute, comme remarque noſtre Hiſtorien. Car s'attachans ſeulement au Party le plus fort pour le deſtruire au grand dommage de la

Republique, ils ne deſtournerent pas les occaſions des mal-heurs dont elle fut puis apres grandement affligée. Car penſans bien faire, ils donnerent vne telle ouuerture & vn chemin ſi facile aux factions, que les dernieres furent pires que les premieres. Tellement que pour cette occaſion la guerre s'alluma de telle ſorte en cette miſerable ville, & y excita vn ſi grand embraſement que ny la prudence des hommes, ny le temps de beaucoup d'années, ne furent pas capables de l'eſteindre.

ARGVMENT.

VOY qu'on euſt pourueu aux affaires publiques, comme nous venons de dire, ſi eſt-ce que les tumultes recommencerent à Florence auec plus de fureur qu'auparauant. Car le Seigneur Alamanni de Medicis ayant eſté fait Gonfalonnier, & ne pouuant ſupporter l'inſolence que la Nobleſſe exerçoit ſur le Peuple, renoüa auſſi la Ligue contre les Grands, & diminua beaucoup de l'authorité des Capitaines. Or quoy que ſon intention fuſt bonne, neantmoins elle reüſſit peu heureuſement. Car ne pouuant pas appaiſer les Artiſans qui s'eſtoient mis en armes & ne voulant pas ſe rendre Iuge des querelles particulieres, il fut cauſe que tout fut en deſordre & en tumulte. Si bien que les boutiques eſtant fermées, comme il arriue

Vn Gonfaloniet a meſme authorité à Florence, qu'vn Maire à Poictiers, ou à Angouleſme.

en toute ſedition, les Artiſans mirent les Enſeignes au vent, & firent mille inſolences, bruſlans & ſaccageans pluſieurs maiſons. Mais Louis Guicciardin ayant eſté creé nouueau Gonfalonnier, il fit ſi bien que le peuple poſa les armes, & fit faire grace aux Bannis & à ceux qui eſtoient preſts à ſortir de la ville. Et puis voyant que les Artiſans ne vouloient pas que les Guelphes demeuraſſent en la ville, & les ayant fait aſſembler auec leurs Sindics, il leur parla de cette ſorte.

LOVIS GVICCIARDIN GONFALONNIER DE FLORENCE.

A L'ASSEMBLEE DV PEVPLE.

HARANGVE III.

MESSIEVRS,

Si ces Seigneurs & moy n'auions, il y a long-temps, éprouué la fortune de cette ville, qui fait que si toſt que les guerres eſtrangeres prennent fin dehors, les ciuiles s'allument dans ſes entrailles, les derniers troubles nous euſſent donné plus d'eſtonnement & de facherie. Mais dautant que la couſtume rend les choſes facheuſes, moins ſenſibles & plus ſupportables, nous

auons ſouffert patiemment les broüilleries paſſées, dont nous n'eſtions pas coupables, & nous eſperions qu'elles finiroient quelque iour comme les precedentes, puis que nous auons enteriné toutes vos requeſtes. Et depuis voyans que vous ne faites ny paix, ny tréve auec vos Citoyens, & que vous ne ceſſez de les trauailler par de nouuelles iniures, & par de nouueaux banniſſemens; noſtre déplaiſir s'augmente auec voſtre malice. Si nous euſſions creu que du temps de noſtre adminiſtration, cette ville deuſt eſtre ruïnée, ou en conniuant, ou en nous oppoſant à vos furies, certes noſtre abſence nous euſt exemptez de ces honneurs. Mais pour ce que nous penſions auoir à faire à des hommes doüez de quelque rayon d'humanité & d'affection enuers leur Patrie, nous acceptâmes franchement cette charge, pour vaincre voſtre ambition par noſtre douceur. Toutesfois nous voyons mainténant par experience que noſtre courtoiſie & noſtre facilité font croiſtre voſtre audace, & demander des choſes déraiſonnables. Que ſi nous vous parlons vn peu aigrement, ce n'eſt pas que nous ayons

deſſein de vous déplaire, & vous offencer; ce n'eſt que pour vous ramener à voſtre deuoir & vous mettre à la raiſon. Nous n'empéchons pas qu'vn autre vous flate, & vous die des choſes agreables: Mais pour nous qui aimons veritablement voſtre bien, nous voulons vous dire ce qui vous eſt vtile & ſalutaire. Dites en bonne foy, que pouuez vous plus honneſtement deſirer de nous? A voſtre inſtance, les Capitaines de la faction contraire ont eſté démis. Vous auez pourſuiui que leurs bourſes fuſſent bruſlées, & qu'on procedaſt à de nouuelles élections, à quoy nous auons conſenti. Vous auez requis que les Interdits & les Bannis fuſſent remis en leurs charges & en leurs biens, nous vous l'auons accordé. A voſtre priere on a fait grace à ceux qui auoient bruſlé les Egliſes & les maiſons. Combien de notables, & de riches Citoyens ont eſté bannis pour vous complaire? Voſtre conſideration a fait reformer & humilier les Grands. Quand finiront vos importunitez? Iuſques à quand abuſerez vous de la liberté? Ne connoiſſez vous pas qu'auec plus de patience nous endurons d'eſtre

vaincus, que vous de vaincre ? A quels termes penſez vous que vos querelles & vos broüilleries reduiront voſtre ville. Ne vous ſouuient-il point qu'au temps de ſa diuiſion, & de ſes troubles Caſtruccio qui n'eſtoit qu'vn petit Compagnon l'a aſſiegée ? Vn Duc d'Athenes, homme priué, l'a miſe ſous le joug de la ſeruitude. Mais tant qu'elle a eſté vnie, & que les Citoyens ont veſcu en bonne intelligence, ny l'Archeueſque de Milan, ny le Pape meſmes ne l'ont peu vaincre : mais apres vne longue & grande perſecution ont eſté contraints de ſe retirer à leur confuſion & à leur honte. Pourquoy voulez vous donc que vos diſcordes rendent eſclaue cette ville, à laquelle tant de puiſſans ennemis n'ont peu par la force des armes rauir la liberté. Que rapporteront vos troubles, ſinon que ſeruitude, que pillage, que larcin, que pauureté ? Vous rauiſſez ce qui entretient la ville par voſtre induſtrie : car en eſtant denuée, la nourriture luy deffaut. Les Vſurpateurs ne pourront pas garder comme vne choſe mal acquiſe, ce qui cauſera la famine & la pauureté en la ville. Ces Seigneurs vous commandent, voire, ſi l'hon-

l'honneſteté le permet, vous prient auecque moy d'arreſter à ce coup voſtre eſprit, pour vous contenter de nos ordonnances. Demandez les choſes dont vous aurez beſoin par des voyes iuſtes & legitimes, & non pas tumultuairement & à main armée, comme ſi vous les vouliez obtenir par force. Car vos requeſtes eſtant ciuiles & raiſonnables, on vous les accordera touſiours facilement: & ainſi vous ne donnerez pas occaſion aux Mechans de ruiner voſtre pays à voſtre grand preiudice.

EFFET DE CETTE HARANGVE.

L'Authorité de ce ſage Gonfalonier, et la raiſon qui ſeruoit d'ame à ſes paroles, firent vne telle impreſſion dans le cœur de cette folle multitude, que tous d'vne voix luy rendirent tres-humbles graces, pour s'eſtre acquité du deuoir d'vn ſage & bon Chef à l'endroit des Membres, & d'vn fidelle Citoyen enuers la Republique. Tellement qu'ils s'offrirent tous vnanimement à faire tout ce que les Seigneurs ordonneroient pour le bien & le repos de toute la ville. Tant a de pouuoir l'opinion de vertu en vne perſonne, & tant les Méchans meſmes l'ont en admiration, qu'ils n'oſent reſiſter à celuy qui en eſt doüé, & dont la vie eſt irreprochable.

ARGVMENT.

CEVX *du menu Peuple de Florence touchez en leur conſcience des ſaccagemens, & des pillages qu'ils auoient faits en pluſieurs maiſons de la ville, craignoient apres que les choſes ſeroient paciſiées, d'en eſtre recherchez & punis: meſmes, comme il arriue ordinairement, d'eſtre abandonnez de leurs Inſtigateurs, & de leurs Boutefeux. Ainſi nonobſtant la douce remonſtrance de leur Gonfalonier, & ne ſe ſouuenans plus des proteſtations de fidelité & d'obeyſſance qu'ils luy auoient faites, ils prirent vne nouuelle occaſion & vn nouueau pretexte de faire pis qu'ils n'auoient encore fait, & de renouueller leur premiere fureur. Car les Compagnons de meſtier, & les Artiſans ſe voyans mal-traitez & mal payez des riches Bourgeois qui les faiſoient trauailler et les*

tenoient ſous leurs gages, ſe reſolurent de leur oſter le gouuernement, de ſecouer ce joug de ſeruitude, & par meſme moien de ſe deliurer de l'apprehenſion qu'ils auoient d'eſtre punis de leurs méchancetez paſſées. C'eſt pourquoy s'eſtans aſſemblez de nuit pour deliberer des moiens d'executer cette belle entrepriſe, le plus hardy, & le plus determiné d'entr'eux leur fit cette harangue.

VN FLORENTIN D'ENTRE LE MENV PEVPLE, LVY CONSEILLANT de prendre les armes contre la Nobleſſe, pour ſe deliurer de ſa Tyrannie.

HARANGVE IV.

SI nous auions maintenant à deliberer, MES COMPAGNONS, ſi nous deuons prendre les armes, bruler, ſaccager, demolir les maiſons des Citoyens, & piller les Egliſes, mon auis ſeroit de preferer vne paiſible pauureté à vn gain perilleux & dommageable. Mais puis que nous auons pris les armes, & que nous auons commis vne infinité de crimes, nous deuons courir aux moiens, non de ceſſer, mais de perſeuerer &

nous resoudre en nos fautes passées. Ie crois certainement que quand il n'y auroit autre chose qui nous seruit de guide & d'aiguillon en cette affaire, la seule necessité nous y contraindroit assez. Vous voyez que cette ville est pleine de mécontentemens. Les Citoyens se bandent contre nous, pour la hayne mortelle qu'ils nous portent: La Seigneurie est ordinairement auec les Magistrats: croyez qu'ils dressent des pieges pour nous attraper, & qu'ils preparent de nouuelles forces pour nous perdre. C'est pourquoy nous deuons auoir deux visées, & considerer deux choses en nos deliberations. L'vne est que nous fassions si bien que iamais on ne nous recherche, ny chastie pour les choses qui se sont passées nagueres: L'autre que nous puissions viure à l'auenir auec plus de contentement & de liberté. Il est donc besoin, à mon auis, que les vieux pechez estant effacez, nous en fassions de nouueaux. Brusions, pillons, faisons pis qu'auparauant, & afin de nous rendre plus forts, ayons des compagnons le plus qu'il nous sera possible. Car en des crimes communs à plusieurs, le chastiment ces-

ſe. Les petites fautes ſont punies, mais les grandes & inſignes ſont recompenſées. Où pluſieurs ſouffrent des torts & des outrages; il y en a peu qui ſe ſoucient d'en pourſuiure la vengeance : d'autant que les iniures vniuerſelles ſont plus patiemment ſupportées que les particulieres. La perſeuerance & l'accroiſſement de nos crimes nous en feront auoir plus facilement l'abolition, & nous ouuriront le paſſage & le moien d'obtenir ce que nous deſirons pour la perfection de noſtre franchiſe & de noſtre liberté. C'eſt le droit chemin pour aller à vne conqueſte certaine & aſſeurée. Car ceux qui pourroient nous empécher & s'oppoſer à noſtre deſſein, ſont diuiſez entr'eux, & riches tout enſemble. Leur diuiſion nous mettra en main la victoire, & leurs richeſſes eſtans deuenuës noſtres, nous donneront le moien de la conſeruer auec la liberté qu'elle nous aura acquiſe. Il ne faut pas que ny le reproche, ny la vaine montre, ny la vaine oſtentation que font nos ennemis de leur ancienne Nobleſſe, vous eſtonnent, & vous épouuantent. Tous les hommes ont vn meſme commencement, vn

commun Pere, & vne ſemblable forme naturelle. En la nudité vous ne trouuerez aucune difference : la pauureté & la richeſſe nous rendent inegaux. Qu'on nous mette en chemiſe & eux & nous, on nous trouuera tous ſemblables. Si nous eſtions veſtus des habits de ces Meſſieurs les Grands & les Nobles, on nous prendroit pour des Gentils-hommes, & eux pour des vilains & des roturiers. Il me déplaiſt d'entendre que pluſieurs d'entre vous ont des remors de conſcience, ſe repentent du paſſé, & proteſtent de s'amender. Si vous n'eſtiés tels que ie me ſuis perſuadé, pourquoy la conſcience & l'infamie vous eſtonnent-elles ? De quelque ſorte qu'on emporte la victoire, on n'en rapporte iamais de la honte ny du deshonneur. Quant à la conſcience, nous ne deuons pas nous en mettre en peine, ny en faire eſtat : car où la peur & de la faim & de la priſon eſt offerte, comme elle eſt maintenant à nous, l'infirmité n'y doit pas trouuer place. Si vous prenez garde aux façons de faire & de proceder des hommes, vous trouuerez que par tromperie, par fineſſe, ou par violence ils ont acquis de grandes richeſ-

ſes,

ſes & de grands honneurs. Ils honorent d'vn faux tiltre de gain leurs victoires & leurs vſurpations. Ceux qui par ſottiſe, par imbecillité, ou par impuiſſance ne veulent pas paruenir, & s'agrandir par ces moiens, ſont deſtinez à vne pauureté, & à vne ſeruitude perpetuelle. Car les Valets fidelles ne montent iamais plus haut, & les gens de bien ſont touſiours pauures. Il n'y a que les Audacieux & les Méchans qui s'affranchiſſent de la ſeruitude. Il n'y a que les Trompeurs & les Larrons qui ſe tirent de la pauureté & de la miſere. Auſſi Dieu & la Nature ont abandonné tous les biens au pouuoir des hommes, & les ont plutoſt expoſez aux rapines, qu'à l'induſtrie; plutoſt aux mauuais, qu'aux honneſtes moiens de les acquerir. De là vient que les hommes s'entre-mangent, & s'entre-pillent les vns les autres, & que celuy eſt le plus pauure qui a le moins de pouuoir pour opprimer ſon prochain. Il faut donc s'aider de la force quand l'occaſion ſe preſente, comme maintenant que la Fortune ne ſçauroit nous en offrir vne plus fauorable. Car les Citoyens ſont en diſcorde: La Seigneurie eſt en doute, &

comme interdite: Les Magiſtrats ſont eſtonnez, & ne ſçauent quel conſeil prendre. De ſorte qu'ils peuuent eſtre facilement abbatus, ſi nous les ſurprenons, auant qu'ils ayent loiſir de ſe ralier, de ſe reſoudre, & de prendre cœur. En ce cas là, ou la Principauté ſouueraine de la ville nous demeurera, ou nous en emporterons vne ſi bonne portion, que nous ſerons non ſeulement abſous des crimes paſſez, mais nous pourrons les menacer encor d'vne nouuelle recharge, & d'vne nouuelle oppreſſion pour le tenir en bride. I'auoüe que ce party eſt perilleux, & plein d'audace; mais en la neceſſité l'audace tient lieu de prudence, & aux grandes choſes les vrais hommes n'ont iamais redouté le danger. Car toutes les entrepriſes qui ont vn commencement dangereux, ont vne iſſuë profitable & glorieuſe. L'on ne ſort iamais du peril ſans peril, quoy que ie croye que où les priſons, les tortures, & les derniers ſupplices ſont preparez, il eſt plus à craindre d'arreſter, & de dilayer, que de chercher ſa ſeureté: d'autant qu'en l'vn le mal eſt certain, & en l'autre douteux. Combien de fois, vous ay-je ouy plaindre de

l'auarice de vos Superieurs, & de l'iniuſtice de vos Magiſtrats. Le temps eſt venu où il faut non ſeulement ſe deliurer de leurs mains, mais auſſi s'eſleuer ſi haut, & ſe rendre tellement leurs Maiſtres, qu'ils ayent occaſion de ſe plaindre, & de nous redouter. L'opportunité eſtant vne fois échapée, l'on trauaille en vain à la recouurer. Vous voyez les preparatifs de vos ennemis : preuenons leurs deliberations & leurs deſſeins, car le premier qui reprendra les armes, emportera infailliblement la victoire à ſon auantage, & à la ruine de ſon Ennemy. De là il reſultera de l'honneur à pluſieurs, & à nous tous vne entiere aſſeurance, & vne parfaite liberté.

EFFET DE CETTE HARANGVE.

CE discours seditieux fit d'vn petit feu vn grand embrazement, & fut comme du souffre, & de l'huile bouillante dans le cœur de cette Canaille. Et comme elle estoit déja assez échauffée d'elle mesme & assez portée a la rebellion, il l'emeut & l'enflamma de telle sorte qu'il fust impossible de la reprimer & l'appaiser, que iusqu'à ce qu'elle se fust saisie du Gouuernement de cette ville. Et quoy qu'vn de ses Complices, nommé Simon de la Place eust découuert aux Seigneurs & aux Magistrats toute la coniuration: Neantmoins toute leur Politique tant ancienne que moderne, demeura courte en cette occasion, & perdit la Tramontane. Car elle ne peut empecher que cette furieuse multitude d'Artisans & de Compagnons de boutique, ne fist mille assassinats, massacres, pillages & bruslemens. Tellement qu'ayant

opprimé & Seigneurs & Seigneurie, elle s'en rendit maiſtreſſe, & en donna le Gouuernement a vn Cardeur de Laine, nommé Michel Lando, qui durant l'exercice de cette charge Souueraine, témoigna qu'il ſçauoit auſſi bien l'art de gouuerner les hommes, que celuy de carder la laine. Mais à la fin le menu Peuple comme il eſt temeraire, inconſtant, & volage de ſon naturel, ne peut pas viure en bonne vnion et en bonne intelligence, ny tenir long temps le timon dont il s'eſtoit emparé. De ſorte qu'il le remit de luy meſme entre les mains de la Nobleſſe, qui nonobſtant cette vſurpation traita touſiours depuis fort doucement les Petits, & porta touſiours grand honneur à ce Lando. Car il l'appella à ſes Conſeils, tant à cauſe de la grande courtoiſie qu'il auoit montrée, qu'à raiſon de la prudence et de l'habileté dont il auoit rendu des preuues tres-ſignalées durant ſon adminiſtration. Par où la Nature fait voir qu'elle produit ſouuent d'excellens hommes, & de grands Miniſtres d'Eſtat dans les maiſons des Artiſans, auſſi bien que dans celles des Princes & des

EFFET DE CETTE HARANGVE.

CE discours seditieux fit d'vn petit feu vn grand embrazement, & fut comme du souffre, & de l'huile bouillante dans le cœur de cette Canaille. Et comme elle estoit déja assez échauffée d'elle mesme & assez portée a la rebellion, il l'emeut & l'enflamma de telle sorte qu'il fust impossible de la reprimer & l'appaiser, que iusqu'à ce qu'elle se fust saisie du Gouuernement de cette ville. Et quoy qu'vn de ses Complices, nommé Simon de la Place eust découuert aux Seigneurs & aux Magistrats toute la coniuration: Neantmoins toute leur Politique tant ancienne que moderne, demeura courte en cette occasion, & perdit la Tramontane. Car elle ne peut empecher que cette furieuse multitude d'Artisans & de Compagnons de boutique, ne fist mille assassinats, massacres, pillages & bruslemens. Tellement qu'ayant

opprimé & Seigneurs & Seigneurie, elle s'en rendit maiſtreſſe, & en donna le Gouuernement a vn Cardeur de Laine, nommé Michel Lando, qui durant l'exercice de cette charge Souueraine, témoigna qu'il ſçauoit auſſi bien l'art de gouuerner les hommes, que celuy de carder la laine. Mais à la fin le menu Peuple comme il eſt temeraire, inconſtant, & volage de ſon naturel, ne peut pas viure en bonne vnion et en bonne intelligence, ny tenir long temps le timon dont il s'eſtoit emparé. De ſorte qu'il le remit de luy meſme entre les mains de la Nobleſſe, qui nonobſtant cette vſurpation traita touſiours depuis fort doucement les Petits, & porta touſiours grand honneur à ce Lando. Car il l'appella à ſes Conſeils, tant à cauſe de la grande courtoiſie qu'il auoit montrée, qu'à raiſon de la prudence et de l'habileté dont il auoit rendu des preuues tres-ſignalées durant ſon adminiſtration. Par où la Nature fait voir qu'elle produit ſouuent d'excellens hommes, & de grands Miniſtres d'Eſtat dans les maiſons des Artiſans, auſſi bien que dans celles des Princes & des

grands Seigneurs. En a-t'elle jamais donné vn exemple plus illuſtre & plus memorable que celuy qu'elle a fait voir en ce dernier Siecle, en la perſonne du grand Cardinal d'Oſſat? Fut-il iamais homme qui ait mieux rõpu les fers que la baſſeſſe de la naiſſance met aux pieds de la Pauureté vertueuſe, & qui ait donné à cette belle Gûze de meilleures aiſles pour s'auancer, & s'eſleuer dans le monde? Fut-il jamais hõme qui ait mieux confirmé ce que i'ay ſouuent ouy dire au plus eloquent & plus illuſtre Solitaire de ce tẽps, à ſçauoir que le bõ ſens eſtoit de tout meſtier & de tout pays, & qu'il ſe trouuoit auſſi toſt & en auſſi haut degré parmy les Landes du Bourdelois, qu'en l'Iſle de France? Ce grand eſprit a donc donné par là auec la bonne Nature vn beau demanti à ce vieux Chagrin, qui croyant qu'elle n'auoit eſté mere qu'aux Normãs & maratre aux Gaſcõs, diſoit que la Raiſon s'eſtoit arreſté à Briare, ou à Orleans, & qu'elle n'auoit pas paſſé ces bornes que la riuiere de Loire ſembloit luy auoir preſcrites.

ARGVMENT.

APRES *que les Florentins ſe furent faits Seigneurs de Voltere, ville de la Toſcane, les Chefs de cette armée entreprirent ſur l'Eſtat, et le Territoire de Lucques. Si bien qu'ils y forcerent & prirent quelques places. Ce qu'ayant eſté annoncé à Florence, les Citoyens commencerent à traiter diuerſement de cette affaire. Les vns trouuans bonne cette guerre, les autres la diſſuadant, la deciſion en fut remiſe au Conſeil. Là Renaud d'Albizi Gentilhomme fort vaillant, & appuyé de la Maiſon de Medicis, s'eſtant trouué, ſoûtint que l'entrepriſe de cette guerre eſtoit neceſſaire, & profitable à la ville de Florence. A quoy & ſon ambition, & les deſirs du Peuple, & les auertiſſemens des Gouuerneurs des villes voiſines de Luc-*

ques l'encourageoient puiſſamment. Voulant donc y perſuader ſon opinion, il parla aux Seigneurs de cette ſorte, pour les porter à l'entrepriſe de cette guerre.

RENAVD

RENAVD D'ALBIZI,

AVX SEIGNEVRS DV CONSEIL DE FLORENCE.

HARANGVE V.

MESSEIGNEVRS,

Ceux qui veulent faire quelque entrepriſe, & en venir à bout, ont accouſtumé de prendre garde aux occaſions, à la facilité, & au profit qui en peut reuenir. Si vous voulez embraſſer la cauſe de Lucques, l'occaſion en eſt ſi raiſonnable, q ei' oze bien dire que ſi vous la laiſſez, ce ſera faire tort à voſtre Reputation, & à la liberté de Lucques & de tout le Pays de la Toſcane. Car le

Tyran qui s'eſt fait Seigneur de cette ville là, s'il peut prendre pied plus auant en ſa Principauté, & fonder l'aſſeurance de ſa grandeur, ne ceſſera puis apres de nous pourſuiure, & faire tous ſes efforts pour opprimer & noſtre gloire & noſtre liberté. Au reſte, conſiderez combien & le temps & la fortune nous ſont fauorables, puis que le Duc de Milan s'eſt retiré de l'alliance des Luquois, & que les Venitiens nous les laiſſent en proye, comme ceux qui ne veulent pas employer en vain leurs forces pour l'auancement d'vn petit compagnon, Vſurpateur des biens de ſes Citoyens. Or ſi vous doutez que le Pape veuille pour la hayne qu'il nous porte prendre en main la cauſe, la deffenſe & la protection de Guingi: vous eſtes deliurez de cette apprehenſion, pour ce qu'il eſt aſſez empeché à pourſuiure ſes droits au Royaume de Naples. Il n'a ny moien ny loiſir d'entendre à cecy, quand il y ſeroit le plus affectionné qu'on ſçauroit s'imaginer. Eſtimeriez vous que ſa Sainteté abandonnaſt follement les affaires particulieres, pour entreprendre vne choſe dont il ne pourroit tirer que de la perte, & de la confu-

ſion, & cauſer la ruine de tout vn peuple? Que ſi le courage & la reſolution des Lucquois vous font peur, ſi les forces & la puiſſance de leur ville vous ſont ſuſpectes, penſez vous que les cœurs auilis & abbatus par vne longue ſeruitude ſoient capables de faire des choſes dignes des courages libres? La ville de Lucques, comme vous voyez, eſt maintenant eſclaue d'vn ſien Citoyen, & obeit à la volonté de celuy qui deuroit flechir, & courber le col ſous les loix de la Republique, & de l'aſſemblée libre de ſes Citoyens. C'eſt MESSEIGNEVRS, la maladie qui luy oſte ſa naturelle vigueur, & qui fait auſſi toſt mourir que naiſtre les deſirs, & l'ancienne affection qu'elle auoit de ſe conſeruer, & deffendre la liberté que ſes Anceſtres luy ont laiſſée. Ioint que la grande défiance qui eſt entr'eux eſt le chemin le plus ſeur qui nous facilite les moiens d'executer cette entrepriſe. Car le peuple ne ſe ſouciera pas de ſe ſoûmettre à nous qui viuons ſous les loix de la liberté, pourueu qu'on chaſſe le Tyran de leur ville, & que l'ancien gouuernement y ſoit rétably: Poſſible auſſi que le Tyran fera cette reddition

pour ſe preualoir d'vn peuple qui luy eſt mal affectionné, & pour ſe deliurer de la crainte ordinaire qu'il a, que cette multitude ne luy face quelque mauuais tour. Ie ſçay qu'il y en a qui penſent que ce ſoit mal fait de faire ſans occaſion la guerre à cét Vſurpateur de Lucques, puis qu'il s'eſt mis nagueres en quelque deuoir pour le ſeruice de noſtre ville. Pour moy ie dis que non ſans raiſon, mais tres iuſtement nous luy pouuons faire la guerre, veu que durant le temps que nous auons eu à faire contre le Duc de Milan & contre le Pape, il n'y a aucun qui ignore quelles ſont les iniures que noſtre ville a receuës de ce Tyran, & qui ne puiſſe iuger par le paſſé de l'intention qu'il a pour nous. Prenez garde, MESSEIGNEVRS, aux maux auenir, penſez que les traits preueus ſont moins nuiſibles, ſi l'on tâche de gauchir au coup; & conſiderez quels dangers & quels mal-heurs ce Tyran cauſeroit à noſtre ville, ſi dauanture ou le Pape, ou le Duc de Milan s'armoit contre nous, & nous venoit faire la guerre. Ce qui s'eſt paſſé iuſqu'à preſent nous ayant fait ſages, ne craignez point d'embraſſer vne

entrepriſe auſſi belle & auſſi glorieuſe qu'elle eſt iuſte & raiſonnable, & qui pour eſtre facile ſera grandement auantageuſe à la ville & à la Republique de Florence. Car apres auoir ruiné vn de nos plus grands ennemis, & deliuré vne pauure ville du ioug de la ſeruitude, nous fermerons le paſſage au reſte de nos aduerſaires, & appuyez d'vn ſi puiſſant Rempart, nous romprons vn ſi facheux obſtacle à nos deſſeins & à nos entrepriſes.

RESPONSE DE NICOLAS D'VZAN,

PAR LAQVELLE IL COMbat l'opinion de Renaud d'Albizi.

MESSEIGNEVRS,

En quel poinct eſt ce que vous trouuez qu'il faille opprimer celuy qui ne vous offence point, qui deffend voſtre cauſe, & ſe declare partiſan de voſtre deſſein. Le Seigneur Albizi a propoſé qu'il n'eſt rien de plus facile, de plus iuſte, ny de plus vtile que l'entrepriſe de cette guerre, ſi l'on s'adreſſoit à Guingi pour ſa ruine. Ie ſoûtiens au contraire, que la ville de Florence n'entreprit jamais choſe plus iniuſte, plus perilleuſe, & plus dommageable. Quelle iuſtice eſt cette-cy, que de ſe ietter ſur vne ville Guelphe, qui a eſté de tout temps amie & confederée

des Florentins, & qui a receu pluſieurs fois en ſon giron & entre ſes bras les Guelphes fugitifs qui ne pouuoient, ny n'oſoient s'arreſter en leur pays & en leurs maiſons. Liſons, s'il vous plaiſt, MESSEIGNEVRS, les Memoires des Regiſtres de noſtre ville, & vous verrez que la ville de Lucques ne fit iamais le moindre déplaiſir à celle de Florence. Vous verrez au contraire que ceux qui l'ont aſſeruie, ſe ſont efforcez de nous opprimer, comme fit Caſtruccio, & comme fait à preſent Guingi. C'eſt donc au Tyran, & non pas aux Citoyens, à qui cette faute doit eſtre imputée. Si l'on luy pouuoit faire la guerre ſans toucher aux Citoyens, ny à leur Eſtat, i'approuuerois l'opinion du Seigneur Albizi, & ne trouuerois pas mauuaiſe cette entrepriſe. Mais cela ne ſe pouuant faire, ie vous ſupplie tres-humblement, MESSEIGNEVRS, de ne pas trouuer eſtrange, ſi ie ne puis conſentir que ſans raiſon on dépoüille de ſes biens vne pauure ville qui nous eſt amie, & qui nous a rendu de grandes preuues de l'amitié qu'elle nous porte. Mais d'autant que ie voy qu'on ne ſe ſoucie gueres aujourd'huy aux delibera-

tions qu'on prend ſi vne choſe eſt iuſte, ou iniuſte, ie ſuis content auſſi de laiſſer la iuſtice & l'équité pour m'arreſter ſur ce qui eſt, ou peut eſtre profitable. Quant à moy, i'ay touſiours creu les choſes eſtre vtiles qui ne nous apportent aucun dommage, ny aucun déplaiſir qu'auec beaucoup de difficulté. Cela eſtant, ie ne vois pas de quelle ſorte on peut ſubtiliſer les matieres, & dire que cette entrepriſe ſera grandement auantageuſe, puis que chacun void clairement que les dommages y ſont auſſi aſſeurez & auſſi certains, que l'vtilité y eſt certaine & douteuſe. Quel plus grand dommage, MESSEIGNEVRS, ſçauriez vous ſouffrir à preſent, que de vous mettre en des dépenſes ſi grandes, qu'vne ville, ie ne diray pas laſſée, épuiſée d'argent, & affligée par les guerres precedentes, comme eſt la noſtre, mais riche & munie de toutes choſes neceſſaires, en ſeroit eſtonnée de la ſeule memoire. Quant au profit qu'on en peut eſperer, i'auoüe qu'il ſera tres-grand, & de merueilleuſe conſequence, ſi cette entrepriſe reüſſit heureuſement. Il y faut toutesfois conſiderer les acceſſoires auſſi bien que le principal. Ie voy bien

bien que la conqueſte de Lucques eſt vn bien & vn profit ineſtimable, ſi elle eſtoit aſſeurée, & infaillible, mais eſtant ſi douteuſe qu'elle eſt, il me ſemble qu'il eſt grandement difficile, voire impoſſible d'en venir à bout. Car ſi vous penſiez que les Venitiens & le Duc Philippes demeureront les bras croiſez, & ſouffriront ſans ſe remuer cette conqueſte, vous ſeriez grandement trompez; & celuy qui le penſe perſuader fait grand tort à voſtre ſageſſe, & à la reputation de voſtre Seigneurie. Car ſi iuſqu'à preſent les Venitiens ont fait ſemblant de conſentir à cecy, ce n'eſt pas que le jeu leur plaiſe, ou qu'ils le veuillent ſouffrir: C'eſt de peur d'eſtre eſtimez ingrats, apres auoir conquis par le moien des finances des Florentins vne ſi grande Seigneurie. Quant au Duc de Milan il le diſſimulera quelque temps, comme celuy qui prend plaiſir de vous voir embroüillez en vne nouuelle guerre: à fin que lors qu'il verra que vous n'en pourrez plus, & que vous ſerez épuiſez de toutes parts & d'argent, & d'hommes, il vous coure ſus, & vous aſſaille tout à ſon aiſe. Ioint qu'il n'aura garde de refuſer du ſecours aux Lucquois au

milieu de noſtre entrepriſe, & lors que nous ſerons ſur la plus grande eſperance d'emporter la victoire. Ce qu'il fera ou en leur fourniſſant des deniers, ou en caſſant les ſoldats, & les enuoyant comme Auanturiers au ſecours & à la deffenſe de Lucques. C'eſt pourquoy, MESSEIGNEVRS, ie vous prie de laiſſer ce deſir de guerre, & de patienter iuſqu'à ce que ce Tyran ſe ſoit fait grand nombre d'ennemis en cette ville. Il n'y a point de moien plus commode & plus aiſé pour la conqueſte de Lucques, que de la laiſſer ſous la main de ſon Tyran, & de ſouffrir qu'il l'afflige, la tourmente, & l'affoibliſſe. Car la choſe eſtant maniée accortement & auec patience, il faudra à la fin que le Tyran ne pouuant tenir la ville, & qu'elle n'ayant pas le moien de ſe gouuerner, & de ſe maintenir contre luy, elle recoure neceſſairement à nous, & ſe iette entre nos bras pour eſtre deffenduë. Mais quelque raiſon, & quelque equité que ie trouue en mon conſeil, ie voy bien que ie parle en vain, pour ce que vos cœurs ſont déja émeus, & que la fumée des vapeurs de vos humeurs groſſieres ayant gaigné vos cerueaux, il faut qu'elle s'euapo-

re. Toutesfois ie vous diray encore ce petit mot qui vous tiendra lieu de prophetie, c'eſt que vous ferez vne guerre, où vos finances ſeront employées, & vos vies miſes & hazardées pour le bien d'autruy. Il y a dauantage, c'eſt qu'au lieu de conquerir Lucques, vous la deliurerez du Tyran, & ferez d'vne ville amie, foible, & ſuiete, vne ville puiſſante, libre & mortelle aduerſaire, qui ſeruira à l'auenir d'vn grand obſtacle à la grandeur, à l'auancement, & à la gloire de la Seigneurie de Florence.

EFFET DE CETTE HARANGVE.

QVOY *que les plus ſages connuſſent bien que ce Seigneur là diſoit la verité, & qu'ils approuuaſſent ſon conſeil: toutesfois les humeurs des Citoyens eſtoient tellement alterées qu'il fuſt impoſſible de rompre les deſſeins de cette fole entrepriſe. Si bien que comme elle auoit eſté ſans raiſon & legerement cõmencée, elle euſt auſſi vn mauuais ſuccez. Les Florentins furent ſi ſots & ſi mal conſeillez en cette occaſion, que, comme remarque ſagement noſtre Hiſtorien, apres auoir paſſé dix ans en paix, ils n'approuuoient pas la guerre contre Philippes, pour la deffenſe de leur liberté: & toutesfois apres des deſpenſes et des perſecutions infinies, ils demandoient alors inſtamment d'entreprendre ſur la franchiſe de Lucques.*

ARGVMENT.

PES Florentins ayant commencé la guerre contre les Lucquois, à la perſuaſion de Renaud d'Albizi, prindrent pluſieurs places des Terres & de l'obeïſſance de cette Republique. Aſtor Ianni vn des Commiſſaires qui auoient la ſurintendance ſur les ſoldats, traita fort inhumainement ceux qui ſe rendirent au Nom des Florentins. Car ayant logé ſon camp en vne vallée pres de PIETRA SANTA, fort riche, bien peuplée, & de fort belle ſituation, nommée Seraueze, les habitans du lieu allerent au deuant des Commiſſaires, pour les prier de les receuoir au nombre des fidelles ſeruiteurs du peuple de Florence, c'eſt à dire pour leur faire hommage. Mais Aſtor Ianni y eſtant entré fit prendre les hommes priſonniers, ſaccager tout le pays, & violer les filles, & les fem-

mes mariées. Quelques-vns des Sarauizois eſtant échappez des mains de ce méchant Commiſſaire, vinrent à Florence pour demander la punition d'vn crime ſi enorme: & comme ils ſe preſentoient deuant les Magiſtrats des dix de la Iuſtice, pour en auoir audience, le plus notable d'entr'eux leur fit ſes plaintes de cette ſorte.

LES SARAVIZOIS AVX MAGISTRATS DE LA SEIGNEVRIE de Florence.

HARANGVE VI.

MESSEIGNEVRS,

Nous ſommes aſſeurez que vos Seigneuries eſtant bien informées des moiens que vos Commiſſaires ont tenus pour s'emparer de nos Terres, & du traitement que nous en auons receu, prendront pitié & compaſſion de nos miſeres. Noſtre Vallée, comme vos anciennes hiſtoires en peuuent faire foy, a eſté de tout temps Guelphe, & le refuge le plus

asſeuré que vos Citoyens euſſent durant la perſecution des Gibelins. Nos Anceſtres, & nous auons auſſi touſiours chery & reueré le nom de cette illuſtre Republique, comme le Chef & la Princeſſe du party des Guelphes. De ſorte que tandis que les Lucquois ont eſté Guelphes, nous auons franchement & ſans reſiſtance releué de leur Empire, iuſqu'à ce que s'eſtans mis ſous le joug du Tyran, & que luy ſe ſeparant de ſes anciens amis, euſt ſuiuy le party des Gibelins, nous y auons eſté retenus par force. Dieu nous eſt témoin des frequentes prieres que nous luy auons faites, qu'il luy pleut nous faire la grace de nous preſenter l'occaſion de pouuoir retourner ſous la conduite de noſtre ancien party des Guelphes. Ah que les hommes ſont aueugles en leurs deſirs! Ce que nous ſouhaitions pour noſtre ſalut a eſté vn acheminement à noſtre ruine. Car ſi toſt que nous fumes auertis de l'arriuée de vos Enſeignes, nous accourûmes, non comme à nos ennemis, mais comme à nos anciens Seigneurs, vers voſtre Commiſſaire. Qui plus eſt, ſur l'eſperance de rencontrer en luy, ſinon vne ame Florentine, au moins humaine.

maine, nous abandonnâmes à ſa mercy noſtre Vallée, nos biens, nos vies, nos femmes & nos enfans. Vos Seigneuries nous pardonneront, s'il leur plaiſt, ſi nous parlons ſi hardiment. C'eſt le deſeſpoir qui arrache ces parolles de noſtre bouche. Car ny ayant rien de pis que nous puiſſions ſupporter, auſſi ne craignons nous pas de nous en plaindre, puis que c'eſt vne conſolation que les Tyrans meſmes ne refuſent pas aux Miſerables. Voſtre Commiſſaire n'a rien de l'homme que la figure, ny rien de Florentin que le nom. C'eſt vne peſte mortelle, vne beſte ſauuage, & le monſtre le plus horrible qui fut jamais. Car eſtant entré dans noſtre Egliſe ſous couleur de vouloir parler à nous, il nous fit priſonniers, ruina toute noſtre vallée, bruſla les habitans, pilla, rauit & ſaccagea tous nos biens, tua & força nos femmes, viola nos filles, & les arrachant du giron de leurs meres, les abandonna à la fureur de ſes ſoldats. Ces maux nous ſeroient plus ſupportables, & nous en imputerions à nous meſmes la faute, ſi pour quelque iniure faite aux Florentins, ou à luy, il nous eſtoit arriué: ou bien qu'il nous euſt pris de bonne

guerre, ou par voye d'hoſtilité. Mais ſi eſtans deſarmez, & nous rendans franchement à ſa deuotion, il nous a cruellement ſaccagez, & ignominieuſement dépoüillez de tous nos biens, ce n'eſt pas ſans ſuiet, ſi la douleur nous contraint de nous plaindre, & d'implorer voſtre iuſtice. Or quoy que nous euſſions pû auecque raiſon remplir toute la Lombardie, voire toute l'Italie du ſon pitoyable de nos plaintes, & accuſer cette ville des grandes iniures qu'on nous a faites : Toutesfois nous ne l'auons pas voulu faire, pour ne point noircir la gloire d'vne ſi vertueuſe & ſi charitable Republique du vice & de la cruauté d'vn mauuais Citoyen. Si auant noſtre ruine nous euſſions connu l'auarice de cét inſigne Parjure, nos moyens n'euſſent pas eſté épargnez pour aſſouuir ſa conuoitiſe affamée & inſatiable, afin de pouuoir ſauuer vne partie de nos biens par la perte de l'autre. Mais puis que la ſaiſon en eſt faillie, & qu'il n'eſt plus temps d'vſer de ce remede, nous auons eſté contraints, MESSEIGNEVRS, d'auoir recours à voſtre iuſtice, & d'implorer voſtre ſecours à l'infortune de nos Sub-

jets, afin que les autres à noſtre exemple ne ſoient pas détournez de vous obeïr, & de ſe ranger ſous voſtre Empire. Que ſi vos cœurs ſont inſenſibles à nos miſeres, qu'ils ſoient au moins touchez de la crainte de Dieu, dont les Temples noſtre Peuple y eſtant, ont eſté ſaccagez & bruſlez, & que la peur de ſa vengeance vous faſſe venger les ſacrileges & les iniures qui luy ont eſté faites.

EFFET DE CETTE HARANGVE.

CES paroles fortifiées des cris des autres fugitifs qui eſtoient venus, & l'enormité du fait bien auerée, emeurent les Magiſtrats de telle ſorte, que ce méchant Commiſſaire fuſt rappellé de ſa charge, & condamné ſur le champ. Ses biens ayant eſté confiſquez, il fut banny de Florence ſans autre forme de procez. Quant aux Serauizois, on leur reſtitua leurs biens, leurs femmes, leurs enfans, & leurs priſonniers. De ſorte qu'ils receurent toute la ſatisfaction qu'ils pouuoient ſouhaiter, & ſe retirerent fort contens de l'integrité et de la iuſtice de la Seigneurie. En effet les Officiers de guerre qui font des actes d'hoſtilité dans les Terres des Amis, ou des Alliez

ſont auſſi puniſſables, que ceux qui en font dans celles des Ennemis, ſont dignes de loüange & de recompenſe. Si noſtre diſcipline militaire exerçoit cette ſeuerité durant les guerres, la France s'en porteroit mieux. Car, choſe honteuſe à dire! ſes propres ſoldats luy font plus de mal quand ils y marchent, que les Ennemis meſmes quand ils y entrent.

ARGVMENT.

APRES que Philippes Duc de Milan eut emporté la victoire sur le Roy Alphonce, Les Venitiens & les Florentins redoutans sa puissance se liguerẽt cõtre luy auec les Geneuois pour l'affoiblir, & empécher qu'elle n'opprimast leur liberté. En ce temps-là Albizi, ce Gentil-hõme que nous venons de faire haranguer, ayant esté banny auec beaucoup d'autres de la ville de Florence, se retira à Milan, tant pour se preualoir de la faueur de ce Prince, que pour le porter à se declarer contre son pays. Car il s'imaginoit que l'alliance des Florentins auec les Geneuois estoit vne cause assez iuste & assez suffisante pour induire le Duc à prendre les armes. Sur l'esperance donc de r'entrer par ce moien en son pays, estant accompagné d'vn grand nombre de ses amis qui auoient esté chassez auecque luy de Florence, il s'adressa au Duc pour cét effet, & luy parla de cette sorte.

RENAVD D'ALBIZI,

BANNY DE FLORENCE, AV DVC DE MILAN.

HARANGVE VII.

MONSEIGNEVR,

Si nous, qui eſtions autresfois vos mortels Ennemis, ſommes maintenant ſi hardis que de venir demander voſtre ſecours, pour eſtre remis en noſtre pays, ny vous, ny tout autre qui conſiderera l'inconſtance de la Fortune, n'en ſera nullement eſtonné. Ioint que nos actions paſſées pour le ſeruice de noſtre Republique, & ce que nous faiſons à preſent

en voſtre endroit, & pour noſtre cauſe, peuuent receuoir vne excuſe legitime. Iamais homme de bien ne blâmera la deffence du Pays ſous quelque pretexte qu'elle ſoit entrepriſe. Nous n'euſmes iamais enuie de l'offencer, mais ſeulement de repouſſer l'oppreſſion du milieu de ſes entrailles, & d'empécher qu'on ne luy fiſt aucune iniure. Le progrez des grandes victoires de noſtre Ligue vous pourront rendre de cela vn aſſez grand témoignage. Car ſi toſt que voſtre inclination à la paix nous fut decouuerte, nos volontez y furent entierement dediées. Nous n'auons aucun remors d'auoir rien fait contre vous, qui nous doiue faire craindre que vous ſoyez homme à nous refuſer quelque grace, en cas que nous vous la demandions. Noſtre pays ſe doit ſentir encore moins offenſé des armes que nous vous perſuadons de prendre contre luy, & dont nous l'auons autrefois ſi courageuſement deffendu. La Patrie qui embraſſe également ſes Citoyens, merite d'eſtre vniquement aimée d'eux, & non pas celle qui pour quelques Particuliers laiſſe les autres en arriere, & les mépriſe. La guerre qui

ſe

ſe fait contre la Patrie, ne doit pas eſtre entierement repriſe. Car bien que les villes ne ſoient qu'vn corps mixte & compoſé : elles ont toutesfois du rapport & de la conformité aux Corps ſimples. Car comme en ceux-cy naiſſent ſouuent des infirmitez & des maladies qu'on ne ſçauroit guerir ſans y employer le feu, ou le fer ; De meſme, il ſuruient aux villes tant d'inconueniens, qu'vn bon & charitable Citoyen feroit pis de les negliger, que d'y pouruoir, bien que les armes y fuſſent neceſſaires. Y a-t'il en vn Corps de Republique maladie plus grande & plus dangereuſe que la ſeruitude? Quel meilleur remede y ſçauroit-on plutoſt appliquer, que celuy qui la peut guerir? Les ſeules guerres neceſſaires ſont iuſtes, & les armes charitables ſans l'vſage deſquelles il n'y a plus d'eſperance de ſalut. Ie ne voy point de neceſſité plus grande que la noſtre, ny de charité qui puiſſe égaler celle qui deliure ſon pays de ſeruitude. C'eſt en cela, MONSEIGNEVR, que noſtre cauſe eſt digne de compaſſion, & que par conſequent elle merite que vous embraſſiez ſa deffenſe. La Iuſtice ne nous peut manquer, quoy que

noſtre cauſe vous faſſe prendre les armes, puis que les Florentins apres la paix ſi ſolemnelement iurée auecque vous n'ont pas fait conſcience de s'allier à tous les rebelles Geneuois. Si noſtre intereſt ne vous peut émouuoir, qu'à tout le moins le voſtre vous touche & que la facilité de cette entrepriſe vous mette les armes à la main. Car il ne faut pas que les exemples du paſſé vous eſtonnent apres auoir éprouué la vertu de ce peuple, & ſa grande obſtination à deffendre ſa liberté. Vous auriez raiſon de craindre ſes forces, ſi elles eſtoient auſſi grandes & auſſi vigoureuſes, qu'elles eſtoient lors qu'il reſiſtoit à celles de vos armes. Mais à preſent tout y eſt efféminé, lâche & abatardy. Car quelle puiſſance doit-on eſperer d'vne ville qui a eſté nagueres deſpoüillée de ſes plus grandes richeſſes, & de ſa plus grande induſtrie ? Quelle opiniaſtreté penſez vous rencontrer en vn Peuple diuiſé par vn infiny renouuellement d'inimitiez, & de querelles ? Ce qui eſt cauſe que le peu de biens qui y ſont demeurez, ne peuuent pas eſtre dépenſez ny employez, comme ils l'eſtoient alors. C'eſt dautant que

les hommes expoſent volontiers & liberalement leurs moiens, où il s'agit de la gloire, de l'honneur, & de la grandeur de l'Eſtat, ſur l'eſperance qu'ils ont que la paix leur reſtituera ce que la guerre leur a oſté. Le contraire arriue quand ils ſe ſentent indifferemment tourmentez en paix & en guerre. En l'vne lors qu'ils ſont contraints de ſouffrir l'oppreſſion des Ennemis : & en l'autre l'inſolence de ceux qui leur commandent. L'auarice des Citoyens eſt plus nuiſible aux Peuples, que le pillage des Ennemis, qui peut finir : mais l'autre eſt inſatiable, & ne finit iamais. Aux guerres paſſées vous auiez à combattre vne ville entiere, mais à preſent vous n'aurez à faire que contre vne partie. Vous y veniez pour arracher l'Eſtat des mains de beaucoup de bons Citoyens, vous y viendrez maintenant pour en dépoüiller vn petit nombre de méchans. Vous vouliez alors rauir la liberté à vne illuſtre ville : & maintenant vous aurez l'honneur de la luy rendre. Il n'eſt pas croyable que tant de contrarietez produiſent des effets ſemblables. Il faut plutoſt s'aſſeurer d'vne victoire certaine, & importan-

te à voſtre Eſtat, comme vous en pouuez iuger aiſement, puis que vous auez la Toſcane pour amie, & qu'elle vous ſeruira beaucoup plus en vos entrepriſes, que le Milanois. Cette conqueſte ſera maintenant eſtimée iuſte & charitable, qui euſt eſté autresfois imputée à violence & à ambition. Ne ſouffrez donc pas que cette occaſion vous échape des mains, & aſſeurez vous que ſi vos autres entrepriſes contre la ville de Florence, vous ont apporté des difficultez, de la deſpenſe, & de la honte, vous tirerez aiſement de celle cy vn grand profit, & vn grand honneur.

EFFET DE CETTE HARANGVE.

IL n'eſtoit pas beſoin d'vne grande eloquence, ny d'vne longue harangue à ce Banny pour perſuader cette guerre au Ducae Milan. Car il y eſtoit déja plus qu'affectionné & porté de ſon propre mouuement, tant par vne certaine inimitié hereditaire, que par ſon ambition naturelle, jointe au deſplaiſir qu'il auoit receu de la Ligue que les Florentins auoient faite auec les Geneuois. Neantmoins, comme dit noſtre Excellent Politique, les exceſsiues dépenſes qu'il auoit faites, les hazards paſſez, & la fraiche memoire de ſes pertes, ſeruoient de contre-poids à la vaine perſuaſion des Releguez. Toutesfois pour ne ſembler pas les meſpriſer, & pour voir ce

qu'il pourroit faire, il commanda à Nicolas Piccinin d'aller assaillir la riuiere du costé du Leuant, et de tourner la guerre contre Pise. Cettui-cy venant à Lucques fit apprehender aux Florentins vn plus grand mouuement. Si bien qu'ils se disposerent à la guerre, & se resolurent de faire teste à l'ennemy, quelque euenement que la Fortune leur pût donner.

ARGVMENT.

PHILIPPES Duc de Milan eſtant mort ſans heritiers maſles, les Milanois firent General de leur armée le Comte Sforce, qui auoit eſpouſé Blanche, fille naturelle du Duc. Ce fut principalement afin qu'il les deffendit des Venitiens qui eſtoient alors leurs plus puiſſans ennemis. Ce Comte aſpirant à la Principauté & ſe voulant faire Duc de Milan, apres auoir defait les Venitiens à Caravage, fit la paix auec eux à condition que leurs priſonniers & toutes les places qu'il auoit priſes ſur eux leur ſeroient renduës, & qu'ils luy donneroient du ſecours iuſqu'à ce qu'il ſe fuſt fait Seigneur de Milan. De quoy les Milanois ayant eſté auertis, ils en furent plus affligez, que la victoire de Caravage, comme dit Machiauel, ne les auoit rejoüis. Tout Milan en eſtoit en dueil, tout le peu-

ple en pleuroit : bref les femmes & les enfans appelloient tout haut Sforce traistre, pariure & déloyal. De sorte que bien que les Milanois desesperassent de luy pouuoir faire rompre ce traité si infame & si desauantageux : Neantmoins ils furent d'auis d'enuoyer vers luy des Deputez, pour voir de quel œil il les verroit, & quelle couleur il donneroit à sa mauuaise conspiration. Estans donc deuant luy, et ayans libre audience de celuy, qui se moquoit de leur entrepriſe, qu'il n'ignoroit point, l'vn d'entr'eux prit la parole pour tous les autres, & luy fit cette harangue, ou plutost cette inuectiue.

VN

VN AMBASSADEVR DE MILAN AV COMTE SFORCE.

HARANGVE VIII.

MONSEIGNEVR,

Ceux qui pretendent obtenir quelque chose d'vn homme, vſent ordinairement de prieres, de promeſſes, ou de menaces, afin que ou la compaſſion, ou le profit, ou la crainte puiſſe flechir celuy a qui ils la demandent. Mais ces trois moiens n'ayant aucun pouuoir ſur l'eſprit des hommes cruels & auares qui s'eſtiment puiſſans, c'eſt auſſi en vain qu'on les prie & qu'on tâche de les adoucir

par prieres, de les gaigner par preſens, & de les intimider par menaces. Et quoy que nous ayons connu trop tard voſtre cruauté, voſtre ambition, & voſtre arrogance; toutesfois nous ſommes venus vers vous, non ſur l'eſperance d'impetrer quelque choſe de voſtre courtoiſie, mais pour rappeller à voſtre memoire les bien-faits que vous auez receus des Milanois, & pour vous faire voir auec quelle gratitude vous les auez reconnus. C'eſt afin que les maux que nous ſouffrons, ſoient allegez & adoucis du contentement des reproches que nous vous faiſons. Souuenez vous quelle a eſté voſtre condition & voſtre fortune depuis la mort du Duc Philippe. Vous auiez le Pape & le Roy d'Arragon pour ennemis. Les Venitiens & les Florentins que vous auez lachement abandonnez vous tenoient pour leur mortel aduerſaire, & ſe pouuans paſſer de voſtre ſecours vous ont auſſi tourné le dos. Vous eſtiez las des guerres que vous auez faites contre l'Egliſe: & n'ayant ny gens, ny amis, ny argent, vous deſeſperiez de pouuoir conſeruer vos Eſtats & voſtre reputation. Eſtant donc re-

duit à cette extremité, vous eſtiez perdu, ſi noſtre ſimplicité qui venoit de l'heureuſe memoire de noſtre Duc, ne nous euſt portez à vous aſſiſter, & vous receuoir en noſtre maiſon. Et dautant que vous eſtiez allié & amy confederé de ce bon Prince, nous eſperions que ſes heritiers ſuccederoient à l'amitié qu'il nous portoit, & qu'elle ſeroit non ſeulement ferme, mais auſſi inſeparable. Ce qui nous fit adiouſter Verone & Breſſe aux accords & aux conuentions precedentes. Que pouuions nous vous promettre, voire vous donner dauantage? Qu'eſt-ce que vous pouuiez, ie ne dis pas auoir, mais encore deſirer, ie ne dis pas de nous, mais de qui que ce fuſt, eu égard à la condition du temps où nous ſommes? Vous auez receu de nous vn bien non attendu, & en recompenſe vous nous auez fait vn mal que nous ne meritions pas, & que nous n'euſſions iamais penſé que vous nous deuſſiez faire. Ce n'eſt pas d'aujourd'huy ſeulement que nous auons éprouué voſtre malice: mais dés lors que vous fuſtes Chef de nos armées, vous vſurpates contre tout droit & toute raiſon la Seigneurie de

Pauie. C'eſt la ſageſſe que nous apprend le fruit de voſtre amitié : nous auons ſouffert cette iniure ſur l'eſperance que nous auions que la grande conqueſte aſſouuiroit voſtre ambition. Mais las ! ceux qui aſpirẽt au tout ne peuuẽt pas eſtre contens de la jouïſſance d'vne partie de ce qu'ils deſirent. Souuenez vous de la promeſſe que vous nous auez faite, que les conqueſtes que vous feriez deſormais, cederoient à noſtre profit. Mais quoy ? elle eſtoit trompeuſe : car vous ſçauiez bien que ce qui eſt donné à pluſieurs fois, peut eſtre oſté tout à coup ; comme il eſt arriué apres la victoire de Carauage, qui ayant eſté preparée au prix de noſtre ſang, & de nos deniers, fut obtenuë à noſtre grande ruine. Mal-heureuſes ſont les villes qui ſont contraintes de deffendre leur liberté contre l'ambition des Tyrans, qui veulent opprimer leur liberté, & les mettre ſous le ioug de la ſeruitude. Mais encore plus infortunées ſont celles qui auec les armes infidelles & mercenaires comme les voſtres, ſont ſuietes à ſe maintenir. Qu'à tout le moins cét exemple de noſtre imprudence profite à noſtre poſterité, puis que nous n'auons pas con-

ſideré celuy de Philippes à l'endroit des Thebains, lequel apres auoir vaincu ſes aduerſaires, de Capitaine qu'il eſtoit deuint premierement leur ennemy, & puis leur Prince. Neantmoins on ne ſçauroit nous blâmer auec raiſon d'autre faute, ſinon que nous auons eu trop de confiance en celuy duquel nous deuions nous defier. Car voſtre vie paſſée, & voſtre eſprit inſatiable, & inconſtant nous deuoient auertir que nous ne deuions pas mettre noſtre eſperance en celuy qui auoit trahy le Seigneur de Lucques, rançonné les Florentins & les Venitiens, tenu peu de conte du Duc, mépriſé le Roy, & qui pis eſt, perſecuté Dieu, & ſon Egliſe. Nous ne deuions pas croire que François Sforce fit plus de cas des Milanois, que de tant de grands Princes, & qu'il nous deuſt garder inuiolablement la foy qu'il auoit ſi ſouuent & ſi lachement violée aux autres. Neantmoins l'imprudence dont nous ſommes coupables, ne ſçauroit excuſer voſtre infidelité, ny vous lauer de l'infamie que nos iuſtes plaintes feront retentir de vous par tout le monde. Les remors de voſtre conſcience vous perſecuteront, quand

les forces & les armes que nous auions preparées pour offencer & eſtourdir nos ennemis, ſeront tournées à noſtre deſolation & à noſtre ruine. Alors vous vous iugerez digne de la punition qui eſt deuë aux Parricides. Que ſi l'ambition vous auoit tant aueuglé, que de ne connoiſtre rien de cecy, & de le mépriſer, tout le monde témoin de vostre malice, & Dieu meſme vous feront ouurir les yeux. C'eſt luy qui vous fera penſer ſi les pariures, ſi le violement de foy, & les méchancetez luy ſont deſagreables, comme il eſt à croire qu'elles ſont, & s'il ne voudra pas touſiours eſtre fauorable aux deſſeins des Traiſtres, cõme quelque fois il y ſemble conniuer. Ne vous promettez donc pas la victoire comme vne choſe aſſeurée, puis que la iuſte colere de Dieu vous l'arrachera, lors que vous croirez l'auoir emportée. Ioint que nous ſommes plutoſt reſolus à la mort, que de perdre noſtre liberté. Et quand il nous ſeroit impoſſible de la deffendre, nous l'abandonnerons plutoſt à tout autre Prince, qu'à vous, que nous deteſtons ſur toutes les choſes du monde. En fin ſi Dieu pour

nous punir de nos pechez, nous liure entre vos mains, & à voſtre puiſſance, ſoyez aſſeuré que cette Principauté, à laquelle voſtre infidelité & voſtre trahiſon donnent commencement, finira mal heureuſement, ou auec vous, ou auec vos enfans, ou que vous ſerez ruiné auec eux d'vne commune & ſemblable ruine.

EFFET DE CETTE HARANGVE.

OVOY que ces paroles euſſent eſté capables d'aigrir & d'irriter la Patience meſme: Neantmoins François Sforce n'en témoigna aucun reſſentiment, & fut auditeur de cette inuectiue auec le meſme viſage & la meſme contenance, que s'il l'euſt eſté de ſon Panegyrique. Diſſimulation vrayemẽt Italiẽne, et digne d'vn parfait Courtiſan: Il leur répondit qu'il leur pardonnoit de bon cœur, & qu'il imputoit à leur colere ce diſcours piquant & iniurieux. A quoy il adiouſta que s'il euſt eſté deuant des Iuges equitables, il leur feroit voir par viues raiſons qu'il n'auoit riẽ fait contr'eux, qu'ils n'euſſent déja attenté contre luy dés la bataille de Carauage. Ainſi les Deputez de Milã s'en retournerent ſans auoir eu de luy autre ſatisfaction, & les Milanois entendans que Sforce ſe preparoit pour les attaquer, ſe mirent auſſi en deuoir de ſe deffendre.

ARGVMENT

ARGVMENT.

LA coniuration des Pazhi, vne des plus riches, & des plus illuſtres familles de Florence, ayant maſſacré Iulien de Medicis & bleſſé Laurens ſon frere, euſt la fin qu'ont ordinairement ſemblables entrepriſes. Mais quoy que les Cõiurez euſſent eſté miſerablemẽt tuez dãs la ville: toutesfois la guerre au dehors s'en enſuiuit, celle de dedans n'ayant peu ſucceder comme l'on auoit pretẽdu. Car les Autheurs de la menée en ayant ſceu l'iſſuë s'en retournerent, & le Pape Sixte IV. & le Roy de Naples, qui portoient les Coniurez contre la Maiſon de Medicis, voyant que cette trame ſecrete n'auoit rien fait, ſe reſolurent de la mettre à fin à guerre ouuerte. Le Pape donc pour la commencer, & pour s'aider de tous ſes effors, excommunia les Florentins, & enuoya auec le Roy de Naples des forces con-

tre leur ville. Il alleguoit pour pretexte de cette guerre, qu'il vouloit que les Florentins chaſſaſſent Laurens de Medicis hors de leur ville, puis que les Traiſtres ne l'auoient peu maſſacrer. Les Citoyens de Florence ſe voyans cette guerre ſur les bras, ſe preparoient à la deffenſe ; mais Laurens, entendant que le bruit commun couroit qu'il eſtoit ſeul cauſe de la guerre, aſſembla du conſentement des Seigneurs trois cens ou plus d'entre les Citoyens, les plus qualifiez, & les plus Notables, auſquels il parla de cette ſorte pour ſe plaindre de ſon infortune.

LAVRENS DE MEDICIS A TROIS CENS CITOYENS DE FLORENCE.

HARANGVE IX.

MESSEIGNEVRS,

Ie ne ſçay ſi ie dois me reioüir, ou m'affliger auecque vous des choſes paſſées. Et veritablement quand ie penſe combien lachement & traitreuſement i'ay eſté aſſailly, & mon frere maſſacré, le corps & l'ame me fremiſſent d'horreur. Mais d'ailleurs quand ie conſidere la promptitude, l'affection, & le conſentement vniuerſel des habitans à

venger la mort de mon frere, & à me deffendre, ie ne dois pas ſeulement m'en réjoüir, mais auſſi en faire gloire, & mettre cette fauorable iournée au nombre des plus heureux iours de ma vie. Et comme l'experience m'a fait connoiſtre que i'auois plus d'ennemis en cette ville, que ie ne penſois, elle m'a auſſi fait voir clairement que i'y ay plus de vrais & fidelles amis, que ie n'euſſe eſperé d'y trouuer en mon beſoin. Ie ſuis donc contraint de me plaindre auecque vous des iniures que i'ay receuës, & de me rejoüir des bons offices que vous m'auez rendus, & qui vous ont acquis ſur moy vne obligation infinie. Ces outrages me ſont d'autant plus ſenſibles, qu'ils ſont iniuſtes & ſans exemple. Conſiderez, MESSEIGNEVRS; à quels termes la mauuaiſe Fortune auoit reduit noſtre maiſon, que parmy nos parens & nos amis, ny en l'Egliſe meſmes, elle n'auoit point de ſeureté. Ceux qui ſont en deffiance & en crainte de la mort, recourent ordinairement à leurs parens & à leurs amis; & nous au contraire, au lieu d'en receuoir du ſecours & de l'appuy, nous les trouuons tous bandez & coniurez

à noſtre ruine. Ceux qui ſont pourſuiuis & perſecutez pour quelque cauſe que ce ſoit, cherchent aux Egliſes leur ſalut, & leur azile inuiolable. Quoy donc ? faut-il que nous ſoyons aſſaſſinez de ceux qui ſeruent aux autres de protection ? Faut-il que les Medicis rencontrent des Meurtriers au lieu où les Aſſaſſins & les Parricides trouuent vn refuge aſſeuré. Mais Dieu, qui n'a jamais abandonné noſtre famille, nous a encore garantis à cette fois, & a pris la deffenſe de noſtre cauſe. Auſſi quel tort auons nous fait à perſonne, qu'on en prenne vne ſi cruelle vengeance. Certainement, nous n'auons iamais donné aucune occaſion de s'offencer à ceux qui ſe ſont montrez ſi mortels ennemis de noſtre Nom, & qui nous ont ſi cruellement traitez. Car ſi nous leur euſſions fait quelque iniure, nous leur euſſions bien oſté la commodité de s'en reſſentir, & de s'en venger. Et quand quelque iniure publique leur auroit eſté faite, & qu'ils nous en croyroient les autheurs, ce que i'ignore, c'eſt vous & le ſaint Senat, le Palais, & la Majeſté de cette illuſtre Seigneurie, qu'ils offencent plus que nous, ny noſtre

famille. Car ils font croire qu'à noſtre ſollicitation vous perſecutez iniuſtement vos Citoyens ; & ainſi ils déchargent ſur noſtre innocence la hayne que cette perſecution pretenduë leur peut faire conceuoir. Ce qui eſt auſſi faux que la Fauſſeté meſme : car nous ne l'euſſions pas voulu faire, en ayans la puiſſance, & vous n'euſſiez iamais ſouffert que nous le fiſſions, en ayant le deſir de le faire. Auſſi à bien éplucher de pres la verité du fait, on trouuera que noſtre Maiſon n'a eſté par vous éleuée de voſtre commun conſentement, que pour ce que par toute ſorte de douceur, de courtoiſie, & de ciuilité obligeante, elle a touſiours taché d'attirer & de gaigner lés volontez d'vn chacun. Que ſi nous auons honoré les Eſtrangers, comment eſt-il poſſible que nous ayons offencé nos parens? L'occaſion d'auoir fait cette entrepriſe ſur nous pour le deſir de commander, ſe condamne ſoy-meſme d'ambition, de malice, & de toute méchanceté. La priſe du Palais, & cette aſſemblée d'hommes armez au milieu de la place, ne le font voir que trop clairement à quiconque a bonne veue. Si c'eſt pour la hayne, ou

pour l'enuie qu'ils portent à noſtre authorité, ce n'eſt plus à nous qu'ils en veulent, mais à vous, MESSEIGNEVRS, qui nous l'auez donnée. Certainement les authoritez vſurpées ſont odieuſes, & non pas celles que la liberalité, la douceur, le merite & la magnificence nous ont acquiſes. Vous ſçauez que noſtre Maiſon n'eſt iamais montée ſur aucun degré d'honneur, que ſur les aiſles de voſtre faueur, de voſtre ſupport, & de voſtre commun conſentement. Coſme mon Ayeul ne reuint point de ſon exil à main armée, ny par violence : Ce fut vous, MESSEIGNEVRS, qui d'vne commune voix le rappellâtes & le rapportâtes comme ſur vos eſpaules. Mon Pere vieux & infirme n'entreprit pas autrefois la deffenſe de ſon Eſtat contre ſes ennemis, dont le nombre n'eſtoit pas petit : Ce fut voſtre authorité & voſtre bien-veillance qui le maintint & le conſerua. Mon Pere m'ayant laiſſé en mon enfance que fuſſent deuenuës, ie vous prie, ma maiſon & mes affaires dans cette baſſeſſe d'âge où i'eſtois apres la mort d'vn ſi ſage & ſi excellent Pere ? N'euſſent-elles pas eſté entierement

ruinées ſans vos conſeils & voſtre faueur ? En vn mot, ma Maiſon n'eſtoit & n'eſt capable de porter le faix du gouuernement de cette Republique ſans voſtre aſſiſtance. Ie ne ſçay donc pas quel ſujet de hayne ils prennent contre moy, & d'où peut proceder l'enuie qu'ils me portent. Qu'ils la rabbatent & la faſſent hardiment rejalir ſur leurs Anceſtres, qui par leur orgueil, par leur preſomption, & par leur auarice ont perdu l'authorité que les noſtres ſe ſont acquiſe par des vertus contraires à ces vices. Mais poſons le cas que les iniures qu'ils pretendent auoir receuës de nous ſont grandes, & que c'eſt à bon droit qu'ils ont coniuré noſtre ruine, pourquoy s'attacherent-ils à ce Palais ? A quelle occaſion & ſous quel pretexte ſe ſont-ils liguez auec le Pape & auec le Roy contre la liberté de cette Seigneurie ? Pour quelle raiſon ont-ils troublé ce long calme, & cette longue ſerenité de toute l'Italie ? Ils ne ſçauroient s'excuſer aucunement de cette faute, ny luy donner quelque couleur, & quelque apparance de iuſtice. Ils deuoient ſans remiſe s'en prendre & s'attaquer à ceux qui leur auoient fait tort, & non

pas

pas faire cette confuſion de vengeance, qui meſle les inimitiez particulieres auec les publiques, qui condamne leur querelle d'iniuſtice, & iuſtifie la noſtre. Ils diſent pour leurs raiſons que les armes que le Pape & le Roy ont leuées contre vous, ſont particulierement deſtinées contre moy & ma Maiſon. Pleuſt à Dieu que cela fuſt. Le remede ſeroit tout preſt & tout certain. Ie ne ſerois pas ſi mal affectionné & ſi méchant Citoyen que de faire plus de cas de mon ſalut, que de vos perils, & de vos infortunes : & de poſtpoſer vos perſecutions à mon bien & à mon repos. I'eſteindrois plutoſt voſtre feu par mon ſang, & par celuy des miens. Mais par ce que les Grands maſquent ſouuent & déguiſent le mieux qu'ils peuuent les iniures qu'ils font, nos ennemis ont pris ce beau pretexte pour colorer cette iniuſte & cruelle entrepriſe qu'ils ont faite ſur nous. Toutesfois quand vous le croirez, & ſi voſtre auis eſt autre que le mien, me voicy tout preſt, ie me remets entre vos bras, diſpoſez de moy à voſtre fantaiſie. Ie me ſoûmets à voſtre mercy. C'eſt à vous à me gouuerner ou à me laiſſer. Vous eſtes

mes Peres & mes Protecteurs; & ie ſuis preſt à obeyr à toutes vos volontez, & à tous vos commandemens. Ie ne refuſeray iamais ſi vous le trouuez bon, de finir auec mon ſang cette guerre, comme elle a commencé par l'effuſion de celuy de mon frere.

EFFET DE CETTE HARANGVE.

CES paroles furent ſi pathetiques & ſi efficaces, qu'il n'y euſt homme en l'Aſſemblée à qui cét Illuſtre Innocent ne tiraſt les larmes des yeux. Sa condition, ſon infortune, ſes bleſſeures, & ſur tout l'amour extreme qu'il portoit à ſon pays, firent cét effet. Vn de la Compagnie luy répondit auec la meſme compaſſion & le meſme reſſentiment de ſon malheur, qu'il auoit eſté écouté. Il luy dit que la Ville reconnoiſſoit en luy & aux ſiens tant de vertu, & tant de merite, qu'il auoit occaſion de prendre bon courage : & que comme elle auoit vangé la mort de ſon frere, & à luy ſauué la vie, elle ne manqueroit pas auſſi à le deffendre de tous ceux qui luy voudroient nuire. Et afin que

l'effet ſuiuiſt les parolles, la ville luy donna des Gardes pour la deffenſe de ſa perſonne, & pour le garantir des trahiſons domeſtiques. Si bien que depuis il pouuoit aller ſeurement & ſans crainte par la ville, & pouruoir tant aux affaires publiques, qu'aux ſiennes particulieres. Enfin le tout fut ſi bien conduit, que le Pape qui en cette occaſion, comme dit noſtre Hiſtorien, ſe montra loup au lieu de Paſteur, n'euſt pas de cette guerre qu'il auoit commencée, ny le ſuccez, ny l'honneur qu'il en auoit eſperé.

ARGVMENT.

PHILIPPE *Duc de Milan, fils de Iean Galeas auoit vne grande guerre contre les Venitiens, à cauſe des villes de Breſſe & de Verone, ne pouuant pas ſouffrir qu'elles fuſſent ſuietes à la Seigneurie de Venize. Les ayant donc aſſiegées il les reduiſit à vne ſi grande extremité. qu'on n'attendoit que l'heure qu'elles ſe rendiſſent Les Venitiens qui voyent que leurs affaires alloient en empirant en Lombardie, enuoyerent à Florence pour y demander du ſecours. Les Florentins le leur accorderent facilement, quoy qu'ils euſſent vn iuſte ſuiet de le leur refuſer. Car ils ne voulurent pas les ſecourir en l'entrepriſe qu'ils firent ſur Lucques. Tant y a que pour leur témoigner qu'ils n'auoient point de reſſentiment de ce refus, ils enuoyerent vers eux Neri de Gino, leur offrir de l'argent pour les frais de la guerre, & le Comte Sforce auec vn grand nombre de gens de cheual & de pied. Ainſi ce Florentin eſtant entré dans le Senat, il y parla de cette ſorte au grand contentement de tous les Senateurs.*

NERI DE GINO, AV SENAT DE VENIZE, DE LA PART de la Seigneurie de Florence,

HARANGVE X.

MESSEIGNEVRS,

Noſtre Seigneurie a touſiours eſtimé que l'auancement du Duc de Milan eſtoit la ruine de l'eſtat de cette illuſtre ville, & de noſtre Republique, & par conſequent que le ſalut de ces deux Eſtats eſtoit leur grandeur reciproque. Si vous euſſiez eu le meſme ſentiment, noſtre condition en ſeroit meilleure. & voſtre eſtat plus aſſeuré, & plus à couuert des dangers dont il eſt à preſent menacé. Mais pour ce que voſtre foy & voſtre ſecours nous

ont manqué au beſoin, ny nous ny vous n'auõs pas eſté aſſez prompts, nous à apporter du remede à voſtre mal, & vous à le demander, comme ceux que vous auez peu experimenter, en vos mauuaiſes, & moins connu en vos bonnes fortunes. Ne ſçauez vous pas que comme noſtre amitié eſt inuiolable & perpetuelle, elle eſt auſſi immortelle, & genereuſe? Vous n'ignorez pas l'affection que nous auons portée de tout temps à cette Sereniſſime Seigneurie, pour auoir ſenti l'aſſiſtance de ces deniers, & veu la Lombardie remplie de nos ſoldats. Nous auons fait connoiſtre à tout le monde noſtre inimitié contre Philippe & toute ſa race : eſtant quaſi impoſſible qu'vne amitié, ou vne hayne inueterée puiſſent eſtre alterées ny par de noueaux plaiſirs, ny par de nouuelles iniures. Nous eſtions aſſeurez, comme nous ſommes encore que nous pouuions nous tenir neutres en cette guerre auec le plaiſir du Duc, & ſans apprehenſion de rien perdre du noſtre. Car bien qu'à voſtre ruine il ſe fuſt rendu Seigneur de la Lombardie, il reſtoit encore tant de force & de vigueur en Italie

que nous n'euſſions pas eu occaſion de deſeſperer de noſtre ſalut. Ioint que l'accroiſſement de grandeur & de puiſſance, eſt ordinairement accompagné d'enuies & d'inimitiez, d'où naiſſent les guerres, les pertes, & les dommages. Nous connoiſſons bien quels frais, & quels dangers nous euitions en fuyant cette guerre, & que noſtre remuement euſt pû chaſſer la guerre de la Toſcane, qui eſt maintenant en la Lombardie. Toutesfois l'ancienne amitié que nous auons pour voſtre Seigneurie a preualu à toutes ces conſiderations, & nous a fait reſoudre de vous ſecourir auec la meſme affection, & auec le meſme courage que nous deffendrions la noſtre ſi quelqu'vn la venoit attaquer. C'eſt pourquoy, mes Seigneurs eſtimans qu'il falloit plutoſt ſecourir Verone que Breſſe, & iugeans que cela ne ſe pouuoit faire ſans le Comte, m'ont enuoyé vers luy premierement, pour le perſuader de paſſer en Lombardie, & de faire la guerre où il ſeroit beſoin, quoy qu'il ne ſoit pas obligé de paſſer le Po. Ie l'ay diſpoſé par les meſmes raiſons que ie vous propoſe de la part de mes

Seigneurs,

Seigneurs, & comme il eſt inuincible aux armes, il n'a pas voulu auſſi eſtre vaincu en courtoiſie, & voyant la generoſité dont nous vſons en voſtre endroit, il l'a voulu ſurpaſſer. Car il n'ignore pas le peril qui menace la Toſcane, & voyant que nous poſtpoſons noſtre ſalut à voſtre beſoin, il a voulu auſſi negliger tout autre ſujet pour voſtre auantage. Ie viens donc icy vous offrir la perſonne du Comte, accompagné de ſept mille Cheuaux, & de deux mille hommes de pied, pour marcher contre l'Ennemy. Ie vous ſupplie tres-humblement, MESSEIGNEVRS, comme auſſi Monſieur le Comte vous en prie, que puis qu'il vient à voſtre ſecours auec vn plus grand nombre d'hommes, qu'il n'etoit obligé de fournir, vous reconnoiſſiez auſſi la grande affection qu'il témoigne par là à voſtre Seigneurie, afin que ny luy, ny nous n'ayons pas occaſion de nous repentir & de nous plaindre, luy d'eſtre venu, & nous de l'auoir attiré à voſtre ſeruice.

EFFET DE CETTE HARANGVE.

LE grand beſoin que les Venitiens auoyent de ce ſecours, fit qu'ils ouyrent & receurent le diſcours de ce Gentil-homme, comme ſi c'euſt eſté la voix d'vn Oracle, ou de quelque Ange Tutelaire. Ils en furent ſi ſenſiblement & ſi tendrement touchez, que ſans attendre que le Duc parlaſt, ils ſe leuerent tous debout, & pleurans de ioye, ils dirent qu'ils ne mettroient jamais en oubly vne ſi grande courtoiſie, & que leur ville ſeroit touſiours autant au ſeruice & au commandement des Florentins, que des Venitiens meſmes. Ayans donc mis fin à ces careſſes & à ces proteſtations de reconnoiſſance, on ſe mit à conſulter ſur le paſſage du Comte, pour ce qu'il y auoit

quatre chemins, & qu'ils eſtoient fort difficiles à tenir. En fin, il fut conclu qu'il paſſeroit par le Bolonois, & le Ferrarois, comme par le plus ſeur & le plus aiſé. Ce qu'eſtant fait le Comte vint à Padouë ſe ioindre à l'armée de Venize.

HARANGVES DE PAVL IOVE EVESQVE DE NOCERE.

ARGVMENT.

DV temps que Louis Sforce gouuernoit le Duché de Milan comme Tuteur de Iean Galeas ſon Neueu, encor enfant, les Arragonois le preſſoient fort de luy faire quitter ce Gouuernement à Galeas, qui auoit épouſé la fille

d'Alphonce d'Arragon. A quoy Louis ne vouloit point entendre, comme celuy qui aſpiroit au Duché, & le gouuernoit comme ſi Galeas euſt eſté encor en ſon enfance. Iſabeau Epouſe de Galeas, femme de grand eſprit, n'ayant pas agreable que ſon mary fuſt touſiours ſous la tutelle de ſon Oncle, en eſcriuit à ſon Pere & au Roy ſon Ayeul, les priant de moienner que Louis rendiſt la Seigneurie à Galeas ſon Epoux, comme la raiſon le commandoit, puis qu'il eſtoit en maiorité, ayant attaint l'âge de vingt quatre ans. Alphonce s'offençant de cette Tyrannie de Louis, l'enuoya prier de faire raiſon à ſon gendre, auant que cette affaire s'échauffaſt dauantage. Mais Louis tenant le bec en l'eau aux Arragonois, les nourriſſoit de belles promeſſes. Dequoy les Princes Neapolitains s'apperceuans, ſe preparerent pour luy faire la guerre. Louis auerty de cét appareil, ſollicita le Roy de France Charles huictieſme, qui pretendoit raiſon ſur le Royaume de Naples, & luy promit tout le ſecours qui luy ſeroit poſsible pour cette entrepriſe. De ſorte qu'ayant enuoyé

Charles de Balbian en France, il trouua le Roy d'autant plus disposé à cela que les persuasions du Prince de Salerne, & de plusieurs autres Seigneurs, bannis de Naples, auoient presque fait dans son esprit ce qu'il y pretendoit faire. Balbian estant donc arriué & appellé au Conseil, fit cette Harangue au Roy Charles.

CHARLES DE BALBIAN,

AMBASSADEVR DE LOVIS SFORCE,

A CHARLES HVICTIESME

ROY DE FRANCE.

HARANGVE I.

SIRE,

Si les Roys que la prouidence de Dieu, & non pas le conſeil des hommes, éleue à la Royauté, doiuent quelque choſe à ſa bonté infinie, il faut auoüer que vous eſtes le Prince du monde, qui luy eſt le plus eſtroitement obligé. Car eſtant venu à la Couronne preſ-

que dés voſtre bas âge, la ſeule eſperance de bien qu'on auoit de vous, vous acquit tant de faueur, que les cœurs de vos peuples alterez, qu'à grand' peine le Roy voſtre Pere, quoy que ſage Prince auoit pû dompter, s'vniſſans tous enſemble, vous ont reconnu pour leur Roy, lors meſme qu'on eſtimoit que les querelles & les partialitez deuoient cauſer plus de troubles qu'auparauant. Qui plus eſt, quand vous faiſiez la guerre en Bretagne, vous auez à la faueur de voſtre conduite & de voſtre bonne fortune, ioint à la Couronne de France cette Prouince là tres-riche, & tres opulente, pour eſtre preſque toute arrouſée des ondes de l'Ocean. Ce qui a fait que comme tous vos Peuples vous ont en admiration, auſſi a-t'il attiré les Princes eſtrangers à vous honorer, & encor à preſent vous reuerent-ils plus que iamais, pour ce qu'ils voyent reluire en voſtre viſage vne majeſté plus qu'humaine, & en voſtre eſprit vne viuacité & vne generoſité plus que royale. D'où ils inferent que ce n'eſt pas en vain que le Ciel vous a doüé de ces excellentes qualitez, & qu'il vous à deſtiné à vn plus grand

Empire

Empire que celuy de la France. De ſorte, SIRE, que ſi vous auez la hardieſſe d'ouurir le chemin à voſtre Deſtin, & d'aller aux conqueſtes auſquelles il vous appelle, il n'y a point de doute que vous n'acqueriez vne gloire plus grande que celle de Charlemagne, le plus Illuſtre de vos Predeceſſeurs. Car tous les Chreſtiens d'vne commune voix vous choiſiſſent pour la conduite du voyage de la Terre Sainte, contre les Ennemis de noſtre foy, afin qu'apres auoir deliuré la ville Royale de Conſtantinople, où vos Anceſtres ont regné quelque temps, vous alliez à la conqueſte du Saint Sepulchre de noſtre Seigneur. Quelques anciennes propheties que de ſaints perſonnages ont laiſſées par eſcrit à la poſterité, ne font pas vainement eſperer ces belles choſes de vos armes & de voſtre puiſſance. Elles vous commandent de deployer les voiles, afin que ſous les auſpices de Dieu & à la faueur d'vn vent heureux & propice vous vous acheminez en haute mer, pour aller acquerir vne gloire immortelle, & rendre voſtre nom illuſtre par toute la Terre. Au reſte ie ne penſe pas qu'il y ait aucun François, qui n'eſtime

qu'eſtant Monarque, comme vous eſtes, d'vn ſi puïſſant Royaume, & Chef d'vne armée ſi agguerrie, & compoſée de ſi Excellens Capitaines & de ſoldats ſi affectionnez à voſtre ſeruice, vous ne puiſſiez par vn heureux cours de victoires courir toutes les Contrées ſur leſquelles vous voudrez marcher. Vos Anceſtres ont autrefois paſſé les Mers, & fait de leur franche volonté, la guerre aux Nations eſtrangeres, en Syrie, en Egypte, en Affrique, & aux autres Barbares, qui n'auoient iamais ouy parler des Peuples Occidentaux. A quoy la memoire des hauts faits de guerre & des glorieuſes conqueſtes de Charlemagne, les encourageoit viuement, & le violent deſir qu'ils auoient d'eſtendre les bornes de la Religion Chreſtienne, & de leur Empire, leur faiſoit courageuſemẽt entreprendre des guerres hazardeuſes & incertaines. Que ſi vous eſtiez, SIRE, inſenſible à ces choſes comme trop vieilles, & trop éloignées de la memoire des hommes, ie penſe que quand vous ne ſeriez pas, comme vous eſtes, amoureux de la vraye gloire, & que vous auriez enuie de croupir dans l'oiſiueté, & de paſſer voſtre age parmy

les delices d'vne Cour, les victoires que le Roy de Caſtille voſtre voiſin a remportées ſur les Mores de Grenade, vous éueilleroient, & vous feroiẽt faire des entrepriſes dignes de voſtre Grandeur. Car apres les auoir chaſſez de toute l'Eſpagne, il a glorieuſement deliuré la terre de ſon pays de cette vermine, & les Chreſtiens d'vn voiſin ſi nuiſible, & ſi dangereux. La gloire que ce Prince s'eſt acquiſe par cette belle action, eſt grande à la verité: mais elle ne ſera pas comparable à celle que le banniſſement du Turc de toute la Grece, & l'extirpation du Mahometiſme vous acquerront en l'opinion des hommes. Cette entrepriſe eſt trop iuſte, & vos armes trop heureuſes, pour ne luy pas donner le ſuccez que nous luy ſouhaitons. Les Albanois, les Etoliens, & tous les Peuples de la Maurée implorent humblement voſtre ſecours, afin que par voſtre moien ils puiſſent recouurer leur liberté. Auſſi dés qu'ils verront vos Enſeignes en campagne, ils ne manqueront pas d'employer ſous l'authorité d'vn ſi grand Roy que vous, tout ce qu'ils ont de forces, de courage, & de valeur contre les Barbares. Mais auant que de

vous remuer pour ceux-là, il nous ſemble qu'il eſt raiſonnable que vous deliuriez l'Italie de la Tyrannie des Arragonois, afin qu'apres que vous aurez retiré de cette miſerable ſeruitude ce Royaume qui appartient de droit hereditaire à la Couronne de France, vous faſſiez paſſer tout incontinent vos Troupes en la Poüille, & de là, le traiet de mer n'eſtant pas long, en Albanie & en Macedoine. De là, eſtant ſi redoutable comme vous eſtes, tant par vos forces, & par la renommée de voſtre armée victorieuſe, que par la merueilleuſe faueur de Dieu & des hommes, vous pourrez tirer droit à Conſtantinople. La Calabre, la Baſilicate, l'Abruzze, le Val de Beneuent, la Terre de labeur, & tous les Peuples du Royaume de Naples vous tendent les bras & reclament voſtre aſſiſtance, pour eſtre tirez du miſerable eſtat où le Parti de la Maiſon d'Anjou qu'ils ont ſuiui autrefois, & les mal-heureux ſuccez de la guerre les ont reduits. Les Arragonois ont tellement ſaoulé leur cruauté & leur auarice du ſang & des biens de ces gens-là, qu'ils n'ont rien laiſſé d'entier & d'inuiolable à ces miſerables vaincus, que

cette grande paſſion auec laquelle ils ont touſiours ſoûtenu le Party des François. I'ay horreur en mon eſprit de mettre en auant combien de grands Seigneurs, de braues Gentils-hommes, & d'excellens Capitaines ſous ombre de les reprẽdre en grace, & de leur donner la foy & le ſerment accouſtumé, ont eſté par ces Tyrans cruellement & traitreuſement maſſacrez. Mais en quel lieu, & pour quelle cauſe penſez vous que c'eſtoit. C'eſtoit, SIRE, aux maiſons d'autruy & ſur la table Royale, & pour auoir ſuiuy le party des François. Les droits des Gens, & d'hoſpitalité furent-ils iamais violez par des actions plus noires, plus abominables, & plus dignes de la foudre ? Leur perfidie, & leur cruauté ne s'arreſtent pas encore là. Elles vont juſqu'à vn excez de felonnie & d'inhumanité, dont la Tyrannie la plus ingenieuſe à inuenter des tourmens, ne s'eſt pas encore auiſée. Il eſt certain qu'en la maiſon de ces Leſtrigons, on garde les corps morts deſechez & embaumez de ces Seigneurs maſſacrez, auec les meſmes habits, & les meſmes Enſeignes qu'ils auoiẽt durant leur vie. Ce n'eſt pas tout,

on en fait montre & parade, afin que par cet execrable exemple de cruauté tyrannique, ils faſſent ſi peur aux autres, qu'il n'y ait aucun ſi determiné qui oze attenter le ſemblable. Et ce que ie ne puis dire ſans douleur, ny vous le prendre qu'en colere, ce ſera contre ces Traiſtres, & ces Mechans, qui ſe moquent de la Nation Françoiſe, que vous mettrez heureuſement & charitablement la main à l'eſpée, pour vous en reſſentir & en prendre vengeance. Car eſtant hays, comme ils ſont, de Dieu & des hommes, & accuſez par leur propre conſcience de leurs méchancetez, & de leurs Tyrannies : auſſi n'auront-ils ny le temps de prendre conſeil, ny le cœur de s'armer & de ſe deffendre. Ioint que vous aurez en cette querelle pour vn puiſſant Auxiliaire Louis Sforce, Prince fort renommé tant pour ſa prudence, pour ſes richeſſes, & pour ſon experience au metier de la guerre, que pour la grande paſſion qu'il à pour l'honneur & la gloire de la Frãce. Car de tout temps il n'a jamais rien eu de plus cher, ny en plus grande recommandation que l'amitié des François. En quoy il a ſuiui les traces de Fran-

çois Sforce ſon pere, qui ſecourut autrefois le Roy Louis voſtre pere, & de conſeil, & de deniers autant qu'il luy fut poſſible, & qui luy enuoya de bonnes troupes de vieux ſoldats ſous la conduite de Galeas ſon fils, lors que ſa Majeſté eſtoit trauaillée par la conſpiration des Seigneurs durant les troubles de la France. Louis donc apres que vous aurez paſſé les Alpes, rafraichira auec autant d'affection que de commodité, voſtre armée laſſée du chemin, & du trauail des montagnes, pouruoira à tout ce qui ſera neceſſaire, vous fournira de viures de place en place, dreſſera vne puiſſante armée de Mer à Genes, vous donnera vn nouueau renfort de troupes & de Capitaines, experimentez aux lieux & aux ruſes d'Italie, Outre cela il fera que les Princes, & les plus grands de tout ce pays là entreront en ligue auec voſtre Majeſté. Car eſtans preſque tous à ſa deuotion, & branſlans ſous ſon authorité, cette entrepriſe ne luy ſera beaucoup difficile. Bref ayant pour amy & pour allié ce Prince ſi riche & ſi fidelle, il vous ſera, SIRE, fort facile de remporter la plus belle, & la plus grande

victoire qu'on ſçauroit imaginer. Les fruits que vous en recueillirez ſeront conſiderez par les Rois Genereux & Magnanimes, non ſeulement au profit, en la gloire, ou en la commodité preſente, mais auſſi en l'eſperance d'vne loüange immortelle.

EFFET

EFFET DE CETTE HARANGVE.

CEVX qui gouuernoient alors le Roy Charles, & qui manioiẽt ſes affaires eſtoient déja aſſez enclins d'eux-meſmes à cette guerre, & par conſequẽt cét Ambaſſadeur n'euſt pas beaucoup de peine de gaigner pour cela la volonté du Roy. Il luy fit réponſe qu'il ſe ſentoit grandement obligé à Louis Sforce de ce qu'à l'exemple de ſon pere il auoit touſiours conſerué entiere l'amitié & la fidelité qu'il auoit pour les François. Et partant qu'il eſtoit reſolu d'entendre à cette entrepriſe, & de le gratifier en cela, puis qu'il le ſçauoit ſi affectionné à la Couronne de France. Puis il parla à la Nobleſſe Françoiſe, & la remplit de tant d'eſperance & de promeſſe, qu'il n'y auoit aucun parmy elle qui en ſon ame ne ſe donnaſt déja quelque échantillon du Royaume de Naples. C'eſt pour ce qu'il

luy faiſoit entendre que non ſeulement il pretendoit faire partage des biens meubles du Royaume, cõme eſtans la proye deuë aux ſoldats, mais auſſi qu'il diuiſeroit auec les Seigneurs & les Capitaines les villes, & qu'il ne prẽdroit pour luy que la Souueraineté et le tiltre du Royaume. Ainſi ſous ſes belles promeſſes, il paſſa en Italie, & reduiſit les Arragonois à ce poinct, qu'il les depoſſeda de leur vſurpation, & laiſſa des ſemances de guerre qui dureront apparament iuſques à ce que la Maiſon de France ait ruiné celle d'Eſpagne. Dequoy nous auons, graces à Dieu, de bonnes arres & de bonnes auances. Grand mercy à la vertu vrayement Chreſtienne de LOVIS LE IVSTE, enfaueur de laquelle il eſt plus croyable que le Ciel combatoit, que pour ſeruir aux paſſions de celuy dont le Miniſtere n'eſtoit fameux & formidable que cõme les écueils le ſont par les naufrages. Diſons donc hardiment que tout ce qui s'eſt fait de bon, de grand, & de glorieux durant le regne de ce grand Prince, eſt plutoſt vn effet de ſa ſainte vie, que du temps et de la prudence des hommes.

ARGVMENT.

LES Victoires de Charles huictieſme auoient eſté ſi grandes en Italie, qu'elles firent apprehender qu'il ne s'en voulut faire Monarque. C'eſt pourquoy, preſque tous les Princes de l'Europe commencerent à le craindre, & à faire ligue, en laquelle les Venitiens eſtans entrez, mirent ſur pied vne puiſſante armée, pour s'oppoſer au progrez de ſes armes. Comme donc le Roy s'en retournoit, ils luy fermerent ſi bien le paſſage, qu'il ne pouuoit paſſer en France, s'il ne ſe faiſoit chemin à viue force d'armes, où ne condeſcẽdoit à des conditions indignes du Nom François, & de la dignité de ſa Couronne. Maïs le Roy auant que de tenter les voyes de la violence, voulut eſſayer celles de la douceur et de la courtoiſie. C'eſt pourquoy il enuoya vn Heraut aux Prouidadours de Venize, qui eſtoient Melchior

Treuiſat, & Luc Piſan, pour ſe plaindre au Senat de cette Republique, de ce que contre ſa foy & l'alliance qu'elle auoit auec luy, il luy venoit empecher le paſſage. On luy fit reponſe, qu'on ne luy feroit point d'obſtacle toutes les fois qu'il voudroit paſſer ſans nuire au pays, & s'il oſtoit les Garniſons d'Oſtie & de Nouare: & que s'il auoit autre intention, le Senat eſtoit auſſi reſolu de ne pas ſouffrir qu'il offençaſt plus ſes amis, et qu'il ſe fit Seigneur de l'Italie. Le Heraut eſtant venu rapporter cette reponſe au Roy, et l'auertir des forces ennemies, donna quelque eſtonnement à ſa Majeſté & à ſes Capitaines, qui luy donnoient là deſſus diuers conſeils, ſelon les diuerſes paſſions dont ils eſtoient pouſſez. Alors Triuulce ſur lequel principalement toute l'armée Françoiſe iettoit les yeux, pour la grande opinion qu'elle auoit de ſa valeur & de ſa prudence militaire, l'encouragea de cette ſorte à paſſer l'épée à la main ſur le ventre des Italiens, & à pauer plutoſt le chemin à ſon Roy victorieux des corps de ceux qui l'empecheroient, que de conſentir à quelque traité honteux & preiudiciable.

TRIVVLCE
A
L'ARMEE FRANCOISE,
AVANT LA BATAIL-LE DE FORNOVE.

HARANGVE II.

SIRE,

Ceux qui consultent sur les incertaines & hazardeuses auantures de la guerre, doiuent rechercher le seul moien qui leur reste de vaincre, & de se sauuer, en la grandeur de leur courage, & en la force de leurs mains. Car quand la force presse extremement en quelque entrepriſe, & qu'il est besoin d'vne exe-

cution auſſi prõpte & auſſi courageuſe, que le conſeil eſt bon & ſalutaire, c'eſt choſe auſſi hõteuſe de perdre courage, ou de ſe laiſſer gaigner à la peur, qu'elle eſt ſouuent mortelle par ſon propre euenement. Mais nous ſommes encor beaucoup plus à blamer, quand la crainte nous fait imaginer les perils plus grands & plus dangereux qu'ils ne ſont. Il y en a, SIRE, qui ont grandement douté de voſtre ſalut, & de celuy de voſtre armée, ie dis des hommes fort ſages & fort vaillans, qui ont parlé deuant moy. En quoy leur opinion eſt d'autant plus receuable, qu'ils ſont grands guerriers & excellens Capitaines. Ils ont mis en auant la diſette des viures, la faim que les hommes ſouffrent, le deffaut du fourrage, le deſtroit & la difficulté du paſſage qui nous empeschent le chemin, & nous oſtent le moien de faire preuue de noſtre valeur. Ils n'ont pas oublié le grand nombre des ennemis qui nous attendent, & qui ſont reſolus de fermer le pas à nos ſoldats qui ſont en petit nombre, & laſſez du trauail d'vn ſi long voyage. Enfin ils concluent qu'il vaut mieux faire toute autre choſe, que perdant l'eſperance de vain-

cre, mettre au hazard toute cette armée victorieuſe, & riſquer par conſequent toutes ſes conqueſtes, & tous les fruits de ſes victoires. Faut-il que nous preſtions l'oreille à ce conſeil, comme ſi la grandeur d'vn Roy ſi puiſſant, ſi genereux, & touſiours victorieux, comme vous, deuoit prendre vn party ſi honteux & vn chemin ſi difficile & ſi dangereux par les montagnes de Genes, pour venir aux Alpes par vne terre paiſible d'Italie, & cependant par vne fuite honteuſe & ſecrette, abandonner lachement aux ennemis noſtre bagage & noſtre artillerie. Sera-ce auoir ſoin de noſtre honneur, ſi tournans le dos à l'ennemy nous reprenons le chemin de Piſe, où eſtans aſſiegez par mer & par terre, & miſerablement vaincus de la faim, nous venons à eſtre la riſée & la fable de tout le monde? Ces auis, SIRE, ne ſont pas ſupportables, il les faut rejetter, & pour moy ie n'approuueray iamais que par quelque accord honteux & indigne de voſtre Majeſté, nous impetrions de nos ennemis armez vn paſſage ſeur & libre en France. Car auec quelle foy penſez vous qu'ils garderont cette conuention, &

que pour croire cela facile, ou pour ne deſeſperer pas de la victoire, ie veuille qu'on m'eſtime plus ſage & meilleur conſeiller que les autres, & qu'on penſe que ie predis trop arrogamment le ſuccez de cette entrepriſe. Car cette prediction ne doit pas eſtre attribuée à mon eſprit ou à mon iugement; mais à la pratique de la guerre, & à la longue experience que i'ay des affaires d'Italie, où i'ay eſté long-temps employé. Là durant cet employ il ne m'a pas eſté difficile d'apprendre les conſeils & les deſſeins de tous ſes Princes, auſſi bien que de ſes Capitaines; & de connoiſtre leurs intelligences, leurs intereſts, & leur diſcipline militaire. Cette connoiſſance m'a ſeruy depuis en mes perils euidens, & m'a rendu froid, ou hardy; lent, ou diligent ſelon que les choſes le requierent. Et dautant que ie vois que ce qui eſtonne le plus les cœurs que la grandeur du peril épouuante, c'eſt la bataille, ie dis que ie ne ſçaurois croire que les Venitiẽs ſoient pour venir aux mains aueçque nous. Car outre ce que vous auez entendu par les lettres de quelques-vns, que le Senat n'a donné ordre ny aux Prouidadours, ny aux Capi-

taines de combatre, qui croira que cette nation née à prolonger les guerres, à tenir les hommes en ſuſpens, & a temporiſer, s'en aille hazarder à vn combat ſans aucune neceſſité, & pour l'intereſt d'autruy. Auſſi les Venitiens ſe ſont faits grands, & ont accreu leur Seigneurie ſe tenans aſſis & regardans faire les autres. Ils ont ſouuent appris à leurs deſpens que les batailles ſont ſuietes à l'ignorance des Capitaines, à l'inſolence des ſoldats & à mille euenemens de la Fortune. Et partant ce ſeroit vne grande folie à vne Republique floriſſante en conſeils & en richeſſes de ſouhaiter des triomphes deſirez & fondez ſur vne victoire incertaine. Car ceux qui ne craignent point de faire de grands frais pour la guerre, ne s'expoſent pas temerairement aux combats, & n'attendent pas follement vne victoire aſſeurée. Encore ne crois-ie pas que Louis Sforce, homme craintif, ruſé & ſecret en ſes deſirs, ſouhaitte que l'armée Françoiſe ſoit defaite ſous l'authorité des Venitiens. Car s'ils emportoient la victoire (ce que Dieu ne veuille) que luy en reuiendroit-il, ſinon que la Duché de Milan tom-

beroit en proye aux Venitiens vainqueurs, qui la muguetent il y a long-temps, & desirent d'en faire vn membre de leur Seigneurie. Mais posons le cas que Louis s'égare à present, & qu'il ne faſſe rien aujourd'huy en homme ſage & bien auiſé: & qu'encor les Venitiens par ie ne ſçay quel ſoudain conſeil contre leur couſtume, hazardent tout l'Empire de l'Italie à vne bataille; ſi eſt-ce que cela ne vous doit pas faire perdre le deſir du combat, ny l'eſperance de la victoire. Que cette vaine peur s'eſloigne donc des cœurs genereux des François, puis que toutes les choſes que tout bon Capitaine doit ſouhaiter ſur le poinct du combat, nous donnent vne eſperance certaine que nous aurons le meilleur en cette entrepriſe. Nous auons premierement la bonne cauſe de noſtre coſté, les ſoldats vaillans, fidelles & accouſtumez aux combats, aſſez d'artillerie, l'auantage du lieu, & enfin la ſeule conſideration du ſalut & de la gloire commune de la Nation que vous commandez. Ie ne veux ny abbaiſſer, ny éleuer aujourd'huy la valeur des ſoldats d'Italie: car ie ferois vne lourde faute, ſi i'interpoſois

là dessus mon iugement ; mais, sans offencer mon honneur ie ne douteray point d'asseurer que nous auons affaire à des hommes sans experience, ramassez à la haste, & nullement agguerris. Car vne grande partie de cette Caualerie dont nous voyons reluire les armes, & voleter les pennaches, n'endossa iamais arnois qu'à ce iour, ny n'ouyt iamais le son de la trompete, qu'aux montres, aux ioutes, ou aux tournois. C'est pour ce qu'il y a long-temps qu'il n'y a eu aucune guerre en Italie. Quant à leur Infanterie, tant s'en faut qu'elle puisse vaincre vos Alemans, qu'elle ne pourra pas mesme soutenir l'effort de ces troupes qui viendront auec vn si bon ordre, & auec vne si grande furie se ietter sur elle. Il n'y a à craindre que les ruses & les surprises de quelque vieux Capitaine, grandement experimenté au métier de la guerre. Car c'est ce qui nous peut plus nuire que tout le courage, & toute la resolution des soldats à combatre. Mais de quelle subtilité & de quelle ruse sçauroit vser vn ieune General sans experience? Auec quel ordre viendra-t'il nous attaquer, ayant à gueer vne riuiere auec beaucoup de

difficulté, là où nous marcherons ſerrez contre luy en bataille, & où il ne vid iamais autre armée que cette-cy, dont il ſoutient le commandement & l'obeiſſance plus par le tiltre & la dignité de ſa charge, que par ſa valeur & ſon experience. Ie ſuis donc d'auis, SIRE, que nous pourſuiuions noſtre chemin, comme nous auions déja fait. Mais vous ferez bien d'encourager les ſoldats, afin qu'ils ne doutent point du ſuccez de la bataille, & qu'ils mépriſent l'armée ennemie. Ie ſerois encore d'opinion & non ſans cauſe, que le bagage fuſt mis à main gauche du coſté des collines, & vn peu loin de l'ordonnance des eſcadrons de la bataille. C'eſt afin que l'ennemy plus auide du butin que de la vraye gloire, s'amuſe plutoſt à piller qu'à combatre. Ie trouue bon auſſi qu'à main droite, & le long de la riuiere on plante & braque l'artillerie contre les Ennemis. Cependant Monſieur de Giemon compagnon, & moy ſerons à l'auantgarde, montrans le chemin aux autres, & combatrons ſi courageuſement que vous ne vous repentirez pas d'auoir ſuiuy ce conſeil. Les vieux Capitaines departiront entr'eux ce

qui reſtera de charges de la guerre, pour nous acheminer tous d'vn meſme cœur à donner le choc à nos ennemis, & à remporter la victoire. Car ils ne ſeront pas abandonnez de leur ancienne valeur, ny de voſtre bonne fortune. Eſtans ennoblis, comme ils ſont, de perpetuelles victoires, & ayant appris à vaillamment combatre, ils pourſuiuront leur chemin pour acquerir vne gloire immortelle.

EFFET DE CETTE HARANGVE.

APRES que Triuulce euſt acheué ce diſcours auec cette aſſeurance & cette fierté de courage, il n'y euſt preſque perſonne qui ne ſe rangeaſt gayement à ſon auis, & qui ne iuraſt de ne partir point de la meſlée que victorieux. Le combat eſtant donc reſolu, Triuulce dreſſa ſes eſcadrons, & s'armant plus à l'épreuue que richement, afin de n'eſtre point reconnu, il attendit les ennemis. Le General de la Ligue fit auſſi le ſemblable, lequel ayant choiſi vn lieu mal propre & deſauantageux, ne peut pas auſſi ſoutenir l'effort des François. Si bien qu'il y perdit la bataille. A quoy aiderent fort ſes eſcadrons, qui au lieu de combatre, s'amuſerent à piller le bagage des

François. Ainſi y ayant du deſordre au Camp de la Ligue, les noſtres remporterent la victoire, firent vn grand maſſacre des Ennemis, & contraignirent le Marquis de Mantouë de ſe retirer à ſa courte honte. Ce fut cette ſi fameuſe journée de Fornoüe le long de la riuiere de Tare, où plus de 60000. Italiens furent mis en deroute par 14000. François, las & haraſſez de la faim, et du trauail d'vn long voyage.

ARGVMENT

ARGVMENT.

QVOY que les François euſſent perdu en cette bataille le plus beau & le plus riche de leurs hardes : Toutesfois le gain de cette victoire leur fit ſupporter patiemment cette perte. Quant aux Ennemis, il ſuruint entr'eux vn grand different apres leur deffaite. Il y en auoit qui ne pouuans ſouffrir la honte qu'vne poignée de François, euſt paſſé ſur le ventre à toutes les forces d'Italie, conſeilloient qu'on recommençaſt la bataille, & qu'on ſe iettaſt ſur eux tandis qu'ils ſe rejouiſſoient du bon ſuccez de cette iournée. D'autres craignans de retomber en vn ſecond malheur plus grand que le premier, eſtoient d'auis contraire. Mais le Marquis de Mantouë, ſoit qu'il ne deſiraſt pas l'accroiſſement des Venitiens, ou

qu'il portaſt quelque amitié ſecrete aux François, ne voulut pas entendre à cette concluſion de rentrer au combat, & pour le diſſuader parla à ſes gens de cette ſorte.

LE MARQVIS DE MANTOVE

AVX SIENS, LEVR CONSEILLANT de ne point pourſuiure le François vainqueur.

HARANGVE III.

SI auiourd'huy, MES COMPAGNONS, nous euſſions eſté d'vn pareil & commun conſentement, ou tous hardis, ou tous timides, il ne ſeroit pas queſtion maintenant de parler ny de quiter la place, ny d'aſſaillir autruy. Car ou nous ſouperions ioyeuſement auec vn Roy priſonnier dans les tentes de nos ennemis, ou bien pleins de cœur, & de hardieſſe, & auec toutes nos forces, nous ſerions à couuert & en ſeureté dans ces forts retranchemens. Mais dautant que les extremitez des partis ſont touſiours domma-

geables aux hommes qui ne ſont pas d'accord en leurs opinions, & que ceux qui ſuiuent vn milieu ſont à tous profitables, ie ne ſouffriray point ny que les poltrons & les timides s'enfuyent, ny que les vaillans ſe mettent encore vne fois au hazard de tout perdre par vne ſecõde bataille. Car que ſeroit-ce autre choſe, qu'auec cette temerité qui n'eſt pas encor aſſez chaſtiée, attaquer l'ennemy en vn lieu deſauantageux & mal-heureux pour nous, pourſuiure des beſtes farouches, & les irriter lors que l'extreme peril de leur vie les a portées à la rage? Ce que ie dis, par ce que la derniere neceſſité ſe change en fureur, & donne du courage aux poltrons qui ſe voyent au deſeſpoir de leur ſalut. Quant à ceux qui diſent qu'il faut s'eſloigner du Camp de l'ennemy, à Dieu ne plaiſe que ceux qui ſont vrayement hommes ſoient d'auis que la grande honte que nous auons receuë par la lacheté de quelques vns tombe par cét eſloignement ſur toute l'armée, & mette vn dernier comble à noſtre infamie. Car ce ſoudain changement de Camp, que pourroit-il faire, ſinon donner à connoiſtre aux

ennemis qui ne ſont pas loin de nous, la grandeur de noſtre perte, vne extreme crainte, vn deſeſpoir de la victoire, & vne fuite honteuſe & à iamais reprochable. Il faut donc que nous arreſtions icy en nos tentes, & que nous faſſions en ſorte que le dommage que nous auõs receu, ſoit reparé par vne plus ſage conduite & par vne vaillance plus heureuſe que celle du dernier combat. Ainſi auant toutes choſes nous ferons porter les bleſſez à Parme, où ils ſeront penſez & gueris ; puis la charge & la garde du Camp ſera commiſe à ceux qui ſont tout frais, afin de faire rafraichir, & donner quelque repos à ceux qui ſont las & trauaillez. Pour moy ie viſiteray les gardes, feray fermer tous les paſſages, & me mettray en tout deuoir d'empecher que l'ennemy ne puiſſe nous aſſaillir & nous forcer. Et comme la iournée de demain nous fera voir plus clairement les mouuemens, le cœur & la contenance de nos aduerſaires, elle nous ouurira auſſi vne plus ſeure voye à nos conſeils, & à nos entrepriſes.

EFFET DE CETTE HARANGVE.

LES Prouidadours de Venize consentirent aisement à ce conseil, & quoy qu'il semblast que ce Marquis eust plutost fait le deuoir d'vn braue Caualier, que d'vn prudent Capitaine: Si est-ce qu'il ne perdit pas sa reputation en leur endroit. Au contraire, ils l'admiroient comme vn excellent personnage, & accusoient plus les autres que luy de cette perte qu'ils auoient receue. Cependant le Roy Charles ayant fait trefues auec les Venitiens pour trois jours, afin d'enterrer les morts, se retira la nuit, & laissa ainsi le Camp Italien tout estonné & tout confus de la honte qu'il auoit receue en cette memorable iournée.

ARGVMENT.

LES Florentins faiſoient ſous la faueur du Roy Charles, la guerre aux Piſans, auſquels ils auoient déja oſté pluſieurs Chaſteaux, & voyans que cette guerre ſeroit de grande importance, ils ſollicitoient à tous propos le Roy que ſelon les conuentions il leur fit rendre les places que les garniſons Francoiſes tenoient, et qu'il renouuellaſt la Ligue auec eux. Ainſi ayant renoüé l'alliance, le Roy leur fit rendre la fortereſſe de Liuorne, & non contens de cecy, ils pourſuiuoient encor de r'auoir la ville de Piſe, qu'ils ne pouuoient auoir aiſement à cauſe d'vn Capitaine Francois qui la tenoit, & qui ayant vne particuliere inimitié contre les Florentins, ne vouloit pas la leur remettre entre les mains. Eux auertis de cette ligue, & voyans que Charles les auoit abandonnez, qu'il y alloit non ſeulement de leur liberté, mais

auſsi de leur vie, eurent recours à Louis Sforce, & aux Venitiens. C'eſt pourquoy ils enuoyerent des Ambaſſadeurs vers les Prouidadours de Veniſe, qui eſtoient à Nouare. Sylueſtre de Pogge vn des principaux et des plus habiles d'entr'eux, eſtant arriué deuant les Magiſtrats de cette Republique & ayant eu audience d'eux, leur parla de cette ſorte.

SYLVESTRE

SYLVESTRE DE POGGE AMBASSADEVR DES PISANS, AVX PROVIDADOURS de Venize, qui eſtoient au ſiege de Nouare, leur demandant du ſecours contre les Florentins.

HARANGVE IV.

MESSEIGNEVRS,

Si pour deffendre noſtre liberté, nous n'auions recours à ceux qui non ſeulement par vn nom ſpecieux, mais par des effets illuſtres ſe montrent les vrais Deffenſeurs de la liberté publique, il faudroit auſſi que pour vous donner vne ample inſtruction de la iuſtice de noſtre cauſe, & pour vous

porter à nous ſecourir, nous fiſſions vne harangue plus longue & mieux eſtudiée. Car il ny à aucun de vous qui ne ſçache quelle a eſté la fortune de Piſe depuis ſeptante ans qu'elle fut ſoûmiſe à celle de Florence. Vous ſçauez que noſtre ville qui en fertilité de terroir, en commodité de la Mer, en gloire des guerres nauales, en beauté d'edifices, en proueſſe, & en vertu des Citoyens, en richeſſes, en loix, & en bonne police, pouuoit autrefois s'égaler à celle de Rome, apres auoir eſté abandonnée de ſes Alliez, & vaincuë par ſes plus cruels ennemis, eſt à la fin tombée de ce comble d'honneur & de proſperitez dans vn abiſme de miſeres, & ſous le ioug d'vne deplorable ſeruitude. Et veritablement il ne nous falloit pas ſupporter la domination d'vn homme ſeul à l'auarice, à la cruauté & à la conuoitiſe duquel, ou la crainte de Dieu, ou la honte des hommes, ou la ſatieté meſme fait prendre fin. C'eſt d'vn nombre preſque infini d'hommes qui ſont autant de Tyrans qui ſuccedent les vns aux autres, que nous auons à ſouffrir toutes ſortes d outrages & de miſeres. Et ce qui met vn dernier com-

ble à noſtre mal-heur, c'eſt qu'il le faut ſupporter ſans murmurer, & en diſſimuler le reſſentiment. De ſorte qu'il n'y auoit aucun Piſan qui pût, ou penſaſt iamais auoir ſoit en public ou en particulier, quelque repos, ou quelque contentement. C'eſtoit lors que les Florentins d'vn commun conſentement donné de main en main, & conſpirans malicieuſement contre nous, portoient grande enuie à l'antiquité, & à la gloire de noſtre ville, & ſe iettans ſur ſes richeſſes, ſur la ſubſtance des particuliers, & enfin ſur l'induſtrie eſtrangere, nous ont peu à peu dépoüillez de tout honneur, & des inſtrumens de noſtre premiere felicité. Car ils nous deffendirent ſur toutes choſes le traffic ſur Mer; puis apres nous auoir oſté noſtre Iuriſdiction, fait de nouuelles loix, impoſé des ſubſides, baſti des citadelles ſur le Roc, ils nous ont à la fin raui les commoditez, les priuileges, & les ornemens de noſtre ancienne dignité. Cette pauure ville eſtant donc reduite à ce poinct de miſeres & de la calamitez, il eſt depuis arriué que toute la Nobleſſe de Piſe, qui ne pouuoit ſeruir, ny voir deuant ſes yeux la ruine de ſon pays, aban-

donna peu à peu ſon lieu natal, laiſſa les maiſons de ſes peres, & les tombeaux de ſes Anceſtres, pour aller habiter ailleurs. La face de cette ville s'eſt tellement changée en peu de temps, qu'il n'y a Italien, ou Eſtranger qui ſe ſouuenant de ſon ancienne felicité, & y retournant aujourd'huy, ne pleuraſt l'eſtat deplorable où nous ſommes, & n'en ſouhaitaſt vn ſemblable aux Florentins, qui nous maitriſent auec vne ſi grande cruauté. Ainſi donc, comme nous paſſions noſtre pauure vie en dueil & en triſteſſe, la venuë des François nous a donné occaſion de recouurer noſtre liberté, & apres auoir ſecoüé ce joug de ſeruitude nous nous obligeames tous par ſerment ſolemnel d'employer nos biens & nos vies pour la deffendre & la conſeruer. De ſorte que les Florentins n'ont peu iuſqu'à preſent ny par leurs menaces, ny par leurs ruſes, ny par les embuches qu'ils nous ont dreſſées durant cette guerre, apporter le moindre preiudice à noſtre franchiſe. Car la liberté eſt deffenduë ſous de meilleurs auſpices, qu'elle n'eſt rauie. Certes les hommes courageux ont appris à mourir plutoſt dans le ſein de la liber-

té, qu'à viure auec des-honneur ſous le ioug de la ſeruitude. Car s'il eſt de ſoy choſe & indigne, & miſerable de ſeruir à l'auarice & à l'inſatiable conuoitiſe d'autruy : Les Piſans trouuent encor plus inſupportable le ioug de ceux qui ne ſont comparables à eux ny en ancienneté d'origine, ny en vaillance de guerre, ny en autre choſe qui puiſſe rendre vn peuple illuſtre & redoutable. Qu'y a-t'il de plus intolerable que de voir les Florentins enuier la liberté à ceux qui eſtoient libres & floriſſans auant la fondation de Florence. N'eſt-ce pas vne grãde iniuſtice à eux de vouloir que les autres ſupportent ce qu'ils ont eux meſmes en ſi grande horreur, & qu'ils reiettent comme la choſe du monde la plus odieuſe & la plus inſupportable ? Ils n'ont iamais voulu ſouffrir le gouuernement de la famille de Medicis, quoy qu'il fuſt tres-iuſte & tres-moderé, & que les monumens des vertus & des belles actions de cette illuſtre race ayent apporté vne grande gloire & vn grand ornement à leur ville ; & nous ſerons nous ſi laches que de ſupporter de bon cœur l'empire de ceux qui ſemblent eſtre nez pour ruiner &

deſtruire la noſtre? Vous pouuez encor connoiſtre par là leur furieuſe conuoitiſe, c'eſt qu'eſtans Italiens, comme ils ſont: neantmoins ſans aucun reſpect ny du ſalut, ny de la liberté d'Italie, ils ont fait ligue auec vn Roy Eſtranger pour aſſujetir, & pour dompter, voire pour ruiner les Italiens. Qui plus eſt, mépriſans inſolemment l'authorité & la puiſſance de tant de Princes alliez, ils luy ont fourny vne groſſe ſomme d'argent, & luy ont offert du ſecours, de viures & le paſſage pour ſon retour. Mais pourquoy penſez-vous qu'ils ont fait cela? C'eſt afin de nous voir défaits en cette armée, & chaſſez de la Seigneurie de Venize, ou du moins pour retarder & rompre le cours de voſtre triomphe, pour ce que la victoire vous eſtoit déja preſentée, & les moiens ouuerts pour chaſſer les François de l'Italie. Pour ces raiſons, vous deuez, MESSEIGNEVRS, ſur tous autres nous tendre les bras, & nous ſecourir, puis que durant l'eſpace de huict cens ans, vous auez maintenu & vaillamment deffendu cette liberté ſur laquelle voſtre Seigneurie eſt fondée. Ayez compaſſion de la fortune de ceux qui

implorent voſtre ſecours, afin de pouuoir conſeruer cette liberté qu'ils ont regagnée par la grace de Dieu, quoy qu'on la leur euſt oſtée par force. C'eſt encor à vous Louis Sforce à qui nos prieres s'adreſſent. C'eſt par le droit d'hoſpitalité quand vous eſtiez banni, par l'affinité de ſang qui regarde vos Anceſtres, & par l'ancien patronage des Vicomtes, ſous la protection deſquels nous auons touſiours eſté : C'eſt, dis-je, par toutes ces choſes qui vous lient eſtroitement à la ville de Piſe, que nous vous coniurons de maintenir noſtre liberté. Ce qui ſe fera aiſement, ſi vous enuoyez en temps & lieu du ſecours à ceux qui combatent non ſeulement pour leur liberté, mais auſſi pour leur propre vie. Et quand nous ne ſerions pas, comme nous ſommes, vos amis & vos alliez, & que noſtre liberté perdue ou conſeruée, ne ſeroit pas de grande conſequence pour incliner la fortune de cette guerre : neantmoins vous nous le deuriez promptement enuoyer. Car par ce moien on prendra iuſtement & neceſſairement les armes non ſeulement contre ceux qui ſont ennemis de toute la Ligue d'Italie, &

qui veulent opprimer la liberté publique, mais auſſi contre ceux qui ont touſiours eſté les mortels ennemis de vos Anceſtres, & qui ont de tout temps fait venir les François & les Alemans en Italie, pour chaſſer les Vicomtes de l'Eſtat de Milan, & pour donner en proye aux Barbares & aux plus cruelles nations du monde, le plus beau, le plus fertile terroir de cette contrée. Si c'eſt donc contre vous que ceux-ci, dés qu'ils nous auront opprimez, tourneront leurs armes, leurs forces & leurs conſeils, pour nous aſſaillir & nous ruiner; C'eſt auſſi à vous, tandis qu'ils ſont occupez à nous faire la guerre, & qu'à noſtre dommage ils ſont loin de vous, c'eſt à vous dis ie, de nous donner du ſecours le plutoſt qu'il vous ſera poſſible. Car ſi vous negligez le ſalut de vos amis, l'audace de vos ennemis croiſtra demeſurement, & par conſequent les mal-heurs eſtans auancez & preſts de tomber ſur vous, vous n'y pourrez pas aiſement remedier & pouruoir au ſalut commun, pour lequel nous vous faiſons cette priere. Que ſi par voſtre moien nous ſommes conſeruez, nous accepterons non ſeulement de bon cœur

les

les loix & les conditions qu'il vous plaira nous impoſer, mais auſſi nous nous ſoumettrons tres volontiers à voſtre Seigneurie. Car toute autre façon de viure, nous ſemblera liberté, pourueu que nous ne ſoyons pas contraints de ſeruir aux Florentins. Auant que de ſubir leur ioug, il n'y a pas vn de nous, qui ſe voyant abandonné de vous, ne donne en mourant vn inſigne témoignage de conſtance pour montrer à tout le monde que les Piſans n'ont iamais voulu eſtre autres ny à la mort ny à la vie, que libres & mortels ennemis de la ſeruitude.

EFFET DE CETTE HARANGVE.

LOVIS Sforce & les Venitiens furent grandement touchez de ces raiſons, & plus encore du dépit qu'ils auoient que les Florentins ſe fuſſent liguez auec les François. De ſorte qu'ils firent prendre bon cœur aux Piſans, et leur promirent qu'ils auroient vn ſoin particulier de leur ſalut & de leur liberté. Apres donc qu'ils leur eurent enuoyé du ſecours ſous la conduite de Fracaſſo Sanſeuerino, ils contraignirent les Florentins de tourner en arriere, & de quitter l'entrepriſe qu'ils auoient faite ſur la ville de Piſe.

ARGVMENT.

GILBERT Duc de Montpenſier eſtant aſſiegé au Chaſteau de Naples, qui tenoit pour les François, fit ſcauoir aux Capitaines qui eſtoient en campagne, que s'il n'eſtoit promptement ſecouru ou par mer ou par terre, il luy eſtoit impoſſible de ſoutenir plus long-temps le ſiege, tant à faute de viures, que pour auoir la pluſpart de ſes ſoldats malades. Dequoy le Sieur de Perſi qui eſtoit de la Maiſon d'Alegre, ayant eu auis, vint pour le ſecourir, & ayant rencontré l'ennemy pres d'Eboli, il le deffit en bataille, & remporta la victoire. Quoy que cette defaite euſt fort eſtonné les Arragonois: neantmoins on mit ordre que la nouuelle n'en vint point à la connoiſſance des aſſiegez, afin que la capitulation de laquelle on auoit

déja commencé à parler, fuſt conclue. Mais comme la pluſpart des Chefs conſeilloient qu'on retiraſt les ſoldaſts par les villes, Proſper Colonne, homme de grand cœur, ne voulant pas ployer ſous l'orgueil de la Fortune, s'oppoſa a ce conſeil, & blamant l'opinion des autres propoſa la ſienne de cette ſorte.

PROSPER COLONNE, AVX ARRAGONOIS,

HARANGVE V.

BIBLIOTECA NAZ ROMA VITTORIO EMANUELE

CEux qui par vn conſeil non ſeulement honteux & lache, mais auſſi grandemẽt pernicieux, ſont d'auis de ramener l'armée en la ville, me ſemblent plutoſt parler de prendre la fuite par les vaiſſeaux, que de vaillammẽt deffendre les tranchées. Car la peur nous ayant fait retirer en la ville, quelle eſperance nous reſtera-t'il, ſi nos ennemis renforcez d'vne ſi braue compagnie de ſoldats tout frais, ſortent hors des Rempârs, pour en rompant la trefve, nous donner vaillamment deſſus? Ie penſe qu'oyans les plaintes & les cris des enfans & des femmes épouuentées dans l'extreme danger de la ville

ils redoubleront leurs forces, & reprendront vigoureuſement courage. Ils nous feront teſte comme ceux qui verront que leur ſalut depend de la valeur ou de la lacheté d'autruy, & qui penſeront qu'en diuers endroits on combat douteuſement, & ſous vn diuers hazard de fortune pour le ſuccez de cette entrepriſe. Auriez vous déja mis en oubly auec quel trauail, & quel peril nous auons ſoutenu les ſoudaines ſorties des ennemis? voire telles que nous aurions maintenant perdu le ſens, ſi nous qui à grand' peine eſtions égaux à la Caualerie Françoiſe en combatant à pied, nous tenions aſſeurez de pouuoir ſoutenir au depourueu la furie des troupes des Suiſſes. Quant à moy bien que ie ſache qu'il eſt plus aiſé en diſcourant de blamer les conſeils d'autruy, que de trouuer les vrais moiens de vaincre & de ſe ſauuer, où les difficultez de quelque entrepriſe ſont extremes : neantmoins i'oze bien dire qu'il n'y a autre moien de repouſſer l'ennemy que celuy qui en cette extremité nous donne vne ferme aſſeurance que nous pourrons non ſeulement nous garantir, mais auſſi accroiſtre la reputation & la gloire

du Roy. C'eſt ce qui conduit & gouuerne heureuſement les armées, quoy que foibles d'elles-meſmes, & qui auec vne pleine eſperance les achemine facilement à la victoire. Ie ſuis donc d'auis que nous campions à Echie, en lieu fort & découuert, & que nous coupions tous les paſſages par leſquels l'ennemy pourra aller à la forteresſe, afin que nous ne ſemblions ny le craindre, ny le mépriſer temerairement. Car noſtre armée ſe preſentant auec vne montre & vne apparance honorable ſera d'autant plus aſſeurée & plus redoutable, & eſtant poſée en vn lieu fort de ſon aſſiete naturelle, pourra facilement empecher l'ennemy s'il vouloit paſſer outre, & aura dequoy faire montre de ſa force ſans ſe mettre au hazard d'eſtre contrainte de combatre. Ceux auſſi qui ſont dans les forts, ſe tiendront en repos, & ayans égard aux oſtages qu'ils ont donnez, ne rompront jamais la trefve. Que ſi nous ſuiuons ce conſeil non ſeulement honteux à le dire, mais auſſi pernicieux en ſon euenement; & qu'en retenant l'armée dans la ville, nous laiſſons le chemin libre à Perſi & ſouffrons qu'il entre dans la Citadelle, il

nous faudra perdre toute eſperance non ſeulement de garder Naples, mais auſſi de remporter la victoire de cette guerre. Car les ennemis eſtans vne fois entrez dans la forteresſe & quittes du ſerment & des conditions de la trefve, vne armée quelque puiſſante qu'elle ſoit ne leur pourra pas faire reſiſtance. Mais ſi nous fortifions en diligence, & que nous fermions tous les paſſages & tous les chemins ou auec des monceaux de pierres, ou auec des arbres coupez & iettez à trauers, ſelon que le portera la nature du lieu, ce qui ſemble difficile reuſſira plus aiſement qu'on ne penſe, & la furie des ennemis ſera rompuë auec plus de plaiſir que de peril, & de dommage pour nos ſoldats. C'eſt pourquoy, FERDINAND, ſi vous aimez le ſalut de cette ville, & de voſtre Royaume, & de voir plutoſt vos ſoldats ſauuez & vainqueurs, que ces choſes abbatuës & briſées comme par vn coup de foudre, conduiſez vos troupes à Echie, veu qu'il en eſt plus beſoin que iamais, & faites paroiſtre voſtre vaillance royale. Car la valeur meſme feinte & apparante fait peur aux ennemis, & ſouuent vn courage abbatu par quelque

que desastre, se releue voyant le seul ombrage de la frayeur des autres, quoy qu'il en ait vainement conceu l'opinion. Cependant il ne faut pas tarder à executer ce que ie conseille, dautant que ces occasions precipitées & soudaines de la guerre, quand les choses courent fortune, ne veulent pas qu'on soit long-temps à y penser & à se resoudre.

EFFET DE CETTE HARANGVE.

Ce conſeil de Proſper fut approuué non ſeulement du Roy Ferdinand, mais auſſi des Capitaines. L'ayant donc trouué bon & neceſſaire, il fit fortifier Echie. Ce qui fut ſoudain executé au grand eſtonnement des François. Et quoy que le ſieur de Perſi ſe fut mis en chemin vers Naples, pour aller ſecourir les aſſiegez: toutesfois ayant trouué contre ſon opinion les Arragonois en campagne & en lieu ſeur, il ne voulut pas paſſer outre: mais s'eſtant retiré il fut cauſe que Gilbert de Montpenſier rendiſt la fortereſſe, dont la reddition fut le commencement de la ruine des François au Royaume de Naples.

ARGVMENT.

HAiradin ſurnommé Barberouſſe, eſtant de petit compagnon deuenu grand Corſaire, & enfin Seigneur d'Alger en Barbarie, creut tellement en credit, en faueur & en reputation enuers Solyman, qu'il fuſt appellé pour eſtre fait Admiral de tout l'Empire des Turcs. Barberouſſe eſtant donc arriué à Conſtantinople, fut receu de Solyman auec toute ſorte d'honneur & de courtoiſie. Mais les Enuieux, peſte ordinaire de la maiſon des Princes s'oppoſerent à ſa bonne fortune, & empecherent qu'il n'obtint pas ce qu'on luy auoit fait eſperer. De là ayant eſté renuoyé à Hibrain Baſſa, qui faiſoit alors la guerre contre les Perſes, il le pria d'eſcrire en ſa faueur à Solyman. Ce que Baſſa luy ayant accordé, il s'en retourna vers Solyman, auquel il parla de cette ſorte à la premiere audience qu'il euſt de luy.

BARBEROVSSE A SOLYMAN, EMPEREVR DES TVRCS.

HARANGVE VI.

IE viens vous dire, GRAND MONARQVE, ce que le Preſtre dit ordinairement à haute voix aux Empereurs Ottomans, lors qu'ils entrent dans leur Moſquée pour y faire leurs prieres. C'eſt pour vous faire reſſouuenir que la pieté & la iuſtice de vos Anceſtres vous ont acquis cét Empire, qui eſt le plus grand, le plus puiſſant, & le plus riche que Dieu ait iamais donné à homme du monde. Car la Fortune ne trompe iamais ceux qui cheminent par cette voye. Pour vous, vous auez iuſques icy ſuiuy leurs traces de telle ſorte que vous auez ſurpaſſé la gloire de leur nom, & de leurs proueſſes.

Vous auez touſiours exercé & maintenu la Iuſtice parmy les voſtres, & ce qui eſt le deuoir de la vraye pieté, bruſlant du deſir d'vne eternelle louange, vous faites inceſſamment la guerre aux ennemis de noſtre Religion. C'eſt vous qui auez pris Belgrade, vaincu & forcé l'Iſle de Rhodes, taillé en pieces en bataille le Roy d'Hongrie, mis deux fois à feu & à ſang l'Alemagne. De ſorte que Charles que les Chreſtiens oſent vous égaler en grandeur d'Empire, & en valeur, quoy qu'il fuſt fauoriſé de toutes les Nations Chreſtiennes : neantmoins épouuenté du ſon effroyable de vos armes, il n'oſa iamais venir aux mains auec voſtre Majeſté tres-redoutable. Mais d'autant qu'il n'y a Empire tant ſoit il grand, ny victoire tant ſoit-elle glorieuſe, qui puiſſe contenter vn cœur haut & genereux, ny raſſaſier vn eſprit conuoiteux de gloire, vous auez encor enuoyé vos victorieuſes Enſeignes contre les Parthes & les Perſans. C'eſt afin que ces Nations qui ont renoncé à la Loy diuine, eſtans repurgées par vos victoires, retournent aux anciennes Ceremonies de noſtre Religion. Mais Dieu veuil-

le que ie vous ſois & au commencement, & à la fin honorable & magnifique ſeruiteur, tandis qu'il me ſera loiſible comme homme qui a blanchy dans les armes & parmy les perils, de vous raconter les choſes qu'il faut faire, & pour augmenter la gloire de voſtre nom de vous decouurir celles que la longue experience m'a appriſes. Ne penſez pas, GRAND MONARQVE, que l'ambition, ou le deſir d'vn plus grand auancement me faſſe tenir ce langage. Car la Fortune a eſté iuſqu'à preſent ſi fauorable à mes affaires, qu'eſtant tres-pauure en ma maiſon, & iettant le voile à ſon vent ſous vne eſperance incertaine, elle m'a donné pluſieurs victoires & de grandes richeſſes, & m'a enfin éleué à la Royauté. Mais les Dieux ne m'ont peu rien donner de meilleur & de plus auantageux, que l'honneur d'eſtre venu vous faire la reuerence, & le bon-heur de vous conſeiller ſur des choſes de tres-grande importance. Ainſi ie vous donneray la choſe du Monde la plus vtile & la plus excellente, qui eſt vn conſeil plein de fidelité & d'experience au métier de la guerre. Et quoy qu'il ſemble que les vieillards ne

puiſſent faire autre preſent que celuy là: toutesfois ie me ſens encore ſi fort, & ſi robuſte que ie puis également executer & promettre tout ce qui ſert à la guerre, ſoit par mer, ſoit par terre. Or ſuiuant le conſeil & les traces de mon frere Orucie, homme tres-vaillant, ie n'ay iour & nuit trauaillé dés ma plus tendre ieuneſſe, qu'à eſtendre les bornes de noſtre Religion, & à perſecuter les Chreſtiens par mer & par terre. Mon plus grand deſir à touſiours eſté de voir vos armes accompagnées de mes forces & de mon affection à voſtre ſeruice, & enfin ſous la faueur de voſtre redoutable Majeſté, d'eſtre fait voſtre Capitaine, ou du moins voſtre Enſeigne. Car ie ne me facheray iamais d'obeir aux plus gens de bien que moy, & aux plus experimentez au metier de la guerre. Que ſi Dieu me fait cette grace, i'eſpere auſſi de chaſſer bientoſt l'Eſpagnol de toute l'Affrique, & de faire que vous entendrez que les Mores ſeront paſſez en Eſpagne pour iouïr de leur ancien Patrimoine au Royaume de Grenade. Les Affricains, & les Arabes vous obeiront, & pour ne parler de la Sardaigne, & de la Corſeque,

au Ciel, & vous laiſſa entiere cette entrepriſe, qui eſt l'ouurage d'vne parfaite vertu, auquel & les Aſtres & les Deſtinées vous appellent. Ie ne veux pas interrompre voſtre voyage de Leuant par l'eſperance de cét excellent & extraordinaire triomphe, & ne pretens pas vous detourner de faire la guerre aux anciens ennemis de voſtre Majeſté, & de la Religion de l'Alcoran. Car l'armée nauale me ſuffira, de laquelle vous n'auez pas beſoin, puis que c'eſt ſur terre qu'il vous faut pourſuiure l'ennemy : afin que tandis que vous aſſuietirez l'Aſie, d'autre part l'Affrique, qui eſt vne troiſieſme partie du monde ſoit auſſi ſoumiſe à voſtre Empire. Neantmoins auant toutes choſes il faut chaſſer Muleaſſem de Tunis, lequel pour ſon inſatiable auarice, pour ſon inſolente paillardiſe, & pour ſa cruauté plus que barbare, eſt hay de Dieu & des hommes. C'eſt luy qui ayant traitreuſement fait mourir dix-huict de ſes freres, & ce qui eſt plus cruel cent fois que la mort meſme, leur ayant creué les yeux, regne tout ſeul, pour n'auoir laiſſé en vie aucun de ſes parens, ou de ſes amis. Car auec autant de trahiſon, que de

tyrannie, il a fait couper la gorge à tous les domeſtiques de feu ſon pere, qui l'auoient éleué à la Royauté, afin de les recompenſer plutoſt de l'obligation qu'il leur auoit pour vn ſi grand bien fait. C'eſt auec cette beſte que nous aurons à faire, qui n'eſtant aimée de perſonne, eſt haye de tout le monde. Les Arabes tourmentent ce Tyran par des courſes continuelles. Il eſt ſi lache & ſi poltron qu'il aime mieux ſupporter leurs iniures, que de s'en venger. Neantmoins ce demy homme, ce More infame & effeminé tient à la chaiſne pluſieurs Turcs fort vaillans. Il ne veut aucunement reconnoiſtre voſtre Nom auguſte & redoutable, duquel de toutes les parties du monde on prend les auis & les raiſons tant humaines que diuines. Et ce qui eſt le plus inſupportable, c'eſt qu'il fauoriſe les Eſpagnols à Tripoli, afin que ces vaillans Capitaines, vos humbles & fidelles ſubjets Agis, & Moyſe ſoient chaſſez par les Chreſtiens de la ville de Tajorée. Nous pourrons d'autant plus aiſement prendre & tuer cette beſte, qu'elle eſt deſarmée de dents & d'ongles: car nous auons en noſtre compagnie

Roſcete ſon frere, que tous les Tuneſiens deſirent auec paſſion d'auoir pour Prince. Nous pourrons nous ſeruir de cettui-cy, afin que lors que nous irons à Tunes auec nos forces, l'entrepriſe ſoit executée ſans effuſion de ſang. Ce ſera puis apres à vous de mettre pour Gouuerneur tel qu'il vous plaira nommer en Affrique. Pour moy ie croiray auoir acquis aſſez de gloire & de puiſſance, quand apres que vous aurez vaincu les Perſans, vous receurez de ma main à voſtre retour l'Affrique domptée & reduite à voſtre obeïſſance. Au reſte ie veux promettre & vous proteſter particulierement que ie feray ſi bien que les Chreſtiens pleureront pour leurs pertes, & ſi ie puis rencontrer André Dorie, ie l'empecheray de ſe rejoüir long temps de ſes larcins & de ſes méchancetez. Car ie prens pour moy cét ennemy comme à tache pour le combattre & le pourſuiure, tant pour les dommages qu'il m'a faits, que pour la concurrence de gloire qui eſt entre nous. Ou cettui-cy eſtant vaincu, vous ſeul ſerez Seigneur de toutes les Mers : & croyez moy que qui vaincra ſur Mer, commandera facilement ſur la Terre.

EFFET DE CETTE HARANGVE.

SOLYMAN apres auoir hautement loué l'affection & la prudence de Barberousse, rompit le conseil, sans prendre là dessus aucune resolution, comme celuy qui estant sage Prince, vouloit penser sur cette affaire, auant que d'en determiner & conclurre. Mais enfin s'estant resolu à cela, il fit & declara Barberousse son Lieutenant General de l'armée de Mer, & luy ayant donné des Galeres, des viures, & des deniers, l'enuoya à l'entrepriſe de l'Affrique. Surquoy Barberousse fit vne telle diligence, que venãt le long de la coſte d'Italie, il ſaccagea pluſieurs Terres auant qu'on ſe prit garde de ſa venuë. Puis auec la meſme viteſſe il paſſa en Affrique, où il prit Tunes, la Galote,

& plusieurs autres places, desquelles il fut depuis chassé par l'Empereur Charles cinquiesme.

ARGVMENT.

BARBEROVSSE ayant obtenu l'armée de Solyman pour l'entrepriſe de Tunes, & s'en eſtant fait Seigneur, l'Empereur Charles ſollicité par Muleaſſem entreprit de chaſſer Barberouſſe & de remettre le Roy fugitif en ſes Terres. Dequoy Barberouſſe auerti & ſçachant que l'Empereur y eſtoit en perſonne, demeura fort eſtonné, voyant qu'il ne pourroit ſortir de cette entrepriſe qu'à ſa honte & à ſa confuſion. Toutesfois veu la difficulté des matieres ne ſe pouuant perſuader que l'Empereur fuſt en perſonne en cette armée, fit aſſembler ſes Capitaines, et les ayant appellez au conſeil, leur parla de cette ſorte.

BARBEROVSSE A SES CAPITAINES ESTANT AV CONSEIL.

HARANGVE VII.

IE ne veux point icy, MES COMPAGNONS, exalter nos forces ny nos courages: Mais qui eſt celuy, ie vous prie, qui connoiſſant bien ce pays ne iuge facilement que l'ennemy ſera puni de ſon deſir trop ambitieux, & de ſa hardieſſe trop inconſiderée? Car il eſt venu pour nous combatre au plus dangereux temps de l'année, à ſçauoir au mois de Iuin, en des lieux tous bruſlez des ardeurs du Soleil, où l'eau defaillant, le ſablon y eſt ſi menu que le vent venant à l'éleuer le iette contre le viſage & les yeux des hommes. Et quoy? eſtimerons nous que les ſoldats de l'ennemy,

leſquels, comme i'entens, ſont pour la plus part gens nouuellement ramaſſez, & chargez d'armes peſantes, puiſſent marcher facilement & ſe manier, ou s'armer ſelon que les diuerſes occurrences d'vne bataille le requierent lors qu'on eſt ſurpris, & qu'il faut vaillãment combatre? Puis que les ſablons ſont ſi hauts que cedans au pied, ils l'engloutiſſent iuſqu'au genoüil, & ne ſouffrent pas qu'on diſpoſe bien & deuëment les rangs pour la bataille, auec quelle adreſſe, & auec quel art militaire pourront-ils ſe gouuerner, & ſoutenir la furie de l'Infanterie des Turcs & celle de la Caualerie des Arabes? Et s'ils ſont en ſi grand nombre que ces Marchans Chreſtiens nous ont rapporté, quels viures pourront ſuffire pour les nourrir, ſi la guerre dure long-temps? En cette guerre, MES COMPAGNONS, nous planterons en Affrique vn nouueau & incomparable Trophée, comme vn monument eternel de noſtre valeur. Car quant à Charles l'Empereur de nos ennemis, homme tres-riche, & de grãde authorité, ou il ſera par nous taillé en pieces, ou eſtant fait noſtre priſonnier, nous tirerons vn grand

butin

butin de ſa rançon. Quant à ce qui touche mon deuoir, ie feray ſi bien qu'il ne vous manquera ny armes, ny viures, ny ſecours, ny autre choſe quelconque neceſſaire pour ſoutenir & maintenir la guerre. Car ie feray ouurir les Arſenacs, les greniers, & les threſors, & enuoieray ſoudain de l'argent, tant pour le payement des ſoldes, que pour faire des preſens aux Arabes, nos Confederez. Et apres cecy, vous ſçauez que les Tenuſiens pour peu d'eſperance de ſalaire qu'on leur donne, ſont aiſement retenus dans leur deuoir, & portez à s'oppoſer à l'ennemy. I'exige ſur tout vne choſe de voſtre valeur, c'eſt que vous deffendiez de toutes vos forces la Galotte, qui eſt vn tres-aſſeuré Rampart, non ſeulement de cette ville, mais auſſi de tout le Royaume, & particulierement de noſtre armée. Car ce ſera là que l'ennemy fera ſon premier effort. Conſeruez là donc auec vn courage inuincible, & pour moy, & pour l'Empereur Solyman, afin que les Chreſtiens l'ayant vainement aſſaillie, & vous l'ayant courageuſement deffenduë, leur Empereur trompé en ſon opinion, & dépouillé

de toute ſa gloire, perde l'eſperance non ſeulement de ne recouurer iamais la ville de Tunes, mais auſſi de ne plus ſortir de ce pays, comme celuy qui y laiſſera la vie.

EFFET DE CETTE HARANGVE.

QVelque courage que Barberousse donnaſt aux ſiens, & quelque ſage & grand Capitaine qu'il fuſt : toutesfois la Galote fut priſe par les noſtres, & il luy fut impoſsible de la ſauuer. Mais ce ne fut pas ſans y perdre des plus ſignalez de l'armée. De ſorte qu'il falluſt que Barberousse quittaſt enfin la ville de Tunis, & qu'il s'enfuyt aux montagnes. L'Empereur y remit Muleaſſem à ſon grand honneur, & au grand ſoulagement des Chreſtiens d'Affrique.

ayant eu audience de ſa Majeſté, Baptiſte Archinte, le plus eloquent d'entr'eux luy fit ces plaintes de cette ſorte au nom des Milanois.

BAPTISTE ARCHINTE,
A L'EMPEREVR CHARLEQVINT.

HARANGVE VIII.

LA tres-noble ville de Milan, cy-deuant tres puiſſante pour ſes grandes richeſſes, & maintenant ruinée par les recentes miſeres de cette cruelle guerre, lors qu'elle s'attendoit de voir la fin de ſes maux, & de iouir ſous la ſauuegarde de voſtre nom d'vne profonde paix, s'eſt veuë inopinement accueillie d'vne nouuelle calamité, beaucoup plus grande que les premieres. Car ſi c'eſt choſe miſerable, INVINCIBLE MONARQVE, d'eſtre ſaccagé de ſes ennemis durant la guer-

re, il eſt beaucoup plus cruel, & plus inſupportable d'eſtre ruiné de ſes amis meſmes, & de ſouffrir des dommages irreparables au milieu de la paix. C'eſt pourquoy TRES-IVSTE EMPEREVR, les miſerables Milanois ont recours à voſtre clemance vrayement Royale, & la ſupplient tres-humblement de les vouloir deffendre & deliurer de la violence & de la cruauté d'vn petit nombre de voleurs. Ce ſont vos vieilles troupes Eſpagnoles, qui tandis qu'elles vous gaignoient des victoires, eurent nos biens à diſcretion auec la licence que le mal-heur du temps & la neceſſité de la guerre leur pouuoient donner. Et à preſent encor pourſuiuans leur premiere pointe, elles eſſayent d'épuiſer la derniere goutte de noſtre ſang, & d'en épraindre le marc, afin qu'il n'y ait rien de reſte. Ce qu'ils font ſous ce pretexte que voſtre Majeſté leur eſt redeuable de leurs ſoldes, afin de ſe ioüer plus librement de nous par leurs rapines, & par leur auarice inſatiable. C'eſt auſſi afin qu'on eſtime qu'ils ont droit de faire tous ces excez par raiſon de guerre, & qu'ils peuuent par conſequent

piller & ſaccager impunement au grand preiudice de voſtre honneur, & plus encore à la ruine de vos Subjets. Car ſi vous ſouffrez que nous ſoyons ainſi pillez, il nous ſera impoſſible de vous payer les deniers qui nous ſeront impoſez pour voſtre ſeruice. Ces voleurs s'eſtans emparez du Terroir tres-fertile du Milanois, & ayant ſurpris les moiſſons, mettent tout en proye, & encore attendent-ils auidement à faire le ſemblable aux vendanges prochaines. Dequoy il ne faut pas s'eſtonner, puis que ſans honte ny reuerence ils ſe ſont reuoltez de l'authorité du Marquis du Guaſt leur Capitaine, & du Senat que vous auiez ordonné, & enfin de voſtre Majeſté meſme. Ayans les armes à la main, ils ne tiennent auſſi aucun compte des habitans du pays de Milan, qui ſont plus obeïſſans & plus preſts à voſtre ſeruice que ces voleurs & ces brigands. Nous auons donc beſoin, TRES-IVSTE EMPEREVR, d'eſtre promptement ſecourus de voſtre Majeſté, de peur que tandis que nous nous pleignons en vain des iniures receuës, noſtre pays ne ſoit entierement ruiné. Or il y a deux moiens preſens

ſens de nous ayder : Car ou il faut payer comptant les gages que ces Mutins demandent ſi inſolemment, ſi la choſe eſt iuſtement deuë : ou s'il vous plaiſt qu'ils demandent ce qu'ils ne doiuent point auoir, & que voſtre Majeſté n'aye pas le moien de les contenter, nous vous ſupplions de nous permettre que ſans l'offencer, & ſans en eſtre recherchez nous puiſſions nous venger par les armes des iniures que ces brigands nous ont faites. Car il eſt bien iuſte que ceux qui par leurs mauuaiſes actions terniſſent la gloire de vos beaux faits & de vos victoires, & qui vous oſtent les loüanges deuës à voſtre valeur, & l'eſtime qu'elle vous a acquiſe en l'opinion de toutes les Nations du monde, portent auſſi la peine de leur rebellion, & de leur malice obſtinée.

EFFET DE CETTE HARANGVE.

L'*EMPEREVR ne fit aucune reſponſe à cette plainte, pour ce qu'elle luy ſemble vn peu trop libre & trop hardie. C'eſt pourquoy il renuoya les Milanois au Cardinal Granuelle, qui auoit alors le maniment de ſes affaires de plus grande importance. C'eſtoit vn homme comparable aux Cardinaux d'Amboiſe, de Ximenez, d'Oſſat, du Perron & aux autres Colomnes de la Religion Chreſtienne. Il eſtoit grand Oncle maternel de Monſieur de Thoreze, d'vne des plus Illuſtres Maiſons de la Franche-Comté, & auiourd'huy Archeueſque de Beſançon, qui ne cede à ce grand Perſonnage, ny en eſprit ny en ſuffiſance, ny en vertus, tant Morales que politiques. L'Empereur*

donc manda à Granuelle, qu'il reprit aigrement Archinte, pour auoir parlé trop desauantageusement contre la Nation Espagnole. A quoy ce grand Ministre d'Estat obeissant, fit appeller Archinte qui luy parla encor plus librement qu'il n'auoit fait à Charlequint, disant que si l'on n'y pourueoyoit, que les Milanois tacheroient d'y remedier. Mais en somme, ils n'en eurent autre raison, sinon des Lettres de Commission au Marquis du Guast, afin qu'il y donnast ordre.

ARGVMENT.

LES Venitiens ayant fait la paix auec Solyman Empereur des Turcs par l'entremiſe de François premier, la paix fut auſsi faite entre les Miniſtres de l'Empereur Charles, & du Roy Très-Chreſtien, en laquelle ils eſtoient reſolus de faire la guerre au Turc ſuiuant la publication de la Croiſade. Or ces deux grands Princes vouloient attirer les Venitiens à la Ligue, & les faire entrer auec eux en l'alliance contre le Turc. C'eſt pourquoy François premier enuoya Monſieur d'Annebault pour cet effet, & pour Charlequint vint le Marquis du Guaſt, qui ayant eu audiance en vne aſſemblée publique des Seigneurs de Venize, fit cette harangue.

LE MARQVIS DVGVAST, A LA SEIGNEVRIE DE VENIZE.

HARANGVE IX.

MESSEIGNEVRS,

Ie crois fermement que ç'a eſté par la prouidence diuine, & par l'interceſſion de tous les Saints que les deux plus grands Princes de l'Europe, qui eſtoient cy-deuant entr'eux en guerre continuelle, touchez d'vn ſainct zele de Religion, ont fait la paix enſemble, & ſont deuenus tres-bons amis. Mais c'eſt auec vne ſi ſainte intention,

qu'ils pretendent moyennant l'aide de Dieu eſtablir la paix, donner à la Chreſtienté ſi long-temps affligée vne tranquillité digne de leurs noms, & faiſant l'entrepriſe de la Croiſade venger les iniures que les Chreſtiens ont receuës des Barbares. Nos Rois, MESSEIGNEVRS, nous ont enuoyez vers vous, pour vous faire entendre cecy, afin de vous enflammer à propos du meſme deſir duquel on ſçait que vous auez de tout temps bruſlé pour la dignité & pour la gloire de cette grande Seigneurie. Ils deſirent de vous auoir pour compagnons en cette ſainte & glorieuſe entrepriſe, comme les Chreſtiens du monde les plus puiſſans ſur mer, & les plus experimentez aux guerres nauales, & comme ceux qu'ils eſtiment particulierement dignes des fruits de cette victoire pretendue. Car ſi cette entrepriſe eſt renouuellée, & que de ſi grandes forces ſoient vnies enſemble, il n'eſt perſonne qui ne voye que les Barbares ſeront ſans doute les plus foibles ſur mer, quoy qu'ils ſe vantent d'auoir vaincu à la Proneſe. On ſcait bien que ce ne fut pas par leur vaillance, mais à la faueur

d'vne tempeſte inopinée, qu'ils échaperent de nos mains preſque victorieuſes. S'il n'y à que le zele & l'intereſt de la Religion, qui nous faſſe ramaſſer de toutes parts, & vnir enſemble nos forces, le Dieu du Ciel, de la Terre & de la Mer vous ſera fauorable, & oſtera le cœur aux Infidelles, afin qu'ils apprennent quelquefois à eſtre vaincus. On peut encore bien eſperer de nos armes par terre; car outre les troupes, auec leſquelles l'Empereur mit en fuite le Turc deuant Vienne, nous aurons vn grand ſecours, non ſeulement de la Caualerie & de l'Infanterie Françoiſe, mais auſſi Sigiſmond Roy de Pologne qui a couſtume de combatre heureuſement contre les Infidelles, pour la cauſe de la Religion, menera promptement ſes grandes forces en campagne. Cela eſtant, il n'y a point de doute que nous ne remportions aſſeurement la victoire. L'Empereur donc, & le Roy François vous exhortent conjointement par ma bouche à receuoir pour le ſalut de toute la Chreſtienté, ces conſeils ſalutaires & honorables, & à embraſſer religieuſement l'eſperance d'vne iuſte gloire, & d'vne

glorieuſe victoire. Ils vous conſeillent auſſi, & vous coniurent de rompre l'alliance que vous auez auec les Turcs, les ennemis communs de la Religion Chreſtienne. Car c'eſt vne tache à voſtre honneur & à la generoſité de voſtrs courage, d'auoir prolongé la trefve, & preferé vne paix infame & trompeuſe à vne tres-iuſte & tres-ſainte guerre. Ce vous ſeroit auſſi vne grande honte que les frais de la guerre detournaſſent vne ſi riche & ſi floriſſante Republique que la voſtre, d'vne choſe ſi vtile, & ſi équitable. Car ſi nous vainquons vne fois, les fruits d'vne ſeule victoire remportée ſur Mer, ou ſur Terre, repareront toutes nos pertes paſſées, & ſeront accompagnez d'vne louange immortelle.

EFFET

EFFET DE CETTE HARANGVE.

LANDE qui eſtoit alors Duc de Venize reſpondit que le Senat loüoit fort cette bonne & ſainte entrepriſe, & que s'ils attendoient la reſolution de la paix, ils ne voudroient pour choſe du monde faillir à cette aſſemblée des Chreſtiens. A quelque temps de là le Senat n'oyant rien de reſolu ſur l'accord qu'on leur auoit fait eſperer entre ces deux grands Princes, ſe douta qu'on ne luy vouluſt jouer quelque tour. Ce qui depuis fut decouuert au grand malheur de ceux qui faiſoient les menées: Enfin ayant quelque querelle auec le Turc, ils furent contraints pour auoir la paix de luy quitter deux belles villes en la Romaigne, qui eſt l'ancien pays de Thrace.

ARGVMENT.

SOLYMAN *s'eſtant emparé de la ville de Bude, par la trahiſon, ou plutoſt par la diſcorde des Tranſſiluaniens, qui portoient enuie à la fortune des Hongres, & ne vouloient pas que Ferdinand eut le Royaume de Hongrie, Mahomet Sangeaz de Belgrade luy conſeilla de garder pour luy cette piece, puis qu'elle luy eſtoit écheuë par raiſon & par droit de guerre. Et dautant qu'au Conſeil il fut le dernier à dire ſon auis, & qu'il croyoit deuoir eſtre mal ouy, & plus hay que pas vn des autres Baſchas par le Grand Seigneur, il parla deuant luy de cette ſorte.*

MAHOMET BASCHA
A SOLYMAN EMPEREVR DES TVRCS.

HARANGVE X.

IE ſçay bien, SOLYMAN, que celuy qui eſt le dernier à dire ſon auis, eſt ordinairement mal ouy & hay de ceux contre l'opinion deſquels il vient à parler. Par conſequent ayant à propoſer vn ſentiment tout contraire, il ne ſe peut faire que ce que i'ay à vous dire, ne ſoit facheux & deſagreable à vos oreilles. Toutesfois qu'on m'appelle arrogant & preſomptueux, tant qu'on voudra, il ne m'importe, pourueu que i'euite le nom de malin, & d'ignorant, & que ie vous declare ce qui peut ſeruir au bien de

vos affaires, & à l'accroiſſement de voſtre grandeur. Auſſi ay-ie droit d'exiger qu'on donne quelque choſe à mon âge, & encore s'il m'eſt permis de le dire, à mes actions, & aux ſeruices que ie vous ay rendus. Car ayant blanchy ſuiuant les armes, & combatant en Hongrie, i'ay appris des choſes touchant les forces du Royaume, & les mœurs de ſes habitans, qui eſtant propoſées, vous pourront eſtre grandement vtiles, & vous faire prendre vn conſeil, duquel puis apres vous ne puiſſiez pas vous repentir. Déja par cinq fois durant l'eſpace de vingt ans vous eſtes venu en Hongrie à main armée. Pour moy ie puis dire ſans vanité qu'en qualité de Capitaine, ou de ſoldat non tout à fait inconnu, ie me ſuis trouué non ſeulement en toutes les guerres, mais auſſi en toutes les batailles. Et cecy, comme ie penſe, pour venger les iniures receuës, pour eſtendre les limites de voſtre Empire, & enfin pour iouir d'vne bonne paix, qui ne peut eſtre aſſeurée & durable, ſi elle n'eſt gaignée par les armes, & par la victoire. Vous priſtes donc courageuſement Belgrade, retraite infame des plus cruels voleurs, & re-

nommée pour les funeſtes entrepriſes que vos Anceſtres firent en cette place. Ce fut apres que durant que voſtre pere eſtoit occupée aux guerres de Perſe, les Hongrois eurent impunement tourmenté par leurs rauages les confins de la Seruie, & de l'Eſclauonie. Ces meſmes Hongrois cinq ans apres furent par vous taillez en pieces auec leur Roy, pource qu'ils auoient cruellement maſſacré nos Ambaſſadeurs. Apres auoir pris la ville de Bude, pour donner meſmes aux plus éloignez & aux plus grãds ennemis de voſtre Nom vn illuſtre témoignage de la grandeur de voſtre courage & de la generoſité de voſtre eſprit, vous choiſites vn homme parmy cette nation vaincuë, pour l'honorer de la couronne royale, quoy qu'il ne fuſt pas ſorti du ſang des Rois, ny connu pour aucun autre merite, que pour s'eſtre montré & en public, & en particulier voſtre ennemy, lors que conduiſant contre vous ces braues ſoldats de la Tranſſiluanie, ſon frere beaucoup plus vaillant que luy paſſa par le fil de noſtre eſpée. Apres cela s'éleua vn nouuel ennemy, à ſçauoir le Roy d'Auſtriche, lequel a voulu chaſſer l'Hongrois voſtre

Vaſſal qui regnoit par voſtre moien. Ainſi vous auez entrepris la troiſieſme guerre contre les Allemans, qui a eſté ſi grande que ſitoſt que vous euſtes remis le Roy chaſſé en ſa maiſon & en ſon Trône, & mis en fuite l'ennemy, vous fites trembler non ſeulement les murailles de Vienne, mais auſſi toute l'Allemagne au ſeul bruit de vos armes. A deux ans de là, ce meſme Roy qui ne pouuoit ſouffrir ny la paix, ny la guerre, s'appuyant ſur les forces de Charles ſon frere, & ayant en vain aſſailli Bude, deffenduë par voſtre Garniſon, vous cueilla vne autrefois, & vous appella pour venger par bruſlemens & par maſſacres, les iniures qu'il auoit receuës. Car vous croyez que voſtre honneur vous obligeoit de deffendre & de partager par vos armes celuy que par vne bonté extraordinaire vous aurez fait Roy, & de combatre en quelque fameuſe iournée auec les deux freres, Rois d'Auſtriche pour l'Empire du Ponant. Mais eux, tandis que bruſlant & ſaccageant vous couriez leurs Terres, n'oſerent pas attendre voſtre furie. Apres s'enſuiuit la paix entre l'Hongre & l'Aleman à laquelle vous

donnates voſtre approbation & voſtre conſentement, comme vous vous prepariez d'aller contre les Perſes. Mais l'Aleman la rompit de telle ſorte, que ſi par la defaite de ſon armée à Ezechie, ie n'euſſe vengé à temps cette perfidie, il eut fallu rappeller voſtre Majeſté & ſes forces qui eſtoient à Babilone. Et maintenant apres auoir ſurmonté pluſieurs difficultez de voyages vous eſtes venu iuſqu'à Conſtantinople, pour donner ſoudain du ſecours, & faire vn dernier effort en Hongrie. Ce que ie me promets de voſtre valeur, afin qu'apres auoir fermement eſtabli les affaires de ce pays, toutes les incommoditez de tant de frais & de tant de trauaux que vous auez cinq fois entrepris pour la commodité d'autruy prennent fin. Si ce n'eſt, comme quelques-vns deſirent, a ce que ie vois, que vous iugez ne deuoir jamais quitter la tutelle d'vn Pupille & d'vne vefue. Quoy que cette charge ſoit pleine d'vne infinité de ſoucis, de trauaux & de dangers: Toutesfois elle n'eſt pas comparable à l'éclat de cette gloire, que ces trop Sages, à mon auis, propoſent à voſtre grand courage, qui n'aſpire qu'à l'honneur

& au gain d'vne loüange immortelle. Mais eſtant groſſier, comme ie ſuis, ie ne connois pas en quoy conſiſte cette ſageſſe pleine de gloire, qui vient à rompre en ſon cours l'effort & les nerfs de la victoire, & que les bons Capitaines ne reçoiuent iamais en leur armée. Ce qui eſt cauſe que moy deſirant que vous ſoyez beaucoup plus heureux, & plus grand que pas vn de vos Anceſtres qui ont ſoûmis dix-huict Rois à cét Empire, ie ne voudrois pas auſſi que vous fuſſiez plus ſage qu'eux en cét endroit. Car quelle plus grande folie ſçauroit-on imaginer que d'eſtre touſiours fol: c'eſt à dire en procurant le bien d'autruy, mettre ſouuent en hazard ſes biens, ſa vie, ſes gens, & ſon honneur. Vous auez, ce me ſemble, ſuffiſamment ſatisfait au deuoir de la pieté, de la foy, voire de la gloire, ſi elle s'acquiert plutoſt par la douceur, par la courtoiſie, & par la clemance, que par vne force inuincible de conſeil, & par la vigueur obſtinée d'vn grand courage. Car c'eſt par ces inſtrumens qu'vne Valeur touſiours ardente, & touſiours indomptable a éleué ceux de la race des Ottomans. Que ces vaines

nes images de louanges ſoient les ioüets & les diuertiſſements des Princes oiſifs & feneans. Certes elles ne plaiſoient à vos Anceſtres tandis qu'ils auoient les armes à la main, qu'apres auoir vaincu leurs ennemis, triomphé d'eux, & dreſſé des trophées de leurs biens & de leurs dépoüilles. Mais il ſe faut rapporter de cela à voſtre volonté & à voſtre iugement, auquel les plus grands eſprits deferent, & s'auoüent inferieurs. Et vrayement ſi ie regarde de loin les accidens des guerres, & les occurrences certaines des choſes, ie ne ſuiuray point auſſi ce conſeil que le deſir de mon ame m'inſpire, puis que la neceſſité qui eſt la maitreſſe de toutes choſes & qui me preſſe extremement, me montre vne meilleure voye. La premiere & la principale occaſion eſt que les Hongrois nous donnent vn bel auertiſſement que nous ne deuons auoir en eux aucune confience. Car n'eſtans fameux que par leurs rapines, par leurs reuoltes, & par leur perfidie, ils viuent auſſi en diſcordes continuelles, & ont parmy eux des Fugitifs, qui ſollicitent à tout propos les Alemans à nous faire ſans ceſſe la guerre. Et ce-

pendant les forces de la Reine & de ſon Pupille ſont ſi foibles qu'elles ne ſçauroient ſoutenir l'aſſaut d'vn puiſſant ennemy voiſin. Il faudra donc que noſtre ſecours deffende le Royaume d'vn autre, qu'à moins d'vne iuſte armée nous ne pouuons conduire icy ſans courir nous meſmes fortune de nous perdre, ou du moins de nous cauſer vn grand dommage. Et certainement il me ſemble que c'eſt à nous vne grande folie, de faire marcher tous les ans, comme nous auons accouſtumé, vne armée compoſée d'vn nombre infiny de gens de pied & d'artillerie, & d'entreprendre vn ſi facheux & ſi long voyage. Car ie ne penſe pas que ce ſoit faire l'honneur du nom Ottoman de ſortir tous les ans en armes à la priere d'vne femme qui pleure, qui ſe plaint & demande du ſecours: ſi ce n'eſt qu'il ſoit plus vtile d'eſtre aſſailli, que d'attaquer les autres. Ie ſuis donc d'auis que ſuiuant la couſtume de nos Anceſtres nous reduiſions en Prouince ce Royaume que les droits de la guerre nous ont acquis, & que nous auons vaillamment deffendu. Ie conſeille outre cela que la Reine ſoit renuoyée chez ſon Pere, que l'enfant ſoit me-

né à Conſtantinople au Serrail, qu'il ſoit nourri & éleué en noſtre Loy : qu'on faſſe mourir la Nobleſſe, & razer les places fortes, & que de toutes les familles on amene en Aſie celles qu'on connoiſtra auoir le plus de cœur & de generoſité. Quant au reſte du menu peuple qu'on l'enuoye cultiuer les terres, & habiter les villes où l'on mettra des garniſons pour les garder. C'eſt en vertu de cette ordonnance GRAND MONARQVE, que les Hongrois ſe reconnoiſtront eſtre vaincus, & que les Alemans s'abſtiendront de toucher aux limites de Hongrie, ſi ce n'eſt qu'ils vouluſſent temerairement & malheureuſement quereller & combatre la Stirie & la Carinthie.

EFFET DE CETTE HARANGVE

SOLYMAN ne voulut pas ſur le champ ſe reſoudre ſur cette affaire, mais auant que de paſſer outre, il vſurpa en la ville de Bude, vne Egliſe dediée à Noſtre Dame, & en fit vn Moſquée, où adorant ſon Dieu, il le pria de le conſeiller là deſſus. Apres cela ſuiuant vn milieu, pour n'eſtre blamé de trop de cruauté & de tyrannie : il commanda à la Reine de ſe retirer auec ſon fils, pour ce qu'il faiſoit eſtat de retenir & de garder Bude, iuſqu'à ce que l'enfant fut d'age pour tenir le Royaume. Cette miſerable Princeſſe connoiſſant la perfidie de ce Barbare, & cedant à la violence de la Fortune, s'en alla fort bien accompagnée auec ſes ioyaux, ſes threſors & ſes ameublemens,

Mais voyant que le Turc s'alloit rendre Maiſtre des Terres de ce pauure Pupille, ſous pretexte de les luy garder, elle prenoit cela plutoſt pour vne pompe funebre, que pour vn ornement de magnificence, & pour vn effet de courtoiſie.

ARGVMENT.

PEREN Gentil-homme Hongrois eſtant ſoupçonné de ſe vouloir faire Roy de Hongrie, les Hongrois ſe reſolurent de le perdre apres qu'il ſe fut retiré vers le Roy Ferdinand. Et pour cét effet ils le mirent entre les mains du Marquis de Marignan General de l'armée Imperiale, comme ils entroient dans la ville de Vienne. Là deſſus le Comte Philippe Torinel eſtant venu au deuant de luy, Peren ſupplia qu'il luy fuſt permis de ſe purger de ce ſoupçon, & de faire voir ſon innocence. Ce qu'ayant eſté facilement accordé à ce pauure Gentilhomme, il parla de cette ſorte pour ſa iuſtification au Marquis de Marignan.

PEREN

GENTIL-HOMME HONGROIS,

AV MARQVIS DE MARIGNAN, General de l'armée Imperiale.

HARANGVE XI.

MONSIEVR,

Me voila bien miserable, puis que, tout innocent que ie suis, ie me vois si cruellement opprimé de l'Enuie. Mais le Roy Ferdinand l'est beaucoup plus que moy, puisque ses larrons domestiques luy rauissent tous ses biens, ses amis, son honneur, & sa reputation. Car ce crime dont ie suis iniustement accusé, luy oste l'affection & la fidelité que les Hongrois pouuoient auoir

pour luy, & par conſequent il ne faut pas s'eſtonner, ſi ie dis que ſans occaſion il va perdre l'eſperance de la Couronne d'Hongrie. Quoy que ie ne cede à qui que ce ſoit en Nobleſſe de Sang, & qu'en trois diuerſes guerres i'aye ſi bien fait, & rendu de ſi bons ſeruices: Toutesfois tant s'en faut que i'en aye eſté recompenſé, qu'au contraire, au lieu de pouuoir me rejoüir de la deliurance de mon fils d'entre les mains du Turc, ie me ſens le cœur ſaiſi d'vne viue apprehenſion de la mort. Penſez vous que mes Accuſateurs ſe ſentans, comme ils ſont, coupables de leur lâcheté, & du faux témoignage qu'ils ont porté contre moy, & m'ayant fait prendre & garder ſi ſoigneuſement, me pardonnent iamais qu'au prix de ma teſte, non plus qu'à la reputation du Roy? Car tout homme grand & illuſtre, quoy qu'il ſoit innocent, encourt neantmoins lors qu'il eſt pris, non ſeulement la peine du crime dont on l'accuſe, mais auſſi l'eſtat deplorable de ſa mauuaiſe fortune. Dequoy toutesfois mon ame eſt auſſi exempte, qu'elle ſe ſent pure & nette de cette méchanceté & de cette felonnie. Ce que Dieu iuſte

&

& vray Iuge des Innocens, laiſſe aux Calomniez, & aux Miſerables, comme la ſeule choſe qui les fortifie & les conſole en leur affliction. Or ie m'aſſeure que le Marquis Ioachim General de l'armée me deliurera de la cruelle charge de cette infamie. Car à la naiſſance, & au premier bruit de ce ſoupçon qu'on fit courir de moy, ie luy predis le danger dont i'eſtois menacé, & l'aſſeuray que i'aimois mieux mourir innocent, que de faillir à me trouuer au iugement qui ſeroit fait de moy ſur cette accuſation. Ce fut lors que la puiſſante armée, dont i'eſtois enuironné, me mettoit en ſeureté, & hors de toute crainte de peril quelconque. C'eſt pourquoy ie vous prie, MONSIEVR, de faire ſçauoir au Roy Ferdinand ces paroles dignes de voſtre deuoir, afin qu'il delibere meurement & genereuſement ſur le peril de ma vie, & que ſans ſe laiſſer preoccuper l'eſprit aux paſſions d'autruy, il prenne garde à la difference qu'il y a entre les vrais amis, & les Delateurs. Certes la condition de nous autres Capitaines eſt bien miſerable, puis que nous ſommes punis des mauuais ſuccez

de la guerre, comme ſi nous eſtions maiſtres de la Fortune. Cazianer fut peut eſtre iuſtement puni, pour auoir lachement abandonné & perdu ſon armée à Ezechie, lors qu'vne frayeur extraordinaire luy fit perdre la conduite, & que la crainte de la mort euſt plus de pouuoir ſur luy, que le deuoir d'vn bon Capitaine. Car s'eſtant de luy meſme fait priſonnier, la peur conceuë de l'horreur de ſon crime le condamna, & l'effraya de telle ſorte, que perdant toute eſperance de pouuoir ſe deffendre & ſe ſauuer; & rompant les priſons, pouſſé d'vn conſeil également mechant & malheureux, il alla chercher ſon ſalut & ſon azyle ſous la protection du Turc. Mais ie n'ay pas eſté encore General d'armée, & nous n'auons pas encore eſté vaincus, quoy que nous n'ayons pas remporté la victoire. Car faiſans vne honneſte retraite nous auons brauement repouſſé l'inſolence de l'ennemy qui nous pourſuiuoit. Ce fut alors, MONSIEVR, & non pas à preſent, que ie pouuois aſpirer à la Couronne de Hongrie, & l'emporter par la faueur de Soliman, lors que le Roy Iean venant à

mourir & Ferdinand ſe preparant à la guerre, on voyoit, que mes forces, mes richeſſes, mes intelligences, & l'affection que les Hongrois auoient pour moy, me ſeruoient de beaucoup pour la victoire, ſans que ie conceuſſe pour cela quelque eſperance indigne d'vn homme Chreſtien. I'ay donc combatu & combatray toute ma vie contre le Turc, ſi Ferdinand ſe montre luge équitable en la calomnie que mes ennemis ont forgée contre moy.

EFFET DE CETTE HARANGVE.

LE Marquis & le Comte raſſeurerent ce Seigneur, le prierent de prendre courage, & l'aſſeurerent qu'ils emploieroient pour luy leur faueur enuers le Roy. Ce qu'ils firent : car ils obtindrent ſa grace à la reſerue de la liberté, pource qu'on l'apprehendoit, pour l'auoir trouué leger & inconſtant à ſuiure tantoſt le parti d'vn Roy, tantoſt de l'autre qui tous querelloient le Royaume de Hongrie.

ARGVMENT.

PLusieurs choſes ayant eſté miſes en auant pour faire la paix entre François premier & Charlequint, grandement irritez l'vn contre l'autre, le Pape, ſelon ſa couſtume, les voulut accorder. C'eſt pourquoy penſant gaigner Charlequint, il s'aboucha auecque luy à Buffet : mais l'Empereur luy refuſa la paix, diſant qu'il ne ſe pouuoit fier aucunement au Roy de France, quelque aſſeurance qu'il luy donnaſt. De ſorte que le Pape voyant qu'il ne pouuoit rien gaigner là deſſus ſur l'Empereur par ſecretes menées, il ſe reſolut de l'auoir par vne autre voye. Il le fit donc prier de vouloir donner audience publique aux Cardinaux, qui luy vouloient parler pour le bien de toute la Chreſtienté, &

que là il diroit les raiſons qui le detournoient de la Paix. A quoy Charlequint condeſcendit fort volontiers, & comme il fut venu au Conſiſtoire, le Cardinal Griman, qui eſtoit des premiers, & des plus anciens du Conclaue, s'adreſſant à l'Empereur, luy parla de cette ſorte pour le porter à cette paix.

LE CARDINAL GRIMAN, A L'EMPEREVR CHARLEQVINT,

pour l'exhorter à faire la paix auec François premier.

HARANGVE XII.

SI l'extreme danger, GRAND MONARQVE, dont la Republique Chreſtienne, affligée de ſi longues miſeres, eſt maintenant menacée, ne touchoit grandement les cœurs de tous les Fidelles, nous croirions à la verité que ce ſeroit à nous vne grande imprudence de mettre encore vne fois en auant vne choſe, de laquelle on à ſi ſouuent traité. Car

tout ce ſacré College ſe ſouuient ſi bien, tant de voſtre conſtance accouſtumée, que de ſa modeſtie ordinaire, qu'il connoit tres-bien que noſtre tres-vigilant & tres-ſage Paſteur a pleinement ſatisfait à ſon deuoir par les abouchemens particuliers qu'il a eus auec-que vous. Mais voila que l'ennemy iuré du Nom Chreſtien commence à faire retentir ſur nos frontieres ſes armes cruelles, & qu'on nous annonce que la Mer Ionique eſt déja couuerte de ſes grandes & puiſſantes Flottes. Neantmoins tout vaillant, tout riche, tout puiſſant, & tout heureux Empereur que vous eſtes, negligeant la Hongrie, abandonnant voſtre frere, & ayant preſque laiſſé en proye aux Barbares les coſtes d'Italie & de Sicile, vous tournez cependant vos armes contre les Flamans. Mais pourquoy cela, ſinon qu'apres qu'vn deſir de vengeance indigne de voſtre grandeur, vous aura fait donter vn Prince rebelle, vous puiſſiez acquerir vne mauuaiſe reputation, comme ſi l'on pouuoit tirer d'ailleurs vne plus grande gloire que de l'eſtabliſſement de la paix entre les Chreſtiens & de l'ouuerture d'vne Croiſade contre les Infidelles

Infidelles. Voſtre Majeſté ne trouuera donc pas mauuais, s'il y a des hommes de bon iugement, qui s'eſtonnent de la nouueauté de vos deſſeins. Car le ſalut public eſtant en danger, ils recherchent les ſecretes raiſons de voſtre conſeil, & ſont grandement fachez que les victoires ſe perdent, que les malheurs nous talonnent, & que la Religion s'en aille en ruine. Ils exigent de vous l'exercice de ces vertus qui ſont naturelles aux Empereurs, & qui vous ſont propres, à ſçauoir le deſir de la vraye gloire, la crainte de l'infamie, & la pieté d'vn grand courage & vrayement Chreſtien. Ils ſouhaitent auec paſſion que pour le bien general de la Chreſtienté, vous mettiez en lumiere, & pratiquiez genereuſement ces belles parties, deſquelles, lors que vous eſtiez ſemblable à vous meſme, vous auez laiſſé en pluſieurs endroits de grands & illuſtres témoignages qui ſeruiront d'exemples & d'enſeignemens à ceux qui viendront apres vous. Mais on a veu ſurtout reluire en vous vne grande pieté enuers Dieu & enuers ſes Saints, qui ne vous abandonneront iamais en vos affaires, tandis que vous

tiendrez ce chemin, & que vous aurez cette ſainte intention. Car vous ſçauez combien le Ciel vous fut fauorable, & auec quel bonheur preſque au ſeul bruit de vos armes, vous mittes en fuite en Hongrie, & abbatites l'orgueil de Solyman, qui tout enflé pour le grand nombre de ſes ſoldats, penſoit emporter l'Eſtat du Roy voſtre frere. Vous ſçauez auſſi combien heureuſement & courageuſement vous defites en bataille Barberouſſe, & le chaſſates de l'Affrique, apres l'auoir dépoüillé du Royaume de Tunes qu'il auoit vſurpé. Mais lorsque vous auez entrepris des guerres ciuiles, ſinon iniuſtement, à tout le moins hors de ſaiſon, Dieu vous a eſté moins fauorable, afin de vous faire ſentir qu'il auoit ſoin de voſtre ſalut; & non pas de vos victoires, & pour vous auertir que vous deuiez épargner le ſang des Chreſtiens, pour l'emploier contre les Infidelles. Car vous retournates ſain & ſauf de la Prouence, apres que la maladie, & non pas les armes de vos ennemis, vous euſt emporté preſque la troiſieſme partie de voſtre armée. Mais vous ſentites la preſence & la main de Dieu auec beaucoup

plus de certitude, lors que Solyman pour prendre Bude, & qu'au lieu de ſecourir les Chreſtiens, vous paſſates en diligence d'Alemagne en Affrique. Ce fut auſſi lors que voſtre frere imploroit voſtre ſecours, que les Princes d'Alemagne vous tendoient les bras, & que les Hongrois ſe plaignoient que vous les auiez abandonnez au fort de leurs affaires, & en vn temps où ils auoient le plus beſoin de voſtre aſſiſtance. Auſſi à parler vrayement vous entreprites ce voyage en la plus rigoureuſe ſaiſon de l'année, lors que l'eſperance d'vne victoire qui n'eſtoit ny grande, ny beaucoup glorieuſe à voſtre Majeſté, vous fit expoſer à tous les perils de la Terre & de la Mer. Car Aſanaque cét Eunuque, & cét Eſclaue n'eſtoit pas comparable à ſon Prince voſtre ennemy, qui perſecutoit alors cruellement les Chreſtiens, & contre lequel vous deuiez tourner vos armes. Et neantmoins Dieu par ſa grande bonté vous conſerua, & nous tous enſemble auecque vous, comme ceux qui courions vne pareille fortune. Mais ce fut auec tant de douceur & de clemance, qu'en ce concours de toutes

fortes de deſaſtres, il vous donna vn incomparable trophée de la Fortune domtée, & ſoûmiſe à voſtre obeïſſance. Si donc auec vne ame auſſi reconnoiſſante, que deuote, vous conſiderez les faueurs & les graces que Dieu vous a faites, ce ſera à ce coup que vous vous vaincrez vous meſme. Ce qui a la verité vous ſera beaucoup plus vtile, & plus glorieux que d'auoir par vne admirable conſtance ſurmonté la Fortune, Maiſtreſſe de toutes les choſes humaines. Ie ne doute point GRAND MONARQVE, que vous ne ſçachiez cela, & qu'eſtant, comme vous eſtes, homme de grand iugement, vous ne confeſſiez que cela regarde voſtre gloire, & la felicité de ce ſiecle. Neantmoins vous dites qu'il ne ſe peut faire aucune paix ferme & aſſeurée auec le Roy de France, pour ce que vous croyez que cette nation eſt inſolente pour les grandes forces de ſon Royaume, & que ſes nouueaux deſirs la rendent inquiete, remuante, & affamée du bien d'autruy. Ces ſoupçons vous detournent maintenant, & vous detourneront touſiours de faire la paix. Car il ny a point de peſte qui ſe ſaiſiſſe

auec plus de dommage de l'eſprit de l'homme, qu'vn ſoupçon qui y eſt profondement enraciné. C'eſt pour ce que noſtre credulité luy ayant fait prendre racine, à grand peine la Raiſon, quelque ſaine & forte qu'elle ſoit, l'en peut arracher. Ne ſouffrez donc pas GRAND MONARQVE, qu'il demeure en vous la moindre marque d'vn eſprit ſoupçonneux & défiant. Souffrez plutoſt que s'il y a quelque dureté qui ait fait impreſſion en voſtre cœur, qu'elle ſoit amolie par voſtre pieté également Royale & Chreſtienne. Voyez que le Roy de France condeſcend à la paix auec des conditions tres-iuſtes & tres-honorables à voſtre Majeſté, & que des perſonnes tres-ſages & tres-affectionnées au bien de la Chreſtienté, vous ont propoſées. Il vous offre & ſon alliance, & ſes biens, & ſes forces: Il vous rend ce qu'il a pris ſur vous, afin que recouurant Milan par voſtre liberalité, & comme en fief de l'Empire, vous puiſſiez conioinctement faire la guerre au Turc, ennemy commun des Chreſtiens. Et afin que vous, dont le courage inuincible n'a iamais rien trouué de formidable,

ne penſiez pas qu'il y ait icy quelque mauuaiſe foy, ou quelque tromperie cachée, voyez que preſque tous les Princes Chreſtiens entrent en cette Ligue auecque vous, & qu'ils vous ſeruiront de pleges, pour deffendre auec vous par les armes les ſaintes loix, & les iuſtes raiſons de la paix. Charles Duc de Sauoye vous demande ſur tous cette paix, comme celuy qui pour ſa ſeule innocence a eſté chaſſé de ſes Terres, & ce qui eſt le plus miſerable, qui ſe void depuis ſept ans mal traité par l'iniure douteuſe de deux de ſes parens. Les Venitiens vous prient encore d'entendre à cét accord, comme à vne choſe que les droits de l'alliance qu'ils ont auecque vous, exigent de voſtre Majeſté. En fin vos Royaumes vous ſupplient tres-humblement de leur accorder cela, comme ceux que les tributs perpetuels ont eneruez, que les rapines continuelles tant de vos ſoldats, que de ceux des ennemis, ont grandement trauaillez & appauuris. Au reſte, INVINCIBLE EMPEREVR, que les perils du Roy voſtre frere, les larmes des Hongrois qui ſe recommandent humblement à vous, & les prieres de

ce ſacré Senat ayent ſur vous quelque pouuoir. Que l'authorité de noſtre Saint Pere, que les bons Princes n'ont iamais meſpriſée, puiſſe ſur vous quelque choſe, afin que la Chreſtienté eſtant deliurée de triſteſſe, de miſere & de la crainte des Barbares, & ayant par voſtre faueur incomparable obtenu la paix, puiſſe deſormais heureuſement fleurir en toutes ſortes de vertus, de biens, & de proſperitez.

EFFET DE CETTE HARANGVE.

NY les raiſons de ce Cardinal, qui eſtoit tenu pour vn des plus eloquens du Conclaue, ny la conſideration de la dignité de cette ſainte Aſſemblée, ne peurent rien gaigner ſur l'eſprit de Charlequint. Mais il ne faut pas s'eſtonner ſi les paroles d'vn Prince

Ecclesiastique n'eurent point de pouuoir sur vn Prince temporel, qui au mesme temps qu'il tenoit le Pape prisonnier à Rome, & qu'il persecutoit cette ville faisoit faire des processions en Flandres pour la prosperité de l'Eglise. Il repondit à ce Cardinal auec le mesme courage qu'il auoit coutume de combatre, & les raisons qu'il allegua, & qu'il auoit de refuser cette paix estoient si fortes, & si iustes, comme dit Paul Ioue, qu'elles furent approuuées de toute l'Assamblée. Ce Conseil estant finy sans aucune resolution, l'Empereur se prepara pour faire le voyage contre les Ducs de Cleues & de Gueldres, rebelles de l'Empire, qu'on estimoit si puissans, qu'on ne pensoit pas que l'Empereur les peut mettre à la raison. Mais il mania si sagement & si heureusement l'entrepriſe, qu'il en vint à bout, & donta le Cleuois, auquel il osta sa Terre.

HARAN-

HARANGVES DV CARDINAL BEMBE.

ARGVMENT.

CHARLES *huictieſme Roy de France, ayant iettél'effroy non ſeulement par toute l'Italie, mais auſſi par toute l'Europe, le Roy Ferdinant & Izabeau Reine de Caſtille & d'Arragon, qui tenoient alors la Sicile,*

craignans que ce ieune Roy ne ſe iettaſt ſur ce Royaume, ſe reſolurent d'empecher le cours de ſes victoires, & de ſa bonne fortune. C'eſt pourquoy ils deputerent Laurens Suarvers le Senat de Venize, pour le ſolliciter à ſe liguer auec eux contre la puiſſance Françoiſe. Ce fut ſur la creance qu'ils auoient que la grandeur des Rois voiſins, eſtant, comme elle eſt, touſiours ſuſpecte à cette Republique, elle ſeroit aiſement perſuadée de faire tous ſes efforts, & de contribuer toutes ſes forces pour empecher que le Roy Charles ne ſe rendit Maiſtre de toute l'Italie, & n'y eſtablit ſon Throne. Cet Ambaſſadeur eſtant donc arriué à Venize, parla en ces termes au Senat de cette Republique à la premiere audience qu'il luy donna.

L'AMBASSADEVR DE FERDINAND ROY DE CASTILLE, AV SENAT DE VENIZE.

HARANGVE I.

DAVTANT que l'Italie, *Sereniſsime Prince, & vous magnifiques Seigneurs*, ſe void maintenant attaquée par vn nouuel & puiſſant ennemy, & que la diuiſion du pays luy ſert d'occaſion pour ſe ioüer, & s'égayer par la campagne, il ne faut pas auſſi s'eſtonner ſi tout le monde eſt en doute, puiſque perſonne ne ſçait à quoy ſe doit reſoudre & aboutir cette entrepriſe du Roy de France. C'eſt pourquoy le Roy Ferdinand m'a deputé vers cette Seigneurie, afin que

ſi en la commune defiance de ceux qui doiuent contribuer à la deffenſe de ce pays, vous voyez combien vous vous trompez dans le peu d'eſtime que vous faites de ceux, qui ont de meilleurs ſentimens qu'on ne pourroit poſſible imaginer. Or le Roy Ferdinand ſçait quelle affection vous portez au Roy de France, & les occaſions que vous auez de vous en defier. Et partant il veut que vous ſçachiez qu'il aura pour le Roy tres Chreſtien la meſme paſſion que vous aurez pour luy. Que s'il vous plaiſt, *Sereniſſime Prince & magnifiques Seigneurs*, vous donner de garde des intentions & des attentats de ce grand Roy victorieux : mon Maiſtre & ma Maiſtreſſe ſont reſolus de rompre ſes deſſeins, & de rendre vaines ſes entrepriſes. Auſſi leur Majeſtez ſont aſſez auerties de la foy, de la fidelité, & de la grande prudence de cette illuſtre Seigneurie. C'eſt pourquoy il n'eſt point de Roy en l'Europe auec lequel elles ſouhaitent plus d'auoir amitié, ligue, & alliance, qu'auec cette Republique, comme celle qui ſçait vſer du temps auec raiſon, & bien conſeiller aux choſes, & aux affaires les

plus perilleuſes. Que ſi vous craignez, *Sereniſsime Prince & magnifiques Seigneurs*, de vous ioindre auec leurs Majeſtez, & d'attirer ſur vous la hayne, & par conſequent les armes d'vn ſi grand Prince, dont la puiſſance fait trembler auiourd'huy toute l'Europe, chaſſez bien loin de voſtre eſprit cette vaine crainte. Car le Pape Alexandre ſera de noſtre coſté, lequel ne ſouhaite rien auec plus de paſſion, que cette alliance, & ne deſire que d'auoir les Venitiens pour ſes amis & ſes confederez, afin que ſi quelque malheur luy ſuruient, il ſe puiſſe maintenir & deffendre par les forces de voſtre puiſſante Republique. Conſiderez, ie vous prie, ſi vn tel & ſi puiſſant Prince que le Chef vniuerſel de l'Egliſe, eſt quelque choſe de rare, & de profitable en vne telle ſocieté, & ſi noſtre ligue aura quelque vigueur, & produira quelque bon effet, où il entrera auec nous en lice, s'il eſt beſoin d'en venir aux mains. En vn mot, ie puis vous aſſeurer ſans preſomption & ſans flaterie, que ſi vous vous ioignez auec ſa Sainteté, & auec leurs Majeſtez Catholiques, on ne peut eſperer que tout bon heur, & tout bon

ſuccez de cette alliance, & de cette entre-priſe.

EFFET DE CETTE HARANGVE.

CETTE Seigneurie qui auoit déja contre les François des ſecretes intelligences auec Sforce Duc de Milan, ne ſe fit pas beaucoup tirer l'oreille pour trouuer bonne & agreable cette remontrance. C'eſt pour ce qu'elle craignoit que le Roy Charles, aux armes duquel la Fortune eſtoit ſi riante & ſi fauorable, ne ſe iettaſt ſur l'Eſtat de Venize. Pour cette meſme raiſon les Holandois, quoy qu'ils ſoient nos Alliez, ne veulent pas ſeconder aujourd'huy les bonnes intentions de la Monarchie de France contre celle d'Eſpagne, ſa mortelle ennemie.

De ces pratiques procederent les complots que tous les Princes d'Italie firent contre le Roy Charles, & par meſme moien cette ſi fameuſe bataille de Fornoue dans le Duché de Parme, où les Venitiens & leurs Alliez receurent vn ſi grand échec qu'ils s'en reſſentirent long-temps apres.

ARGVMENT.

LES Florentins ayant perdu la ville de Pise, l'allerent assieger auec vne puissante armée, pour tacher de la recouurer, à cause de la commodité et du profit qu'ils en tiroient, pour estre voisine de la Mer. Les Pisans qui virent combien il leur estoit difficile de resister à leurs forces, se resolurent de se donner aux Venitiens, plutost que de tomber entre les mains des Florentins, leurs anciens ennemis. Et pour cet effet ils enuoyerent secretement vn Ambassadeur à Venize, qui declara au Senat la volonté des Pisans. Les Venitiens trouuerent d'abord & nouuelle & estrange cette procedure. Tellement qu'ils estoient en doute s'ils deuoient accepter, ou refuser cette proposition que les Pisans leur faisoient. Mais enfin les Seigneurs voyans combien cette ville seroit

roit vtile & auantageuſe à leur Republique, s'accorderent à la fin de la receuoir ſous leur obeiſſance, & ſous leur protection. Toutesfois le Senat eſtant d'auis de conſulter dauantage ſur cette affaire comme de grande conſequence, vn des plus habiles & des plus ſages de ſon Corps deſapprouuant cette reſolution, ſe mit en deuoir de la rompre par ce diſcours.

MARC BOLAN AV SENAT DE VENIZE.

HARANGVE II.

MESSEIGNEVRS,

Ceux qui conſultent des choſes douteuſes, doiuent propoſer non tant ce qu'ils deſirent, que ce qui eſt vtile & auantageux à la Republique. Car s'ils ne ſuiuent que leur deſir & leur volonté, il faut neceſſairement qu'ils s'en repentent, lors qu'ils voyent arriuer les mauuais ſuccez qu'ils n'auoient pas preueus, & dont ils ne s'eſtoient point auiſez. Eh quoy? MESSEIGNEVRS, n'eſtimez vous pas que ie n'aye vn meſme deſir que le voſtre, & que ie ne ſouhaite de iouïr des choſes meſmes que vous deſirez

pour la gloire & pour l'auancement de la Republique. Ie voudrois que non ſeulement Piſe, de laquelle on conſulte maintenant, fuſt à nous, mais auſſi que toutes les autres villes, tant de la haute, que de la baſſe Mer d'Italie, fuſſent ſujetes à noſtre Empire. Certes ie deſire cela ſur toutes choſes, & ferois tres-volontiers au peril de ma vie ce pache auec la Fortune, qu'elle fuſt iuſqu'à ce poinct fauorable à noſtre Republique. Mais au moment que ie conçois ce deſir, ie crains d'ailleurs que ſi nous prenons Piſe ſous noſtre protection, nous ne venions bien-toſt à la perdre au preiudice & à la courte honte de noſtre Seigneurie. Car la ſituation de cette ville eſt telle, que quand nous luy voudrons enuoyer du ſecours pour ſa deffenſe, il faudra touſiours paſſer par les Terres d'autruy, & faire vn long voyage. Que ſi les peuples de ces contrées s'oppoſent à nos efforts, & nous font reſiſtance, il ſera neceſſaire, ou que nous les dontions & les mettions à la raiſon par les armes, afin que tout cét eſpace qui eſt entre nous & les Piſans ſoit ſeur & paiſible à nos armées; où bien que nous laiſſions honteuſement à my-che-

min l'entrepriſe commencée. Car comment ſera-t'il poſſible que faiſans par mer vn ſi grand circuit, & pres & le long des havres ſi ſuſpects, & ſi dangereux, nous enuoyons vne ſi forte armée qu'il faut mettre en campagne, pour faire teſte aux forces de Florence ? Il n'eſt ny Prince, ny nation aucune voiſine de Piſe, qui n'aime mieux auoir les Florentins, que nous, de leur voiſinage, & de leur frontiere. C'eſt pour ce que noſtre puiſſance, & nos forces leur ſont plus ſuſpectes, que celles des Florentins, & qu'ils ſçauent bien que nous leur ſommes plus à redouter que ces autres peuples. En quoy ils imitent la Nature, qui enſeigne à tous les animaux de fuir ce qui leur peut eſtre nuiſible, & de s'approcher & ſe ioindre à ce qui a moins de pouuoir de leur nuire, & de leur faire du mal. C'eſt pourquoy les moineaux ne s'enfuyent pas deuant les poules, & les oyes: & font encor leur nid parmy les pigeons : mais & volant, & ſe cachant dans leurs petits trous, ils fuyent & s'éloignent tant qu'ils peuuent de l'epreuier, & de tout autre oiſeau de proye. Cela eſtant, nous deuons encore ſon-

ger aux Geneuois, & nous ramenteuoir des choſes qui ſe ſont paſſées entr'eux & nous. Nos hiſtoires font foy & rendent temoignage des grands maux qu'ils ont faits autresfois à noſtre Republique, comme auſſi ils n'ont pas oublié les dommages reciproques qu'ils ont receus de nous, & dont leur poſterité aura touſiours ſouuenance. S'ils ſont en leur liberté, & qu'ils n'ayent point d'affaires ſur les bras, ils n'ont garde de ſouffrir en façon quelconque, que nous deuenions Seigneurs de Piſe. Ils ſe ioindront aux Florentins, & leur fourniront des hommes, des armes, & des vaiſſeaux pour nous empecher la iouyſſance de cette ville. Encore crains-ie, conſideré le peu d'aſſeurance qu'il y a auiourd'huy en la foy de la pluſpart des hommes, que ceux meſmes qui ont fait alliance auecque nous, & qui confeſſent tenir en hommage leurs Terres de noſtre Seigneurie, ſi toſt qu'ils entendront que nous voulons pouſſer iuſques là les bornes de noſtre Domaine, ne nous abandonnent tout incontinent. Qui plus eſt, ils ne nous tourneront pas ſeulement le dos, mais prendront auſ-

ſi les armes contre nous, & ſe rallians auec nos ennemis comme dans vne commune guerre, tacheront de nous eſloigner & de nous chaſſer entierement de ces Terres. La ville de Vicence ſe voyant aſſaillie & grandement preſſée par le Seigneur de Padoue, euſt recours à nos Anceſtres, qui à la priere de ſes Ambaſſadeurs, la prirent ſous leur protection. Ie vois qu'on me peut alleguer cecy : mais quel rapport y a-t'il de Vicence à Piſe, & de la donation de l'vne à celle de l'autre? Vicence eſt ſi voiſine de noſtre ville, qu'elle eſt preſque vn de ſes faux-bourgs, & qu'on ne pouuoit oſter ny empecher les moiens d'y aller & d'en venir tout à noſtre aiſe. Elle eſtoit libre, & telle qu'elle n'auoit iamais auparauant obei aux Seigneurs de Padouë. Ses Ambaſſadeurs ayant donc eſté renuoyez auec le ſecours qu'elle demandoit, nous la deffendimes & la retinſmes ſans aucune difficulté. Et quoy que nous euſſions pris cette ville en noſtre protection : toutesfois nous ne fiſmes aucun nouuel ennemy : mais ſeulemẽt ayant renouuellé la guerre auec celuy qui s'eſtoit touſiours declaré contraire à noſtre

Seigneurie, nos meſmes Anceſtres la firent, & la terminerent fort heureuſement. Que ſi vous voyez que l'eſtat des affaires preſentes, ſoit ſi aiſé que celuy que ie viens de deduire, & que les conditions de la reception de Piſe ſoient ſi auantageuſes au bien public, qu'on vous les a fait entendre, il ne faut pas que pour fauoriſer les Piſans nous facions vne ſi grande iniure à vne Republique, qui nous eſt amie & fidelle, & qui ne nous a iamais fait le moindre deplaiſir : ſi nous ne voulons par cét exemple confirmer les hommes en cette opinion qu'ils ont il y a long-temps de nous, à ſçauoir que nous ſommes les gens du monde le plus deſireux de regner : ſi encore vne grande partie du Royaume de Ferdinand, & de Louis, n'eſt tenuë par les François, que nous auons fait nos ennemis : & ſi enfin nous ne pouuons conjecturer quelle ſera la fin de ces choſes. De ſorte qu'il ne faut pas tant penſer à deliberer, ou à faire quelque nouuelle guerre, qu'à fournir à celles qui ſont commencées, & à les terminer pour eſteindre ce feu qui a déja embrazé & gaſté les plus belles & les

plus riches parties d'Italie. Si tout ce que ie viens de dire n'eſt rien, faites, MESSEIGNEVRS, la Loy qu'on vous ſollicite & vous prie de faire. Pour moy, ie donne fort volontiers ma voix & mon ſuffrage pour la confirmer. Autrement ſi vous n'approuuez pas ce que i'ay dit, comme contraire au bien de la Republique, preparez plutoſt ce qui eſt neceſſaire pour la guerre qui eſt à faire auec ces peuples qui ſont entre cette ville & celle de Piſe; & puis vous conſulterez ſur les affaires de celle qui vous demande du ſecours.

EFFET

EFFET DE CETTE HARANGVE

L'*Authorité & les raiſons de Marc Bolan furent ſi efficaces, que faiſans changer d'auis aux Seigneurs de Veni ze, ils ne firent là deſſus aucune reſolution. Mais Louis Sforce ayãt eu le vent de cela, il pratiqua ſi bien, qu'il fiſt entrer auecque luy en cette ligue le Pape & les Venitiens. Neantmoins ils ne peurent auec toutes leurs forces & toutes leurs fineſſes empecher que Piſe ne fut encore ſoumiſe à l'obeiſſance des Florentins, des mains deſquels elle n'a peu depuis ſe deliurer.*

ARGVMENT.

LES grands voyages, & la longue experience de Mer firent conjecturer à Chriſtofle Colomb Geneuois, que les parties de la Terre, qu'on auoit creu iuſqu'à ſon temps inhabitables, eſtoient habitées. C'eſt pourquoy comme l'eſprit de l'homme eſt naturellement auide des choſes nouuelles, il ſe reſolut de pouſſer plus auant les bornes de ſes Nauigations, & de tenter iuſques où la fortune de la Mer le pourroit conduire. Mais n'ayant pas dequoy pouuoir faire de luy meſme cette nouuelle decouuerte, il s'adreſſa premierement à Emanuel Roy de Portugal, pour le perſuader de luy en donner le moien. Ce Prince qui croyoit peut eſtre comme S. Auguſtin et pluſieurs autres Philoſophes, qu'il n'y auoit point d'Antipodes, & qui iugeoit par conſequent cela impoſſible, ſe mocqua d'a-

bord de luy, & le traita de fourbe et de Charlatan. Mais Colomb ne ſe rebutant pas pour ce refus, & s'obſtinant encore dauantage en la reſolution qu'il auoit priſe d'entreprendre vne choſe ſi difficile & ſi perilleuſe, alla trouuer le Roy Ferdinand, & Izabeau Reine de Caſtille, pour leur faire la meſme propoſition qu'il auoit faite au Roy de Portugal. Ayant donc eſté preſenté à ces deux perſonnes Souueraines, il leur fit ce diſcours, qui cauſa le plus grand bien qui ait eſté fait en ces derniers Siecles.

CHRISTOFLE COLOMB. AV ROY ET A LA REINE DE CASTILLE.

HARANGVE .III.

IE ſçay, SACREES MAIESTEZ, que ie vous propoſeray des choſes non encore ouyes, & contre l'opinion des plus ſçauans qui furent iamais en l'Europe, en ce qui conſiſte le departement de ce Monde habitable. Car tout ce qu'il y a eu de ces hommes ſages & rares, qu'on appelle Philoſophes, ont diuiſé le Ciel en cinq parties, dont celle du milieu eſt expoſée aux ardeurs du Soleil, & celles de ſes deux extremitez ſont ſi froides, qu'il eſt impoſſible que

les hommes y puiſſent viure deſſous, & que de ces cinq parties, où Zones, il y en a ſeulement deux qui ſoient habitables, pour eſtre temperées. Mais l'experience a fait depuis connoiſtre combien a eſté en cela vaine, friuole, & mal fondée l'opinion des Anciens, & combien nous auons eſté deceus par leurs fables, & par leurs foles imaginations. Car faiſans ces parties, comme ils font, inhabitables, & ſans hommes, à cauſe d'vne trop grande intemperie ou de chaleur, ou de froidure, ils accuſent Dieu de peu de ſageſſe, & de prouidence. Si leur deſcription eſtoit veritable, à quel vſage eſt-ce que Dieu auroit creé cette grande maſſe, nourrice commune des animaux, puis qu'ils la diuiſent de telle ſorte, que les hommes n'y peuuent habiter qu'en quelques coins ſeulement, & non pas en toutes ſes parties. Non non, SACREES MAIESTEZ, Dieu a fait & formé ce Globe de telle ſorte, qu'il a voulu que l'homme euſt moien d'aller par tout ſon circuit où bon luy ſembleroit, & que tout ce Corps maſſif luy ſeruit de demeure. Il n'a non plus priué le Genre humain du moyen & de la commodité

d'habiter ſous l'Equateur, qu'aux lieux où nous baſtiſſons icy nos maiſons de plaiſance. Quelle raiſon y a-t'il que ſous la conuerſion du Soleil au milieu du Ciel, les hommes ne puiſſent viure, puiſque la chaleur du iour y eſt temperée par les fraicheurs égales, qui ſereinent la nuit pour leur allegement. Qui empeche que ſous cette ligne trauerſante, les hommes ne viuent auſſi bien qu'en Egypte, ou en Ethiopie, veu le peu de ſeiour que le Soleil y fait au plus fort de ſes chaleurs ? Ce ſeroit bien mal conſiderer la nature de cet Aſtre nourricier, s'il eſtoit iugé plus violent, & moins profitable, au pays où il n'arreſte que bien peu, & ſi l'on dit que la Terre eſt là inhabitable, veu qu'on habite commodement aux conuerſions du Ciel, où le Soleil fait ſur nos teſtes vne fort longue demeure. On ſçait bien que les Terres Septentrionales ſont exceſſiuement froides, & que cette froidure eſt vne des extremitez que les Anciens ont miſes, pour deſigner cette Zone, ſous laquelle on ne peut habiter. Et toutesfois vous n'ignorez pas que parmy ces horreurs d'hyuer perpetuel, il y vit vn nombre infiny

d'hommes, & que les Terres y ſont également peuplées & fertiles. Auſſi faut-il croire qu'aux parties Auſtrales de la Terre, & au contrepole il y a des Terres froides qui ſont pleines d'hommes & de toute ſorte d'animaux. Quelle apparance que l'Ocean que les plus ſçauans ont appellé le pere de la generation, ne ſoit qu'vne vaſte & inutile eſtenduë d'eaux, ſi vague que hors de noſtre pays il ne reſtât rien de terre au reſte du Monde. Or tant s'en faut que cela ſoit, qu'au contraire l'Ocean abonde en Iſles qui ſont pleines d'hommes, de beſtes, de mineraux, & d'infinies richeſſes. Il y a de la terre ferme où la Police ne manque point, ou les hommes viuent raiſonnablement & moralement bien, où ils ſont dociles, capables de diſcipline & faciles à eſtre tirez des tenebres de l'idolatrie à la connoiſſance du ſaint Euangile & à la lumiere de la vraye Foy. Finalement, quoy qu'on en die, il n'y a ny coin du monde, qui ne ſoit habité, ny intemperie d'air, de froid, & de chaleur, quelque grande qu'elle ſoit, qui ait peu empecher les hommes des premiers ſiecles d'aller par tout l'Vniuers, pour y ſemer cette diuine ſemance

d hommes, qui a germé & multiplié par toute la Terre. Puis donc qu'il n'y a partie en toute la Terre, qui ne ſoit habitée, puis que tout l'Ocean eſt nauigable, que les Terres inconnuës nous peuuent profiter, que les richeſſes, & la connoiſſance des plus grands ſecrets de la Nature en peuuent eſtre tirez, qui empeche que vos Majeſtez n'ayent ce bon-heur & cette gloire d'auoir eſté les premiers ſous la faueur & ſous les auſpices deſquelles on a découuert & de nouuelles Iſles, & de nouuelles Terres? Qui pourra vous detourner qu'à peu de frais vous n'accroiſſiez voſtre Domaine, n'enrichiſſiez vos Subjets; & ne faciez vn autre Monde ſujet à la Couronne d'Eſpagne, & à la Religion Chreſtienne? Ie ne demande pas grand' choſe, ie ne pourſuis que la grandeur de vos Majeſtez, & le bien du Royaume de Caſtille. Ie ne demande que bien peu de vaiſſeaux armez & fournis, & vous aſſeure que ie rendray ſi bon conte de mes nauigations, que les Rois Catholiques en tireront vne gloire immortelle, & que toute l'Europe ſe reſſentira à iamais de voſtre liberalité & de voſtre magnificence, ſi

tant

tant eſt que vous m'exauciez auec autant de franchiſe, & de courtoiſie, qu'il vous a pleu m'eſcouter.

EFFET DE CETTE HARANGVE.

CETTE harangue de Colomb ne fut pas mal receuë du Roy Ferdinand, & moins encore d'Izabeau ſa femme. Tous deux donc deſirans vnanimement de rendre leur memoire immortelle à la poſterité, auſſi bien par la decouuerte des Terres nouuelles, que par la deliurance des Eſpagnes de la ſeruitude de Mahomet, accorderent à Colomb ce qu'il demandoit. Ce fut le premier d'entre les Eſpagnols qui commença le fondement de la Monarchie Eſpagnole en cette quatrieſme partie du Monde, inconnuë aux anciens Geographes, & appellée auiourd'huy les Indes Occidentales.

ARGVMENT.

LA paix eſtant rompue entre le Roy Maximilian eſleu Empereur, & Louis douzieſme Roy de France, l'Empereur voulant paſſer en Italie auec ſon armée, ſous pretexte d'aller plus ſeurement à Rome, mais à vray parler, pour entreprendre ſur l'Eſtat de Milan contre le Roy de France, manda aux Venitiens qu'ils luy donnaſſent paſſage par leurs Terres. Cette Seigneurie eſtant alliée du Roy le luy refuſa, & luy fit ſçauoir qu'il le luy donneroit, pourueu qu'il y paſſaſt paiſiblement & ſans armée. Maximilian reſolu de paſſer à quelque prix que ce fut, commanda à quelques troupes de courir ſur les limites des Terres des Venitiens, qui faiſans teſte aux Imperiaux, & venans aux

mains auec eux ſur le pays de Friuli, les batirent & gaignerent la victoire. Apres cela le Senat de Venize eſtant d'auis de pourſuiure cette guerre & de la porter dans les Seigneuries de l'Empereur, Dominique Moreſin Procureur de Saint Marc, homme ſage & preuoyant, luy fit cette harangue pour le detourner de cette opinion.

DOMINIQVE MORESIN, AV SENAT DE VENIZE.

HARANGVE IV.

MESSEIGNEVRS,

Les villes libres d'Allemagne, qui trouuent mauuais que Maximilian faſſe la guerre contre noſtre Republique, ſeront les premieres qui ſe remueront & prendront les armes contre nous, ſi nous commençons à les attaquer. Car elles ne pourront pas ſouffrir que l'authorité de leur Roy ſoit tant ſoit peu offencée & affoiblie. Les iniures que Maximilian a faites à cette Seigneurie ne ſont pas encore trop

grandes, & s'il nous a fait quelque dommage, vous voyez que Dieu l'en a chaſtié, & que la Republique en a eſté ſuffiſamment vengée. Conſiderez que toutes les troupes qu'il auoit enuoyées ſur le Friuli ont eſté taillées en pieces, & que par leur defaite nous auons reconquis les places de Cadore, & la Chiuſe; & qu'au Veronois nous n'auons fait aucune perte, qui nous puiſſe tourner à blame. Or ſi nous nous contentons de ces auantages, & que la victoire que nous venons de gaigner ſouffre que nous puiſſions nous contenir en nos limites, nous tirerons ſans doute vn grand fruit & vne grãde louange de noſtre retenuë, & de noſtre moderation. Car elle nous acquerra l'amitié & la faueur de tous les Peuples d'Alemagne. Ioint que cette Prouince nous eſt tellement vnie & aſſociée par le mutuel trafic de ſes marchandiſes, & des noſtres, & par la communication de pluſieurs choſes qu'elle nous fait, qu'elle apporte de grandes commoditez & de grands biens à noſtre ville, & à toutes celles de noſtre iuriſdiction. C'eſt veritablement vne grande gloire de ſurmonter ſes ennemis

en guerre, & d'eſtendre les bornes de ſon Empire : Mais il eſt beaucoup plus louable de ſe vaincre ſoy meſme, & d'augmenter l'opinion qu'on a de noſtre moderation & de noſtre iuſtice. Au reſte les euenemens de la guerre dependent le plus ſouuent de la Fortune, & par conſequent d'vne choſe volage, inconſtante & incertaine. Mais les conſeils de la prudence ont vne iſſuë ſtable & perdurable, & profitent touſiours dauantage par leur conſtance & par leur meure deliberation, que ne font pas ces opinions volages & temeraires, par leur precipitation, & leur impetuoſité.

EFFET DE CETTE HARANGVE.

CE peu de paroles fit vne telle impreßion ſur l'eſprit des Seigneurs du Senat, que ſur l'heure il ne fut rien arreſté ſur la continuation de cette guerre qu'ils meditoient. Il fut ſeulement deliberé qu'on prendroit conſeil du Senat pour ſe reſoudre entierement ſur cette affaire. Mais dautant qu'apres cette deffaite d'Alemans à Friuli, l'Empereur Maximilian continuoit la guerre au pays des Venitiens, le Senat commanda qu'on la luy fit auſſi par mer et par terre. De ſorte qu'on prit ſur luy en peu de temps pluſieurs places & pluſieurs fortereſſes. Ce qui contraignit l'Empereur de demander treſve pour trois ans. Les Venitiens la luy accorderent, à condition que tous leurs Alliez

tant en Italie, que de là les Monts y ſeroient compriſ. A quoy l'Empereur condeſcendit volontiers. Or les Venitiens accepterent cette trefve, non pour ne pouuoir ſoutenir les frais de la guerre, mais de peur que les autres Princes, & tous les peuples d'Alemagne ne s'éleuaſſent contre eux, & ne ſe iettaſſent du coſté de Maximilian.

ARGVMENT.

VNE des plus grandes afflictions qu'ait receu la ville de Venize, ce fut lors que la nouuelle de la defaite des ſiens que Louis douzieſme fit l'an 1509. luy fut apportée. Elle perdoit de iour à autre ſes ſoldats, qui l'abandonnoient, & oyoit à toute heure annoncer la perte de quelque place. C'eſt pourquoy Lauredan Duc de venize ayant fait aſſembler le Conſeil, fit prier Paul Barbe, Procureur de S. Marc de s'y trouuer pour y dire ſon auis ſur les affaires preſentes. Ce ſage & Venerable vieillard s'y eſtant donc fait porter, parla de cette ſorte aux Seigneurs auec vne grauité & vne prudence dignes de ſon âge.

PAVL BARBE PROCVREVR DE S. MARC AV SENAT DE Venize.

HARANGVE V.

MESSEIGNEVRS,

Vous voyez quelle eſt ma force, & les moiens que i'ay de ſecourir l'Eſtat ébranlé de noſtre illuſtre Seigneurie. Neantmoins tout malade, tout épuizé de forces, & tout caſſé de vieilleſſe que ie ſuis, i'ay voulu venir icy pour donner par mon conſeil quelque ſecours à mon pays, autant que la condition & la miſere de ce temps le peuuent permettre. Auſſi qui eſt l'homme, ie vous prie, ſi ſage & ſi clairuoyant, qui dans vn orage ſi grand & ſi ſubitement arriué en cette ville, puiſſe bien voir ce qu'il faut faire,

& pouruoir commodement aux neceſſitez preſentes. Vous voyez, MESSEIGNEVRS, combien eſt grand, & horrible cét échec ſuruenu à la Republique, dont les forces ſont tellement affoiblies, que ie ne vois gueres de moiens pour les reſtablir, & les remettre en leur premiere vigueur. Car ie ne vois pas d'où nous puiſſe venir quelque ſecours eſtranger. Le Pape nous eſt ennemy, l'Empereur & le Roy de France, nous font la guerre, l'Eſpagnol & l'Anglois ſe ſont liguez enſemble contre nous, & qui pis eſt, il n'y a aucun en Italie qui oze faire vn clain d'œil qui ſerue à noſtre ſalut, & à noſtre deffenſe. De ſorte que ie ne vois rien où ie puiſſe mettre noſtre eſperance qu'en Dieu ſeul, lequel comme il eſt iuſte, prendra noſtre cauſe en main, & ſe vangera de nos ennemis comme de ſes aduerſaires. Car ils l'ont grandement irrité par le violement de la Foy, qu'ils nous auoient ſolemnellement iurée. Auſſi eſt-ce luy ſeul qui ne craint point les armées des Rois, ny les efforts des hommes, & qui ne ſcauroit eſtre trõpé de ceux qui lors que nous viuions en paix, & que nous nous aſſeurions ſur leur promeſſe,

nous ont lachement trahis, quoy que nous leur euſſions rendu beaucoup de grands ſeruices & de bons offices d'amitié. Ce ſera contre eux qu'il s'armera, ce ſera pour nous qu'il combatra, & que venant au ſecours de cette miſerable ville, il ſe vengera de la perfidie, & de l'infidelité de ces Barbares. Neantmoins MESSEIGNEVRS, à cet appuy, & à cette confiance que nous auons en luy, il faut, joindre noſtre diligence, afin que noſtre pareſſe, & noſtre alentiſſement n'acheue ce que la trahiſon de nos ennemis a commencé. Il faut pour empecher que le ſoldat ne ſe debande tout à fait, & ne laiſſe nos Terres ſans deffenſe, que nous enuoyons de l'argent aux Lieutenans qui ſe ſont retirez à Breſſe, afin qu'ils remettent ſus pied vne armée, pour tenir l'ennemy en bride & en ceruelle. Il faut outre cela tacher de gaigner l'Empereur, & d'auoir, à quelque prix que ce ſoit, la paix auecque luy. Ce que nous pourrons faire, ie m'aſſeure, en luy rendant les villes que nous priſmes l'année paſſée ſur luy en Dalmatie. Et dautant que c'eſt, comme vous ſçauez, le Pape Iule qui a commencé ce jeu, ie ſuis en-

core d'auis qu'on appaiſe ſa colere, & qu'on le contente. Deux Cardinaux de nos Citoyens, qui ſont maintenant pres de ſa Saincteté, pourront faire cela en luy offrant les villes & les places de la Romaigne qu'il demandoit cy-deuant. Ioint qu'on le pourra gaigner facilement, veu le peu de confiance qu'il a aux promeſſes de l'Empereur, & la hayne naturelle que ie ſuis aſſeuré qu'il porte à la maiſon de France. C'eſt maintenant qu'il faut battre le fer tandis qu'il eſt chaud, & ſolliciter ces Princes qui ne prendront pas plaiſir que les François s'affermiſſent en cette victoire, & que ſous pretexte du bien public, mis en auant à noſtre deſauantage, ils vſurpent l'Empire de l'Italie, auquel ils aſpirent auec tant de paſſion.

EFFET DE CETTE HARANGVE.

CEs paroles firent ouurir les yeux au Senat, lequel voyant qu'il ny auoit point de meilleur moyen pour auoir la paix, & asseurer sa Republique, depecha de ce pas des Ambassadeurs vers l'Empereur, & vers le Pape, & enuoya des deniers à Bresse pour la leuée de la Caualerie. Toutesfois cela n'empecha pas Louis douziesme de passer outre, & d'oster aux Venitiens toutes les Terres qu'ils tenoient en la Lombardie, en la Romaigne, & en la marche Treuesiane iusqu'à la mer, & à trois milles de la ville de Venize.

ARGVMENT.

APRES que Louis douzieſme euſt depoüillé les Venitiens de ces Terres, & que le Pape les euſt excommuniez, il s'offrit à eux vne occaſion de recouurer la ville de Padoue. Car comme dans ces nouueaux malheurs, ils ne penſoient à rien moins qu'à cela, quelques Citoyens promirent aux ſoldats Venitiens de leur liurer de nuit vne des portes de cette ville. Dequoy le Senat eſtant informé, on mit en deliberation ſi cette entrepriſe deuoit eſtre pourſuiuie, ou laiſſée. Le Duc Lauredan ne la trouua pas bonne, à cauſe des difficultez, & du danger qu'il y auoit qu'elle n'attiraſt ſur leurs bras vne guerre plus pernicieuſe que la precedente. Mais Louis Molin vn des cinq Sages, ou Magiſtrats de Terre ferme croyãt que ſi Padoue eſtoit regaignée, ce ſeroit

brider la puiſſance des ennemis, s'oppoſa à l'opinion du Prince, & conſeilla par ce diſcours que cette entrepriſe fut executée.

LOVIS

LOVIS MOLIN.
AV SENAT DE VENIZE.

HARANGVE VI.

MESSEIGNEVRS,

C'eſt à vous ſeulement qu'il faut que i'adreſſe maintenant mon diſcours, puis que vous eſtes ſi eſtonnez, & ſaiſis d'vne ſi grande frayeur. Ie ne ſuis pas d'auis que nous laiſſions les ars & les exercices de la marine. Ie conſeille plutoſt qu'on s'y adonne & qu'on les cultiue auec toute ſorte de ſoin & de diligence, pourueu que noſtre lacheté ne nous faſſe pas perdre cét Empire de Mer, que nos Anceſtres nous ont acquis par leur ſang, & par leurs trauaux. Car ſi ce malheur nous arriuoit par noſtre faute, ce ſeroit à nous vne

grande honte, & nous ſerions gens de peu de cœur, ſi maintenant que nous auons moien de le conſeruer, nous ſouffrions qu'on nous le rauiſt. Que ſi nous auons failli en cet endroit, la raiſon veut qu'à preſent que l'occaſion de bien faire nous eſt offerte, nous corrigions nos fautes, & reparions l'iniure que nous auons faite à la gloire de nos Anceſtres. Autrement nous donnerons occaſion à tout le monde de parler à noſtre déſauantage, & de dire que ce n'eſt pas la violence de la Fortune, mais noſtre lacheté qui nous a ſurmontez. Ie m'eſtonne comme vous oſez dire que les dommages particuliers des Citoyens ne ſont pas ſi grands, qu'il faille pour cela hazarder l'Eſtat de la Republique. Mais ie vous dis que ſi auec les biens particuliers de chaque Citoyen, on peut ſauuer le bien public, n'eſt-ce pas voſtre plus iuſte deuoir de pourueoir au ſalut public, que d'auoir égard à ce qui vous touche particulierement? Ioint que ce qui eſt propre à chacun de nos Citoyens, eſt de grande importance pour la Republique, qui a couſtume pour la plus part de faire & de ſouſtenir les guerres par les deniers de ſes

Citoyens. Or ie dis cecy d'autant plus hardiment que ie n'ay aucun bien, ny aucune poſſeſſion au Terroir de Padouë, afin qu'aucun ne penſe que ce ſoit mon intereſt particulier qui me fait propoſer cét auis pour le recouurement de cette ville. C'eſt le ſeul reſpect du bien public qui me le fait donner : car la Republique m'eſt plus chere que ma propre vie. A quoy l'vtilité de chaque particulier eſtant jointe, qu'y a-t'il qui puiſſe detourner ou moy, ou tout autre bon & habile Citoyen de cette opinion & de ce conſeil ? Il y a encore vne choſe qui nous peut faire quitter cette entrepriſe, c'eſt que ſi nous irritons par là nos ennemis, il eſt à craindre qu'ils ne s'aſſemblent, & ne viennent aſſaillir le reſte de noſtre Seigneurie, comme s'il leur eſtoit tres-facile de leuer ſur le champ de ſi grandes armées. Ioint qu'il n'eſt pas de la dignité d'vn Roy de France qui s'en retourne en ſes Terres, de rebrouſſer chemin, & de reuenir en Italie pour la ſeule deffenſe des affaires de Maximilian. Ne ſçauons nous pas que le Roy Ferdinand apres le recouurement de ſes places ne voudra pas mettre vn ſeul denier à la guerre,

& que Maximilian n'a pas tant de finances que de pouuoir faire des leuées de ſoldats quand bon luy ſemble. Car à peine en deux mois à-t'il peu enuoyer quelque poignée d'hommes demy nuds, & deſarmez, pour la deffenſe de Verone, de Vicence & de Padouë. Ioint que le Pape Iule eſt ſi difficile à gouuerner, que plus nous nous humilions à luy, plus il s'enorgueillit contre nous, & deuient plus rigoureux & plus implacable. Que s'il entend que nous ayons repris Padouë, & par conſequent renouuellé noſtre premiere valeur, il n'aura garde de meſpriſer auec tant d'arrogance ceux qu'il craindra luy pouuoir nuire & luy faire de la peine. Mais il ſemble encore que vous craignez que cette ville, qui eſt noſtre Mere, ne ſoit reduite à l'obeïſſance de nos aduerſaires. Dites moy, ie vous prie, quelle difference trouuez vous en cecy, que noſtre ville ſoit ſoûmiſe à leur puiſſance, ou que ſes habitans & nous qui les commandons, ne faſſions rien que ce qu'il plaira à nos ennemis. Ils deſirent que nous ne reprenions pas Padouë, afin de ioüir paiſiblement de cette ville, & des autres qu'ils ont priſes ſur

nous. Ils desirent aussi que nous leur donnions Treuise & Friuli, & ce qui nous reste du pays Venitien, comme nous leur auons laissé tant d'autres belles contrées. Vous leur voulez obeir, à ce que ie vois, & leur accorder tout ce qu'ils demandent. N'est-ce pas leur estre esclaue? N'est-ce pas assuietir la ville à vos aduersaires? N'est-ce pas auoir entierement perdu la liberté de la Republique, qui est creuë auec les murailles de cette ville, & que nos Ancestres nous ont laissée entiere, & inuiolable? Si nos mesmes Ancestres venoient maintenant icy de cette partie du Ciel, où ils viuent vne vie tres-heureuse, & que s'adressans à vous, ils vous demandoient quel est l'estat de vos affaires & vous tenoient ce langage: Nous vous auons donné le plan & l'assiete de cette ville, nou seulement libre, mais aussi située & assise de telle sorte, que si la faute ne vient de vous, il n'y a homme qui la puisse forcer. Pourquoy est-ce donc que vous auez appris à faire ce que vos ennemis mesmes desirent de vous, vous dis-ie, qui estes maintenant les plus libres d'entre tous les peuples de la Terre? Pourquoy est-ce donc

que vous gouuernez ſi timidemẽt cét Empire ſi beau & ſi puiſſant que nous vous auons gaigné ? Pourquoy ne prenez vous Padouë, qui eſt mal gardée de vos ennemis, qui eſt preſque deuant vos yeux, qui vous reclame, & vous appelle à ſon ſecours ? S'ils vous parloient ainſi, dites moy que leur ſçauriez vous répondre ? Ie ſçay que vous direz premierement que vous vous gouuernez ſelon le temps, & ſelon les occaſions qui ſe preſentent. Ie vous accorde tout cecy : car vous vous eſtes bien accommodez & au temps, & aux occaſions de vos aduerſaires. Mais de dire que vous craignez que cette ville ſoit perduë, vous n'oſeriez l'auoir dit. Vous n'euſſiez pas, ie penſe, parlé ſi timidement deuant le Senat, & moins encore deuant vos Anceſtres, qui ſçauoient bien que cette ville ne peut pas eſtre priſe. Ils vous redemanderoient ce qu'ils vuos ont ſi vaillamment & ſi ſagement acquis, & ſe plaindroient de ce que vous auez eſté de ſi petit cœur, que d'auoir craint qu'on vous oſtaſt le propre domicile de voſtre Empire. Mais il n'eſt pas beſoin de diſcourir dauantage de cecy. Cette ville parle aſſez

pour elle meſme : car eſtant, comme elle eſt, enuironnée d'eſtangs de tous coſtez, elle ne ſouffre pas qu'aucune armée de mer ou de terre la puiſſe approcher. Ie reuiens donc à vous, MESSEIGNEVRS, car toute cette cauſe vous appartient. Et dautant que vous eſtes plus craintifs qu'il ne falloit à conſeruer l'Empire, il eſt maintenant iuſte que nous déployons noſtre valeur, pour le recouurer, afin que cette infamie, qui nous eſt venuë de noſtre crainte, ſoit effacée par la grandeur de noſtre courage. Nous ſçauons que le Roy Louis, laiſſant ſes troupes ſe retire en France, & n'ignorons pas que Maximilian n'eſt gueres bien fourni des choſes qui ſont neceſſaires à la guerre. Nous ſçauons auſſi combien le Pape Iule eſt liberal & magnifique enuers les autres, & que le Roy Ferdinand eſt trop eſloigné d'icy pour auoir vn ſecours tout preſt. Et quand ils voudroient ſe haſter de nous faire la guerre pour recouurer Padouë, l'Eſté ſeroit paſſé auant qu'ils euſſent le loiſir de ſe mettre en cãpagne. Ainſi par le moien de l'hyuer, il faudra differer cette affaire iuſques à l'année prochaine. Que voulez vous dauantage?

Quelle occaſion plus propre & plus fauorable ſçauriez vous demander à Dieu ? Quel temps plus commode à cela voulez vous qu'il vous donne ? Au reſte, eu égard aux ſemances de hayne & de diſcorde, qui ont il y a long-temps pris racine dans le cœur de ces Princes, & conſideré auſſi les occurrances & les changemens des affaires de ce monde, nous deuons eſperer qu'ils ne s'aſſembleront pas dauantage. Ainſi nous pourrons facilement & en peu de temps recouurer la plus grande partie des Terres que nous auons perduës. Car ces ennemis ſe gouuernent ſi inſolemment dans les villes qu'ils ont priſes ſur nous, qu'elles ne deſirent rien tant que de ſe deliurer de ce ioug facheux & inſupportable, & de gouſter la douceur de noſtre gouuernement, & de noſtre courtoiſie. C'eſt à voſtre prudence, MESSEIGNEVRS, de ne point meſpriſer ces choſes, ſoit qu'elles ſoient vn bien fait de Dieu, qui nous veut rendre ce que noſtre pareſſe, & la perfidie de nos Alliez nous ont fait perdre, ou qu'elles ſoient vne faueur du temps, qui a fait hayr à ces peuples la domination de ces Rois. Que la crainte ait fait faillir

faillir deux fois en des choſes de grande importance des hommes, nais à gouuerner les Empires, il eſt peut-eſtre pardonnable. Mais de s'eſtonner, de tout craindre ſans raiſon en tout euenement, & de ſe défier en toutes rencontres de la Fortune, c'eſt vne choſe irremiſſible & inexcuſable. Car c'eſt vn acheminement à la ruine de celuy qui ſe gouuerne de la ſorte. Nous nous ſommes aſſez endormis ſur le deuoir que nous eſtions obligez de rendre à la Republique. Nous auons aſſez croupy dans la peur & la feneantiſe. Voicy l'heure qu'il ſe faut eueiller, & chaſſer de nos cœurs ces vains fantomes de crainte & de frayeur. Nous auons prés de nous des troupes autant qu'il nous en faut, & toutes preſtes à mettre les armes à la main. Tout le plat pays nous fauoriſe, nous attend auec impatience, & ſe fache que nous tardions tant de donner deſſus nos ennemis. Ceux de la ville de Padoüe nous appellent a leur ſecours, & nous prient de ne les point oublier, ny de les contraindre d'apprendre à ſupporter par la longueur de la ſeruitude le ioug d'vn Seigneur eſtranger. Cette ville là eſt telle que ſi

Temple ſuperbe & magnifique a eſté autresfois baſti deuant le Palais par nos Anceſtres, & à qui nous portons tous les iours nos prieres & nos adorations, ie te prie, ſi tant eſt que Dieu m'ait inſpiré ce conſeil touchant le recouurement de Padoüe, & que vous l'approuuiez, MESSEIGNEVRS, de le faire reüſſir heureuſement & à moy, & aux Seigneurs, & à toute la Republique.

EFFET DE CETTE HARANGVE.

LE discours de ce bon Senateur demeura victorieux, & fit resoudre tous ses compagnons à reprendre Padoüe. Ayans donc tous iuré de tenir la chose secrette, ils donnerent la charge de cette entrepriſe à Gritti Prouidadour, lequel s'acheminant vers cette ville, y alla ſi accortement, & ſi ſecrettement, que les Imperiaux ne s'en peurent pas apperceuoir. Cet Officier auoit preparé quelques charretes de grain, leſquelles entrans dans la ville, s'arreſterent ſur le pont-leuis, & luy les ſuiuant auec ſes forces, ſe fit maiſtre des portes, & en fin de la ville, quelque reſiſtance que les ſoldats Allemans ſceuſſent faire. C'eſt pour ce que les habitans leur eſtoient contraires, & qu'ils

aimoient mieux auoir pour Seigneurs des hommes ſages, prudens, & ſobres; que des gens qui font gloire de bien boire, comme de bien combattre, & qui changent de Religion à toutes les Foires.

LE DVC DE VENIZE A SES CITOYENS, LES EXHORTANT A combattre les Hongrois.

HARANGVE VII.

VOICY le temps, SEIGNEVRS VENITIENS, qui vous inuite à faire voir ſi vous eſtes vrayement hommes, & vous contraint de rendre les dernieres preuues de voſtre conſeil, de voſtre eſprit & de voſtre vaillance. Car ce n'eſt ny pour la gloire, ny pour l'eſtenduë de vos frontieres qu'il vous faut maintenant combatre: ce n'eſt pas pour vne querelle de peu d'importance qu'on nous vient faire la guerre. C'eſt ſeulement pour euiter vn peril qui nous menace non ſeule-

ment de la ruine de noſtre pays, mais auſſi de la perte de nos vies. C'eſt maintenant, ſi iamais il en fut beſoin, qu'il faut que nous ouurions les yeux pour voir à qui eſt-ce que nous auons à faire. Vous voyez que ce ſont les Hongrois, qui eſt vn genre d'hommes ſi cruels & ſi inhumains, que non contens d'auoir tué les corps, ils s'acharnent encore ſur les membres ſanglans de ceux qu'ils ont maſſacrez. Et bien que leur brutalité ſoit ſi extrauagante, & ſi alterée du ſang humain; leurs corps toutesfois ne ſont pas inuulnerables, pourueu que nous leur puiſſions courageuſement reſiſter. A quoy l'exemple de nos Anceſtres nous encourage viuement: car eſtans meſlez auec les Latins, quoy qu'ils fuſſent en petit nombre, ils oſerent bien s'oppoſer deuant les murailles d'Aquilée, à vne effroyable & prodigieuſe armée de Barbares pour la conſeruation de leur liberté. Et bien qu'ils ſe viſſent à deux doigts de leur ruine, ils eurent bien le courage d'entrer en bataille pour la deffenſe de leur pays, contre plus de trois cens mille hommes, dont l'armée d'Attila eſtoit compoſée. Neantmoins l'iſſue du combat

fit

fit voir clairement, que ce n'eſt pas la multitude, mais la valeur qui gaigne les batailles, veu le grand échec que cette petite troupe fit de ces Barbares. Mais quelqu'vn pourroit plutoſt blamer ceux-cy de temerité, que les loüer de vaillance, & de ſage conduite, en ce que voyant l'ennemy ſi fort, & eux ſi foibles pour le ſurmonter: toutesfois ils ſe hazarderent folement à venir aux mains auecque luy en pleine campagne, où il les pouuo t enueloper de tous coſtez. Ie ſuis content de vous accorder cecy, mais de quoy ſert cette obiection pour ce que nous auons à faire? ou quel rapport y a-t'il de leur condition à la noſtre, & du lieu où nous ſommes à celuy où ils eſtoient contraints de combatre? Voyez que nous pouuons donner deſſus l'ennemi où en haute mer, en ces eſtangs & en ces petites iſles, où les deſtroits, & les adreſſes ſont connuës à vos ſoldats, & dont l'ennemy n'ayant aucune connoiſſance, ſe verra auſſi facilement ſurpris, & opprimé. Que nous pouuoit-il arriuer plus à ſouhait, & qui faſſe dauantage à la gloire & à la conſeruation du Nom des Venitiens, qui ſont dés leur naiſſan-

ce accouſtumez à la guerre, que de ſe voir aſſaillis par leur aduerſaire en lieu où la Nature & l'Art les rendent les plus forts, & où ils peuuent faire preuue de cette vertu & de cette adreſſe qui leur eſt naturelle ? Il n'y a rien, SEIGNEVRS VENITIENS, qui nous doiue eſtonner, veu que l'ennemy n'aura iamais le cœur de s'auancer iuſques à nous venir trouuer, & nous liurer la bataille. Et quand il l'auroit, & qu'il ſeroit ſi temeraire que de ſe hazarder iuſques-là, les vaiſſeaux, dont nous auons abondance pour le defaire, manquent à ſon armée. Eh quoy ? ces Hongrois ſont-ils plus hardis & plus vaillans que les Gaulois dont la force a eſtonné tout le monde, & la valeur deſquels les Grecs, les Romains, & les Aſiatiques ont ſi ſouuent éprouuée ? Cela ne peut eſtre, veu que ceux-cy ont eſté ſurmontez par les autres. Et toutesfois vous ſçauez que Pepin, Roy d'Italie & fils de Charlemagne, ce grand Empereur des François & des Romains, eſtant venu attaquer nos Maretz, fut vaillamment repouſſé, mais ce ne fut pas ſans vne grande perte d'hommes, & de vaiſſeaux. Puis qu'vn ſi

grand Roy n'y peut rien gaigner ; & qu'vn peuple ſi vaillant & ſi genereux que les Gaulois, furent contraints de ſe retirer ſans y rien conquerir, ſera-t'il dit qu'vne troupe confuſe de voleurs nous eſtonne, & faſſe en noſtre pays ce que les Donteurs de l'Europe & de l'Aſie n'y ont peu faire? Souuenez vous de la difference des deſſeins des vns & des autres. Car Pepin ne vouloit pas rauir nos biens, ny abatre noſtre ville, ny moins encore nous oſter la vie. Il deſiroit ſeulement que nous fuſſions ſoûmis à ſon obeiſſance. Là où ceux-cy ne tendent qu'à la deſtruction de noſtre ville, au ſac & au pillage de nos biens, à l'eſclauage de nos femmes & de nos enfans, & à noſtre entiere ruine. Voyez ſi ce peril ne nous impoſe point vne preſſante neceſſité de bien combatre, & s'il ne vaut pas mieux mourir l'eſpée à la main, que de ſe laiſſer lier, & maſſacrer ſans rendre aucune preuue de courage. Puis donc que la mort ſeule ſera le prix des Vaincus, y a-t'il homme ſi lache entre nous, qui n'aime mieux mourir glorieuſement & en vaillant homme, que de ſe laiſſer prendre lachement, & puis égorger com-

me des beſtes à la boucherie. Mais Dieu aidant nous n'en viendrons pas iuſques-là. Car ſi vous voulez combatre de toutes vos forces, & aller donner deſſus ce cruel Barbare, qui s'eſt campé autour de nos Iſles, tant s'en faut qu'il nous puiſſe nuire, que ie me fais fort que les armes des Hongrois ſeront non ſeulement detournées de nos teſtes, mais auſſi que nous luy ferons leuer ce ſiege, qui iuſqu'à preſent nous a eſtonnez & fait perdre courage. Allons donc MES COMPAGNONS, allons, & faiſons ſentir à cét ennemy commun de tout le monde, que les Venitiens n'ont rien perdu de leur ancienne generoſité, & que ſi Attila leur Predeceſſeur a ruiné autrefois Aquilege, ſes Succeſſeurs ne ſe vanteront iamais d'auoir mis la main ſur Realte, ou ſur les Palais de la ſuperbe ville de Venize.

EFFET DE CETTE HARANGVE.

LES *Venitiens furent doublement encouragez à bien faire en ce combat, tant par la preſence & la parole de leur Duc, que par le peril euident où ils ſe voyoient. Car il falloit neceſſairement ou vaincre ou mourir, puis que ces Barbares ne donnoient point de quartier, & qu'ils ne ſe ſoucioient que du butin & de la depouille de leurs ennemis. Ainſi tous prennent les armes de part & d'autre, & ſe preparent à la deffenſe. Les Barbares viennent vers Realte, & les Venitiens ſe iettent ſur eux auec tant de furie, qu'apres en auoir taillé en pieces vn grand nombre, ils leur firent leuer le ſiege, & chercher ailleurs leur fortune. Il eſt croyable que la meſme main de Dieu qui conſerue la France, garde auſſi & gardera touſiours*

cette illuſtre & puiſſante Republique, ſa chere et fidelle Confederée, & que comme elles ſont de meſme âge, elles finiront auſſi enſemble en meſme temps. Dieu veuille que ce ne ſoit qu'auecque le Monde, & que dans vne parfaite vnion maintenuë par leur eſtroite & ſacrée alliance, elles puiſſent touſiours reſiſter à leurs communs ennemis, & partager enſemble la conqueſte de l'Aſie, apres en auoir chaſſé ſon infidelle et iniuſte Poſſeſſeur.

ARGVMENT.

PIERRE l'Hermite natif de Blois eſtant de retour en Italie de ſon voyage de Ieruſalem, alla trouuer Vrbain ſecond pour luy faire entendre le cruel & le miſerable traitement que les Turcs faiſoient aux Chreſtiens en la Paleſtine. Le Pape fut ſi ſenſiblement touché de ce triſte recit, qu'incontinent apres il publia vn Concile general à Clermont en Auuergne, où luy & la pluſpart des Princes Chreſtiens s'eſtans rendus, il fit cette harangue en pleine aſſemblée, pour les exhorter a entreprendre cette ſainte guerre, & à chaſſer les Mahometans du pays de Ieſus-Chriſt.

LE PAPE VRBAIN, AVX PRINCES CHRESTIENS, LES EXhortant à s'armer pour la conqueſte de la Terre Sainte.

HARANGVE VIII.

MESSEIGNEVRS,

Ce n'eſt pas la ſeule conſideration du ſaint Siege Apoſtolique, & de l'Egliſe Romaine, qui m'a fait partir de Rome pour me trouuer à ce grand & illuſtre Concile. C'eſt vne autre occaſion, qui n'eſt ny moins ſainte, ny moins honorable que celle là, qui m'y a amené. Ie ne penſe pas qu'en vne ſi ſolennelle, & ſi celebre

lebre Aſſemblée de tant de Princes tres-puiſſans & tres-illuſtres, il y ait aucun qui n'ait ouy parler de ce qui eſt arriué il y a long-temps en Syrie, & qu'en cette contrée que nous appellons la Terre-ſainte, les Payens & les Infidelles ſe ſont faits Seigneurs du Sepulchre de noſtre Sauueur. Certes ie ne puis ſonger à cela ſans ſoupirer, ny m'en ſouuenir ſans repandre des larmes. Car il n'y auoit point d'Egliſe, ny de lieu ſaint en tout ce pays-là, que ces chiens & ces Barbares n'ayent ruiné, & conuerty en des vſages ſales & des-honneſtes. Les Religieux qui ſe tenoient en ces lieux pour le ſeruice de Dieu, eſtans tombez entre les mains des Infidelles, furent en partie contraints par la crainte des tourmens d'abiurer la Foy de noſtre Seigneur. Les autres plus conſtans, aimans mieux choiſir la mort que renoncer & s'eſloigner tant ſoit peu de la Religion de nos Peres, ont eſté ou brûlez, ou maſſacrez, & tourmentez par diuers genres de ſupplices. Les ſaintes Dames que la deuotion auoit fait venir en ce pays-là de preſque tous les endroits de l'Europe, ont eſté cruellement violées par cét ennemy deteſta-

ble, & contraintes iuſqu'à ſouffrir à la grande honte des Chreſtiens des embraſſemens illicites & denaturez. Si ces cruels & infames outrages ne ſont capables, GRANDS PRINCES, de vous émouuoir, & ne vous ſemblent dignes de compaſſion & de vengeance, ſouuenez vous à tout le moins en combien peu de temps les richeſſes d'Aſie ont pris accroiſſement par le peu de courage & par la feneantiſe de nos Anceſtres. Conſiderez quelle eſtenduë a pris l'Empire de Mahomet, & combien de villes autresfo s ſuietes au nom Chreſtien ſont à preſent les eſclaues d'vn ſi barbare & ſi cruel aduerſaire. Pleuſt à Dieu que les affaires des Chreſtiens fuſſent de telle condition, & que nous les viſſions en tel eſtat, que nous euſſions ſeulement à plaindre & à deplorer l'oppreſſion des Eſtrangers. Mais helas! c'eſt bien pis, veu que nous auons veu l'Italie ſaccagée par ces chiens, les fortereſſes raſées & miſes à fleur de terre, les villes detruites, & les Egliſes brûlées. Mais que ſert de raconter tant de rauiſſemens, de maſſacres, de dommages, & de ſaccagemens que ces Barbares ont faits en la

Terre ſainte? Vous ſçauez que l'Eſpagne, la Gaſcogne & les autres Prouinces voiſines ont éprouué la main furieuſe de cette nation, & ſenti la cruauté que ſent maintenant la Paleſtine, & dont le ſouuenir leur arrache encore les larmes des yeux. Vous, *Princes François, & illuſtres Seigneurs des Gaules*, encore que vous ne ſentiez pas les playes en vos corps, ſi eſt-ce que le voiſinage des pays affligez vous a peu faire voir & ſentir toutes ces calamitez, & toutes ces perſecutions, ſemblables à celles que nous venons de vous raconter. Les Alemans & les autres peuples Septentrionnaux, quoy qu'ils n'ayent pas iuſqu'à preſent penſé à cecy, ny éprouué ces miſeres, doiuent toutesfois conſiderer quel embrazement leur peut naiſtre du Leuant & du Midy, & comme il commence à s'approcher de leurs Terres. En effet ſi les Venitiens qui deffendent la mer du coſté de l'Iſtre & de la Dalmatie, ne ſe fuſſent oppoſez à ce peuple voleur, & n'euſſent repouſſé leur effort, ie ne ſçay ſi l'on euſt pû detourner cette tempeſte barbare de la Hongrie & de l'Alemagne. Ces forces de Conſtantinople, qui

faiſoient autresfois teſte en Leuant aux ennemis, lors que l'Europe faiſoit éclater ſa valeur au delà du Boſphore, & de l'Helleſpont, ſont à preſent tellement aneanties, que cét Empereur commence à regarder par quels moiens il pourra garantir cette ville capitale de ſon Empire. Si ce Bouleuart (ce que Dieu ne ſouffre) eſtoit enleué aux Chreſtiens, on peut voir clairement que cela tourneroit non moins au dommage de toute l'Europe, que de cet Empereur de la Grece. Certes mon eſprit eſt tout confus & tout eſtonné, lors que ie penſe aux malheurs qui nous peuuent arriuer, ſi l'on ne pouruoit en diligence & de bonne heure à cét embrazement, qui deuient de iour en iour plus grand & plus dommageable. Car toutes les calamités qu'ont ſouffertes ceux dont le miſerable eſtat nous fait pleurer, tomberoient ſur nos teſtes. De ſorte qu'il faudra que tant que nous ſommes, hommes & femmes, ieunes & vieux, nobles & roturiers, Princes ſouuerains & Seigneurs particuliers, ſoyons les eſclaues de ces Mahometans, & le ioüet des infidelles. Ce ſera alors que vous vous repentirez de voſtre pareſſe, & ſerez

marris de ne vous eſtre pas mis en deuoir de leur oſter les moiens de leur agrandiſſement. Mais ce ſera hors de ſaiſon que vous reconnoiſtrez voſtre faute, & lors que le repentir vous ſera inutile. Peut eſtre que vous ne croyez point qu'il ſoit poſſible que ces choſes vous arriuent, & que vous les prenez pour des vaines apprehenſions qu'on vous donne. Et ie vous dis que ceux meſme qui ont ſenti vne pareille calamité à celle-là, n'euſſent iamais penſé que leur bon-heur deuſt receuoir vne ſi grande ſecouſſe. Pleuſt à Dieu que nous ne ſoyons ny nourris, ny deceus d'vne vaine eſperance. C'eſt pourquoy, *Princes tres-vaillans et tres-genereux*, il faut pourueoir à cette ruine, & obuier aux perils qui nous peuuent arriuer. Il faut s'oppoſer vnanimement & vigoureuſement à cette grande & redoutable puiſſance, tandis que le temps nous eſt fauorable, tandis que nous en auons les forces & les moiens, & que nos Eſtats ſont en leur entier. Mais il ne faut pas que nous ſoyons ſi eſtourdis & ſi temeraires, que de rien entreprendre qui excede la puiſſance, & les moyens de l'homme. Ce Roy des

Gaulois, qui pour ſes hauts faits de guerre, fut ſurnommé le Grand, & qui eu égard à l'extraction de ſes Anceſtres eſtoit preſque voſtre Citoyen (ie parle à vous Seigneurs Alemans) & qui pour couronner ſes victoires & ſes triomphes, chaſſa les Sarrazins d'Eſpagne, d'Italie, & des autres lieux circonuoiſins : C'eſt ce Charles meſme des grands exploits duquel vous auez couſtume de faire gloire, & de dire qu'il conquiſt la Terre ſainte en chaſſant & mettant en fuite les Infidelles. Or d'autant plus grande eſt la gloire & la ſplendeur de ce Prince incomparable, tant plus auſſi vous qui eſtes ſes ſucceſſeurs, vous deuez tacher de conſeruer, voire d'accroiſtre cette ancienne loüange de ſes faits heroïques. Ce que vous n'auez garde de faire, tant que vous demeurerez les bras croiſez, & que vous ſouffrirez que le pays de Ieſus-Chriſt ſoit deſolé par ſes plus cruels aduerſaires, & que ſon berceau, ſon ſepulchre, ſon temple & les autres lieux ſacrez ſoient honteuſement ſoüillez des meurtres, des paillardiſes, & des autres vilainies de ces Barbares. Ainſi ce vous ſera vne grande gloire

& vn grand profit tout enſemble, ſi prenans les armes vous pouuez deſtruire cette peſte commune du genre humain, nettoier cette belle contrée de cette vermine, & eſteindre ce feu pernicieux. Car par ce moien vous mettrez toute l'Europe en repos, & tout le monde en aſſeurance. Cette glorieuſe entrepriſe vous ſera beaucoup plus aiſée que celle de Charlemagne, & vous la pourrez d'autant plus facilement executer, que l'vnion de tous les Princes Chreſtiens eſt plus puiſſante que les forces d'vn ſeul Monarque. Quant au prix de vos faits & de vos victoires, qui vous eſt propoſé, & qui vous attend, ce ſera le Royaume du Ciel que Dieu promet à tous ceux qui combattent pour la Foy, & qui font tous leurs efforts pour l'auancer & la planter par tout le monde.

EFFET DE CETTE HARANGVE.

CES paroles du Pape animées de l'eſprit de Dieu, & du zele de ſa gloire, eurent tant de pouuoir ſur les cœurs de ces Princes, qu'ils luy accorderent ſur le champ ce qu'il deſiroit deux, & conſentirent tous vnanimement à faire ce ſaint voyage. De ſorte qu'il ſe trouua iuſqu'au nombre de trois cens mille Chreſtiens qui s'enrolerent en cette Croiſade, & qui s'acheminerent en la Paleſtine. Au reſte noſtre Hiſtorien en fait accroire à ce bon Pape, quand il luy fait dire que Charlemagne fit le voyage de la Paleſtine, pour y combatre les Mahometans. Car il n'y fut iamais, ſi nos Annales ſont veritables. Mais il y a des fables & des erreurs populaires qu'il eſt bon de

de laiſſer dans l'opinion du peuple pour le bien du Monde. C'eſt pourquoy i'ay ouy blamer vn ſçauant Ieſuite à ſes Confreres meſmes, pour auoir voulu par vn diſcours particulier detromper les François touchant la creance qu'ils ont de Saint Denis l'Areopagite.

ARGVMENT.

BAVDOVIN ſecond du nom, & troiſieſme Roy de Ieruſalem, ayant eſté pris par les Infidelles, & ſur tout par Daloch Roy des Parthes, les Chreſtiens qui ſe tenoient à Ieruſalem le firent ſçauoir au Pape Calixte ſecond, & l'aſſeurerent que ſi vn grand ſecours n'y eſtoit promptement enuoyé, il eſtoit impoßible que les Chreſtiens ſe deffendiſſent plus long-temps des forces des Mahometans. Dequoy le Pape ayant eu auis, & voyant qu'il n'y auoit alors en l'Europe aucune nation plus puiſſante ſur Mer, que celle des Venitiens, depecha vers leur Duc nommé Dominique Michel, pour le prier d'enuoyer le plutoſt que faire ſe pourroit vne armée en Syrie. Ce Duc tint bien cette commiſsion à grand honneur; mais voyant qu'elle regardoit particulierement

les affaires de l'Egliſe, en donna la charge à l'Eueſque de Venize, qui ayant fait aſſembler les Citoyens, les exhorta de cette ſorte à enuoyer ce ſecours aux Chreſtiens de la Paleſtine.

L'EVESQVE DE VENIZE AV SENAT ET AV PEVPLE DE CETTE Republique.

HARANGVE IX.

VOvs n'ignorez pas, SEIGNEVRS VENITIENS, ce qui s'eſt iuſques-icy paſſé pour le recouurement de la Terre ſainte, tant par noſtre moien, que par le ſecours des autres Nations d'Europe. Car il y a vingt ſix ans, ſi ie ne me trompe, que cette grande multitude de Chreſtiens paſſant la mer, s'en alla en Aſie, & que par la grace de Dieu, & par la vigillance de tant d'hommes illuſtres, on conquiſt toute cette eſtenduë qui eſt depuis la Natolie iuſqu'à la Paleſtine, qu'on arra-

cha des mains dos Mahometans. Qui plus eſt les noſtres s'eſtans fait connoiſtre en Ionie, y ont pris Smyrne, où ils ſe ſont grandement ſignalez par la priſe de la pluspart des villes aſſiſes le long de la mer qui cotoye la Syrie. Or les noſtres eſtans ceux qui ont le plus aidé à cette conqueſte, & qui ont recueilli la meilleure part des fruits qui en ſont venus; On void auſſi comme vn certain fondement de l'Empire Venitien planté en ces Terres du Leuant. Neantmoins les affaires de Syrie ont ſenti vn changemẽt ſi eſtrange par la mort de ces grands Princes Godefroy de Boüillon, Baudoüin, Boeſmond, & autres illuſtres Chefs de guerre, que tant s'en faut que la Fortune continuë ſa faueur aux Chreſtiens en cette Prouince, qu'ils n'ont preſque aucun moien d'eſperer qu'elle leur puiſſe demeurer comme vn heritage. Dequoy ſe doutant Baudoüin Roy de Ieruſalem, il nous a n'agueres depeché des Ambaſſadeurs pour nous ſupplier de luy enuoyer vne puiſſante armée par Mer, & de la faire paſſer en Aſie le plutoſt qu'il nous ſeroit poſſible. Mais comme nous eſtions reſolus d'accorder à ce grand homme

ce qu'il nous demanderoit, & que nous eſtions ſur le poinct de luy donner du ſecours, la nouuelle de ſa defaite nous fut apportée, & nous appriſmes que le Roy des Parthes l'ayant pris, l'auoit fait conduire à la ville de Carres. Là deſſus Varinunde, Eueſque de Ieruſalem grandement affligé du deſaſtre de ce Roy tres-Chreſtien, enuoya ſoudain vers le Pape Calixte, pour luy remonſtrer le miſerable eſtat où eſtoit reduit ce pauure pays par la priſe de ce grand Prince, & pour l'auertir que ſi l'on ne pouruoyoit promptement à ſa conſeruation, c'eſtoit fait & de la ville de Ieruſalem & de la Paleſtine. A quoy le Chef du ſiege ſouuerain de l'Egliſe voulant pouruoir, comme ſa charge l'y oblige, ietta ſoudain les yeux ſur vous, comme ſur ceux qu'il iuge les plus puiſſans ſur Mer, & les plus capables de s'acquiter de cette commiſſion. C'eſt pourquoy il s'adreſſe à vous, SEIGNEVRS VENITIENS, vous ſupplie, & vous coniure par ce grand zele que vous auez touſiours témoigné pour la deffenſe de l'Egliſe, de ne point abandonner les Chreſtiens en vne ſi preſſante neceſſité. Le Duc noſtre ſouuerain

Prince ayant ouy la requeſte ſi iuſte & ſi affectionnée de ſa Sainteté, a voulu auſſi que ie vous la fiſſe entendre, afin qu'il vous plaiſe commander que pour cét effet on dreſſe vne puiſſante armée ſur Mer, pour aller opprimer la puiſſance des aduerſaires. Or non ſeulement l'affection que nous deuons auoir pour ceux de noſtre Religion, & l'obeyſſance que nous deuons porter à la ſainte Egliſe Romaine, & qui nous eſt hereditaire, mais auſſi le deſir d'eſtendre les bornes de noſtre Seigneurie, vous doit porter à cette glorieuſe entrepriſe. Conſiderez, ie vous prie, ce qui eſt conſiderable ſur toutes choſes, quel honneur & quelle gloire ce nous ſera, ſi par les armes nous conſeruons & deffendons de l'oppreſſion des Infidelles cette belle Terre où Ieſus-Chriſt noſtre Sauueur a voulu naiſtre, y pleurer dans le berceau, y eſtre nourri, y prescher, y eſtre pris, y ſouffrir, y mourir de mort violente, y eſtre enſeuely, & où enfin comme Iuge ſouuerain de tout le Monde, il iugera les faits de tout ce qu'il y a iamais eu d'hommes ſur la Terre. Quelles Egliſes baſties à ſon honneur & conſacrées à ſon ſeruice, luy ſçau-

roient eſtre plus agreables que cette expedi-
dion, par laquelle ſon tombeau, le lieu de
ſa naiſſance & les marques de l'infirmité de
ſa Nature humaine puiſſent eſtre arrachées
d'entre les mains des Infidelles. Mais dautant
que la miſerable condition des choſes humai-
nes eſt ſi imparfaite, qu'il ny a point d'affection
quelque ſainte qu'elle ſoit, où l'ābition ne ſoit
cachée, & que vous meſme au premier vent
que vous auez eu de cecy, auez peut-eſtre de-
mandé quel honneur & quel auantage vous
en pouuez receuoir: Ie vous dis que par ce
moien le nom Venitien deuiendra plus glo-
rieux par toute l'Europe, tant pour l'accroiſ-
ſement de ſa grandeur, & de ſa puiſſance,
que pour l'augmentation de ſes richeſ-
ſes. Car les Terres les plus Orientales ſçauront
quelles ſont les forces de voſtre Seigneurie,
l'Afrique fera mention de voſtre grandeur, &
il n'y aura coin en toute l'Europe, qui ne s'e-
ſtonne, & n'ait en admiration noſtre magni-
ficence. De ſorte que la loüange de la fin de
cette guerre ſera toute voſtre, aucune autre
Nation ny aura point de part, & vous ſerez les
ſeuls à qui la reputation en ſera donnée. Iuſ-
qu'à

qu'à present on peut attribuer à d'autres qu'à nous ce qui s'est passé en Leuant, mais l'honneur que nous en tirerons cy apres nous sera tout propre & incommunicable: & si iusqu'icy le lustre des autres a obscurci nostre gloire, ie suis asseuré qu'on ne sçauroit à l'auenir la diminuer aucunement. Que s'ils ont esté hautemẽt loüez pour auoir mis en deroute les ennemis, nous n'auõs pas acquis moins de reputation de nous estre opposez aux aduersaires, apres qu'ils eurent repris cœur, & renouuellé leurs forces aneanties. Ie sçay au reste qu'il n'y a aucun de vous qui ne souhaite auec passion que la Seigneurie de cette ville ne s'estende plus loin & iusqu'aux extremitez de la Terre. Mais par quel moyen pensez vous que cela vous puisse arriuer? Sera-ce en demeurant assis & sans rien faire? Sera-ce dans l'oisiueté, & en vous promenant dans vos gondoles le long du Canal? Quiconque pense que ce soit par ces moiens, se trompe grandement, & iuge mal des choses humaines. Les anciens Romains, desquels vous vous vantez d'auoir tiré vostre origine, & desquels vous tachez d'imiter les loix & la police, ne se sont iamais

acquis l'Empire du Monde par l'oisiueté, mais par la poursuite hardie & obstinée des guerres les plus dangereuses. C'à esté le fer qui leur a fait brider l'insolence des Nations estrangeres, & par le fer plus que par autre moien ils sont paruenus au plus haut faiste de grandeur & de puissance qui fut iamais. Outre cela si l'effusion du sang de nos freres est deffendue & abominable aux yeux de Dieu & des hommes, celle du sang des Infidelles, est non seulement permise, mais encore de commandement diuin. Et pour establir nostre asseurance, & pour ne rien perdre des frais que nous pourrons faire en cette guerre, ceux pour le secours desquels nous deuons marcher, s'obligent de nous faire bonne part des villes & des places qui seront conquises sur l'aduersaire. Ie sçay qu'il y en a qui trouueront cette condition de peu de consequence, & la reieteront comme inutile & indigne qu'on entreprenne pour elle vne guerre de si grande importance. I'auoüe que cecy semble d'abord peu de chose, mais qui iettera les yeux sur l'auenir, considerera les moiens qui s'offriront quelquefois par tout le Leuant pour l'Empi-

re Venitien. Car comme les grandes riuieres viennent des petits ruiſſeaux, de meſme les plus grandes Seigneuries prennent leur origine & leur accroiſſement de peu de choſe. Que ſi la gloire, la recompenſe, & l'ancien deuoir de noſtre ville enuers les Chreſtiens ne vous peuuent porter à cette entrepriſe, faites au moins que cette ſainte Terre ſoit deliurée de la main des Infidelles. Faites qu'au pays de Ieſus-Chriſt où il faudra vn iour que nous nous preſentions deuant le Iuge Souuerain, comme ſoldats Royaux deuant le General, pour rendre compte de nos fautes & de nos crimes, faites dis-je qu'en ce pays-là le ſeruice diuin & les vertus Chreſtiennes ſoient rappellées. Allez donc, SEIGNEVRS VENITIENS, dreſſez vne puiſſante armée à l'honneur de Dieu & au profit de voſtre Republique, vſez de toute diligence de peur que quelque accident inopiné ne retarde le cours de voſtre bonne fortune.

CEtte harangue fit que le Duc de Venize s'en alla en Ieruſalem auec vne puiſſante armée, & delà au ſiege de Tyr, qui s'eſtant rendu à luy, fit receuoir aux Venitiens la meilleure part des fruits de cette victoire.

EXTRAIT DV PRIVILEGE du Roy.

PAr grace & Priuilege du Roy, donné à Paris le quinzieſme Iuin 1643. Signé par le Roy en ſon Conſeil, CONRART, & ſeellé du grand Sceau en cire iaune : Il eſt permis à ANTOINE DE SOMMAVILLE Marchand Libraire a Paris, d'imprimer ou faire imprimer, vendre & debiter pendant le temps de cinq ans, vn Liure intitulé, *Les Harangues Heroïques des hommes Illuſtres Modernes*, & deffenſes ſont faites à tous Marchands Libraires & Imprimeurs, ou autres de l'imprimer, vendre & debiter, ſans le conſentement dudit de Sommauille, ou autres ayans droits de luy, à peine aux contreuenans de trois mille liures d'amende, de tous deſpens, dommages & intereſts, ainſi qu'il eſt porté plus au long par leſdites Lettres, qui ſont en vertu du preſent Extraict, tenuës pour bien & deuement ſignifiées, à ce que perſonne n'en pretende cauſe d'ignorance.

Acheué d'imprimer pour la premiere fois le 4. Aouſt 1643.

Les exemplaires ont eſté fournis, ainſi qu'il eſt porté par les Lettres de Priuilege.

Ledit Antoine de Sommauille a aſſocié audit Priuilege Auguſtin Courbé : ainſi qu'il eſt porté par le contract fait entr'eux.

Digitized by Google